BnF Gallica

Histoire de Mademoiselle Sara Burgerhart. Tome 3 / , publiée en forme de lettres, par mesdames E. Bekker, veuve du [...]

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

{BnF Gallica

Deken, Aagje (1741-1804). Auteur du texte. Histoire de Mademoiselle Sara Burgerhart. Tome 3 / , publiée en forme de lettres, par mesdames E. Bekker, veuve du ministre Wolff, et A. Deken, traduite du hollandois d'après la seconde édition.... 1787.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :
- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

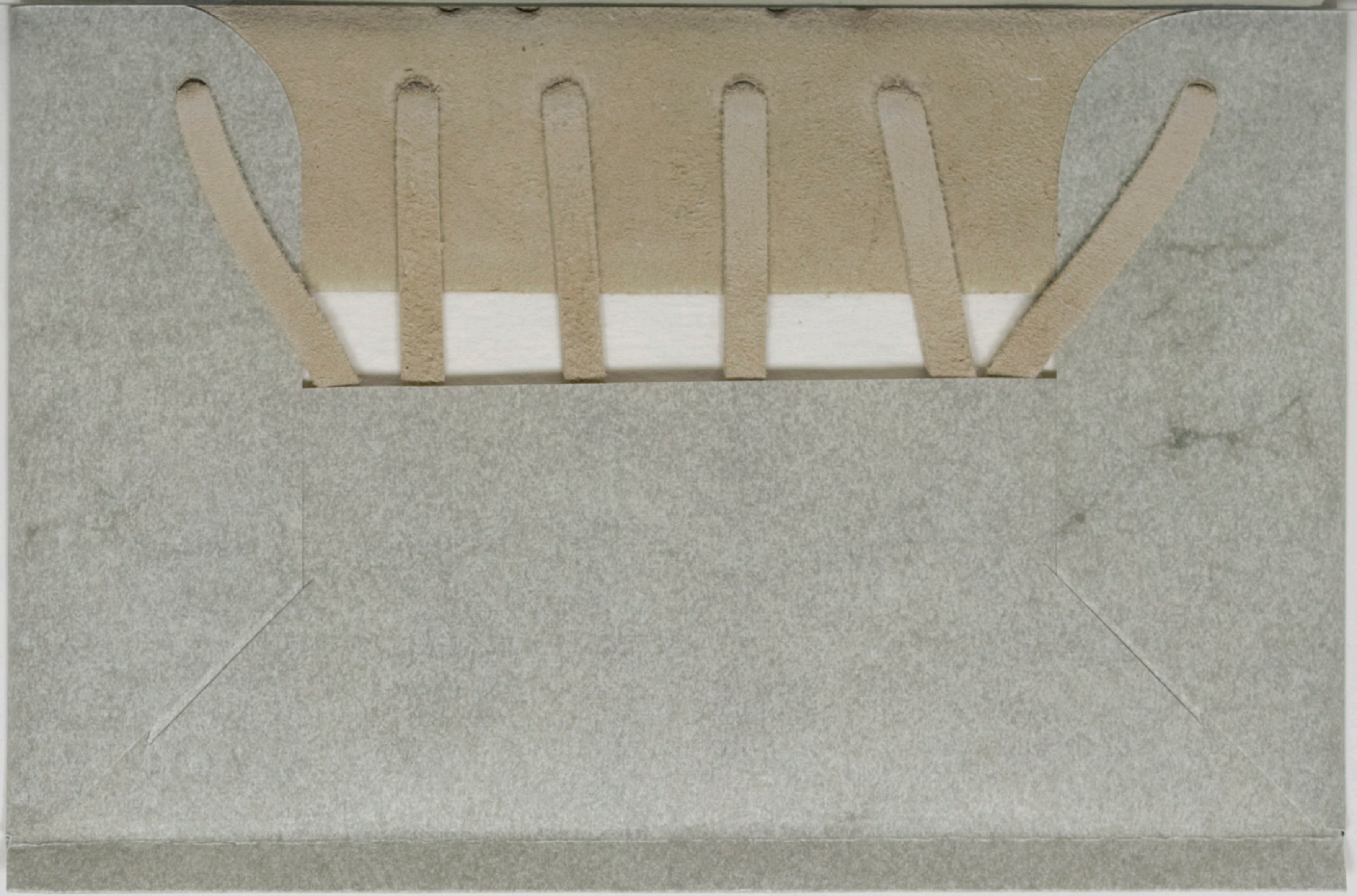
6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.

INVENTAIRE

Y2 12268

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France



Y.2 1256.
B-3.

HISTOIRE

DE MADEMOISELLE

SARA BURGERHART;

PUBLIÉE

EN FORME DE LETTRES,

Par Meſdames E. BEKKER, veuve du Miniſtre WOLFF & A. DEKERS;

Traduite du hollandois d'après la ſeconde édition.

On ne réuſſit point par la ſévérité;
La jeuneſſe redoute un air triſte & ſauvage:
On la perd bien ſouvent par trop de liberté.
Il faut prendre un milieu que connoît ſeul le ſage.
A ſes autres vertus ajoutant la douceur,
Il enchante l'eſprit en ſubjuguant le cœur.

TOME III.

A LAUSANNE,
Chez FRANÇOIS GRASSET & Comp.

M. DCC. LXXXVII.

12218

HISTOIRE

DE MADEMOISELLE

SARA BURGERHART.

LETTRE XCII.

De monsieur Henri Edeling
à mademoiselle Sara Burgerhart.

Ma très-chere amie !

JE me suis présenté deux fois en vain à votre porte. La premiere fois vous étiez à la comédie avec Mr.

R....& la ſeconde le laquais m'a dit que ſa maîtreſſe étoit allée avec vous à l'égliſe françoiſe. Que j'ai été affligé de ces différens contre-tems! Des affaires de la plus grande importance m'obligent à m'abſenter pour quelque tems; j'aurois fort ſouhaité prendre vos ordres & vous faire mes adieux. Je vous quitte à regret. Que cet éloignement eſt cruel pour un homme qui vous aime & vous reſpecte, & auquel vous avez fait éprouver un ſentiment qu'il ne connoît que depuis qu'il vous a vue! Oh! ſi j'oſois me flatter que celle qui m'eſt plus chere que la vie daignera un jour m'honorer de ſes bontés! ſi je pouvois ſoupçonner que nous ne fuſſions pas heureux enſemble, certainement je ne vous ennuyerois plus de mes viſites. Mais hélas! je tremble de n'être pas le mortel dont vous ayez fait choix; peut-être ne le ſerai-je jamais; cependant vous daignez m'accorder votre eſtime, me nommer votre ami. Ciel! Quelle que ſoit la perſonne qui vous préſen-

tera ſon hommage, & quelque brillant que ſoit le ſort qu'elle vous offrira, votre Edeling vous aime plus qu'on ne ſauroit aimer. Je ſais tout ce que vous valez, votre charmante image eſt ſans ceſſe devant mes yeux. A quoi me ſerviroient la vie, les richeſſes, ſans l'objet de mes vœux? J'oſerai encore eſpérer. Votre cœur n'eſt-il pas libre? Ne vous fâcheriez-vous point ſi je vous diſois que je ne ſaurois plus ſoufrir Mr. R..... Un amour tel que le mien, quoique reſpectueux, n'eſt pas exemt de défiance. Puis-je ſuporter l'idée qu'il obtiendroit votre main? Ah! vous ne connoiſſez pas toute ma tendreſſe.... Et ſi je continuois plus long-tems à vous écrire du même ſtyle, vous ſuſpecteriez ma raiſon. Saluez de ma part la reſpectable veuve, & croyez que je ſuis avec la conſidération la plus reſpectueuſe, & le plus parfait dévouement

Votre Henri Edeling.

LETTRE XCIII.

De monsieur Jacob Brunier
à mademoiselle Elizabeth Brunier.

Ma chere Lysbé!

QU'IL est désagréable pour moi de ne pas vous voir! Aussi n'osé-je plus me présenter si souvent chez la veuve. Je m'estime fort heureux d'être l'ami du vertueux monsieur Edeling. Les efforts que je fais pour mériter son amitié m'engagent à former pour l'avenir un plan de vie tout-à-fait différent de celui que j'avois d'abord adopté. J'ai réellement honte du goût que j'ai eu si longtems pour la frivolité, qui me rendoit

le jouet des dames & me faiſoit mépriſer des perſonnes ſenſées. Je ſuis confus du déſordre dans lequel vous trouvates une fois mon apartement, de cet air de diſſipation & de prodigalité que ſembloit annoncer le peu de ſoin que je prenois de mes hardes. Je rougis des bagatelles & des mauvais livres que j'avois coutume de lire. Auſſi m'en ſuis-je défait, & je ne lis actuellement que les ouvrages que monſieur Edeling juge mériter une place dans ſa bibliotheque.

Jacob, me dit ce digne ami, vous êtes un excellent garçon, vous avez plus d'eſprit que vous ne vous en doutez; il faut penſer à votre fortune: ne perdez donc pas votre tems. Tout ce qui pourra contribuer de ma part à votre utilité ou à votre agrément eſt fort à votre ſervice. Je vous donne mon amitié. Oh! ma chere Lysbé! J'eſpere, je ſouhaite que le ciel pour l'en récompenſer le béniſſe & lui faſſe obtenir la main

de la perſonne qu'il aime, à laquelle j'ai eu une fois la ſottiſe de prétendre.

Je m'entretiens, autant qu'il m'eſt poſſible, tous les jours avec lui, & je ne le quitte jamais que je ne remporte avec moi quelque nouvelle connoiſſance & des idées ſolides qui me fourniſſent matiere à réflexions. Il a quitté ou du moins il doit bientôt quitter Amſterdam, il vouloit m'emmener avec lui, mais mon emploi exige de l'aſſiduité, & ne me permet pas de m'abſenter. Mes reſpects à mon oncle, à ma tante & au couſin Jean. L'amie de ma ſœur ne me regardera pas toujours comme un ſot. Son Edeling me rendra un jour digne de ſon amitié. Adieu, chere ſœur. ---- Je vous aime de tout mon cœur.

Jacob Brunier.

LETTRE XCIV.

De mademoiſelle Cornélie Hartog à mademoiſelle Guillelmine van Kwaſtama.

Seconde moi-même !

LE deſtin ſe plaît à renverſer mes eſpérances. En vain, lors de notre concert, ai-je joué du violon comme un Eſſcher. On m'a aplaudie ; mais cela ne m'a point ſatisfaite. Poli, froidement poli & rien de plus ; tel s'eſt montré celui qu'en dépit de moi-même, en dépit de la prévention révoltante & de l'idée avantageuſe qu'il s'eſt formée de ſon propre mérite, je ne ſaurois m'empê-

cher d'aimer. Il eſt du nombre de ces ames baſſes qui ne ſauroient ſouffrir chez leurs femmes la ſupériorité de jugement. Une jolie & amuſante cauſeuſe eſt plus ſûre de le charmer. Ses yeux ne parlent que trop, j'entends leur langage. Et comme elle n'a pas aſſez de force pour s'élever au-deſſus des préjugés vulgaires, elle a beaucoup de reſpect pour tout ce qu'on nomme dévotion. La dévotion, ma chere van Kwaſtama, eſt auſſi propre à maintenir le deſpotiſme des maris qu'à favoriſer la tyrannie; par elle un tyran parvient à aſſervir un peuple entier & à lui impoſer des fers. J'ignore encore ſi Edeling croit lui-même à ces contes mépriſables. Il le prétend du moins; s'il en eſt ainſi, il n'a ni aſſez de courage ni aſſez d'eſprit pour être de notre ſociété, il eſt indigne de nous occuper un inſtant. Il ne ſauroit être comparé à R.... qui ſoutient que *chaque peuple doit avoir ſes lois auſſi bien que*

ſon culte particulier, & que s'il vivoit en Turquie, il ſeroit zélé muſulman. Vous ſavez que je vais régulierement à l'égliſe, je m'amuſe des pauvretés qu'on y débite, ainſi que de ceux qui les écoutent. Il faut toujours obſerver certains dehors, & ne ſcandaliſer perſonne. N'aurois-je pas tort, ma chere van Kwaſtama, de m'attirer la haine publique en les mépriſant?

Oh! cette déteſtable Burgerhart! croiriez-vous bien, ma chere, qu'elle oſe s'attaquer à moi, & qu'elle ne m'épargne nullement dans ſes propos? Mais

Een hoog geboore ziel peinſt vaſt
op ſtille wraak (*).

Vous ne vous imagineriez pas ce qu'il m'en a couté le ſoir du concert pour cacher mon dépit; j'ai paru auſſi gaie qu'il m'a été poſſible, pour qu'on

(*) Un cœur noble offenſé ſait venger ſes affronts.

ne s'aperçût pas de mon mécontentement. Ne pouvant punir l'offenſe, j'ai du moins ſû la diſſimuler. Après la collation, il a eu la foibleſſe de ſe prêter au jargon des autres demoiſelles, & de s'entretenir avec elles, affectant même de ſe complaire à leurs ſots propos. Vous pouvez cependant m'en croire, juſqu'alors j'avois toujours ſupoſé à la veuve plus d'eſprit qu'elle n'en a témoigné dans le dialogue ſuivant que je vous répete afin que vous puiſſiez en juger.

Edeling nous a raconté que quelqu'un de ſa connoiſſance avoit ſauvé un inconnu d'un péril éminent, & en courant lui-même de grands riſques, après qu'une troiſieme perſonne, intime ami du malheureux, avoit refuſé de le ſecourir. --- C'eſt là ce qu'on apelle être humain & aimer ſes ſemblables, ſe ſont écriées ces imbeciles. Madame Spilgoud a ajouté : Oh ! qu'une pareille conduite eſt noble & généreuſe !

Moi. Et pourquoi cet homme ſeroit-il plus humain que celui qui a refuſé ſon ſecours ?

Edeling. Perſonne, mademoiſelle, n'eſt plus capable que vous de ſatisfaire à cette queſtion.

Moi. Pour la même raiſon pour laquelle les différentes choſes ont des noms diſtincts. Par exemple, vous êtes un individu qu'on déſigne par le nom d'homme, cet animal en eſt un autre auquel on donne celui de chat, & cette machine eſt un ouvrage qui ſe nomme pendule.

Edeling. L'un & l'autre étoient parfaitement libres de faire ou de ne pas faire cette action ; mais il ne dépend pas plus de moi de devenir pendule, qu'il ne dépend de ce chat de devenir homme.

Moi. Si celui qui a refuſé de ſecourir ſon ſemblable avoit éprouvé dans cette conjoncture les mêmes impreſſions que celui qui a empêché le malheureux

de ſe noyer, il auroit pu auſſi être ſon conſervateur, ce qui prouve que la force motrice & agiſſante ſe trouvoit trop foible chez lui pour opérer cet effet, ſans quoi la nature lui auroit fait obtenir ce titre honorable. Actuellement la choſe ayant tourné d'une toute autre maniere, on le blâme. Eſt-ce la faute de l'arbre ſi d'une de ſes branches on fabrique un fauteuil & de l'autre une chaiſe percée?

Madame Spilgoud. Selon vous, mademoiſelle, nous ne ſerions donc que de ſimples & vils inſtrumens.

Moi. Très-certainement, & même ceux d'une deſtinée éternelle. Tout eſt borné dans la nature, & nous le ſommes autant que ce qui eſt hors de nous. Le mot liberté n'eſt qu'un terme de convenance. La main qui s'allonge pour me voler n'a pas plus la faculté de ſe retirer que celle qui s'étend pour me donner quelque choſe.

Madame Spilgoud. Pourquoi donc

évitez-vous l'une & saisissez-vous l'autre ?

Moi. Ceux qui prétendent que toutes choses ont leur raison résoudront votre question ; pour moi je dis, & cela me paroît clair comme le jour, qu'il m'est impossible de faire autrement. Celui qui enleve ce qui m'apartient mérite châtiment, il se rend coupable d'injustice. Et si la destinée poussoit tous les mortels à commettre des violences & des meurtres, j'avoue que ce monde seroit une triste habitation. Nous voyons cependant le contraire, & que tout s'y passe assez bien.

Edeling. Mademoiselle, vous nous avez si souvent parlé de la destinée, permettez-moi de vous demander ce que vous entendez par ce mot.

Moi. Cette nécessité par laquelle les choses sont réellement ce qu'elles sont sans pouvoir être autrement.

Madame Spilgoud. Cette définition est-elle bien juste ?

Edeling. Mais par qui cette deſtinée eſt-elle gouvernée ?

Moi. Cette queſtion, monſieur Edeling, eſt tout-à-fait déplacée.

Edeling. Peut-être pas autant que vous le penſez. Pourois-je aſſurer que le néant auroit aporté cette table à la place qu'elle occupe ?

Moi. Ce que j'entends par un agent inconnu eſt, je vous le répete, cette deſtinée. Si vous ſupoſez une intelligence éternelle, parfaitement bonne & ſage, qui a tout créé & conduit tout, ayez donc la complaiſance de m'expliquer d'où proviennent le déſordre général & tous les maux phyſiques & moraux qui affligent cette terre.

Mademoiſelle Burgerhart. Il y a peu de tems que vous aſſuriez que la vertu ſeule ſuffiſoit à tout. Eh bien, que les hommes ſoient vertueux, alors ces maux leur deviendront au moins ſuportables.

Moi. Très-bien raiſonné ; il ne s'a-

git plus que de leur rendre la chose pos-
sible.

Madame Spilgoud. Possible! Si cela est hors de nous, à quoi sert donc ce livre tant vanté? pourquoi exalter si fort des moyens hors de notre portée.

Edeling. Mademoiselle, dites-moi, je vous prie, à quoi donnez-vous le nom de vertu?

Moi. Dees onderscheiden naam geeft
y der aan zyn' wenschen;
Het schander staats beleid formeert de
deugd der menschen (*).
Il en est de la vertu comme de l'orthodoxie. Il faut d'abord examiner la carte pour connoître notre position, & décider du lieu où nous nous trouvons. Et puis je ne crains ni les fantômes ni les revenans.

Charlotte. Je vois bien que mademoiselle Hartog ne dit cela qu'à cause

(*) Le mortel de ce nom décore ce qu'il aime;
La fine politique est sa vertu suprême.

de moi, parce qu'elle ſait que j'en ai peur.

Edeling. Le parti le plus ſage eſt, je penſe, d'être fort réſervé ſur une pareille matiere. Je ſuis cependant fâché, je l'avoue, qu'une demoiſelle auſſi ſpirituelle que vous & qui a été ſi bien élevée puiſſe avoir de pareilles idées.

Moi. Les exclamations ne ſont point des raiſons.

Edeling. Ni les propoſitions téméraires & hardies des preuves. La pareſſe & la frayeur engagent beaucoup de nos gens à tout adopter ſans examen. La pareſſe & un courage aveugle portent nombre des vôtres à tout rejetter. J'eſpere qu'un jour nous parviendrons également les uns & les autres à connoître la vérité. En attendant nous ne ſaurions trop nous attacher à faire le bien.

J'étois enchantée que cette conver-

ſation prît fin. Comment raiſonner avec de telles eſpeces. Adio, cara (*).

Iam for ever yours (**).

Hartog.

LETTRE XCV.

De mademoiſelle Cornélie Slimpslamp

à mademoiſelle Suſanne Hofland.

Sœur Hofland.

EH mon enfant, ne finirez-vous jamais de vous tourmenter? Cette façon d'agir aproche beaucoup de l'af-

(*) Adieu, ma chere.
(**) Je ſuis pour toujours vôtre.

freux ſyſtême des arminiens, qui ne parlent que de leurs actions, de l'efficacité de leurs œuvres & des fruits qu'ils portent.

Je connois très-bien Styntie Doorzicht. Elle eſt du nombre de ces gens dont les idées ſont rétrécies & bornées. Elle lit les ouvrages anglois, & le miniſtre Peifers étoit ſon directeur. Mais à quoi ſerviroit que je vous fiſſe l'énumération des entiers, des ſemi ou quarts de Pélagiens; vous ne connoiſſez point leurs livres, vous avez bien autre choſe à penſer. Vous êtes encore du nombre de celles qui apartiennent au véritable chriſtianiſme fondé ſur l'évangile. Ceux qui profeſſent publiquement le ſocinianiſme & l'arminianiſme ſont moins dangereux que les Styntie Doorzicht. J'avois oui parler d'elle comme de quelqu'un dont la foi étoit fondée ſur de bons principes, & je lui avois même fait une viſite. Mais à peine fus-je entrée chez elle que je

commençai à la prendre en averſion. Tout y avoit un air ſi réglé ; tout y étoit ſi propre & ſi arrangé. Le frere qui demeure avec Styntie étoit tout occupé de ſon ouvrage, & y étoit auſſi attaché qu'un franc mondain auroit pu l'être ; à peine ſe donna-t-il le tems de me parler ; c'eſt un véritable Demas qui ne penſe qu'aux choſes terreſtres. Styntie s'occupoit à coudre, étoit très-modeſtement vétue ; & cependant elle paroiſſoit peu zélée. Il ne ſe paſſa entr'elle & moi rien de particulier qui marquât la moindre confiance de ſa part. La ſervante lavoit ſes écuelles, tout comme ſi elle n'avoit point eu une ame à ſauver. Il arriva encore, pendant le tems que je m'y arrêtai, une choſe qui me ſcandaliſa beaucoup. Cette ſervante porta un baſſin plein de ſoupe, & un papier qui renfermoit quelque monnoie, à une femme en couche qui occupoit le ſouterrain de ſon habitation, & cette femme eſt

papiſte, oui papiſte ! Alors je dis en moi-même : vas, tu n'ès qu'une pauvre Marthe & rien de plus. Styntie ne m'entretint pas long-tems, & je partis bien réſolue de ne jamais la revoir. Si vous vous intéreſſez encore à la bonne cauſe, & que vous ne craigniez pas d'agir en ſa faveur, parce que ce que vous en ferez ne ſera qu'à cauſe de nous & pour nous, il faut que vous affirmiez par ſerment que votre ſœur, à ſon lit de mort, vous a légué l'argent de la penſion de ſa fille, ſoit qu'elle demeurât chez vous ou ailleurs. Si vous vous y refuſez, il eſt inutile de me demander dans la ſuite le moindre conſeil. Vous n'avez qu'à perſiſter dans vos principes meſquins, & adieu.

Cornélie Slimpslamp.

LETTRE XCVI.

De madame Spilgoud à monsieur Henri Edeling.

Mon cher monsieur !

L'INTÉRÊT que je prends à votre bonheur, l'impatience que j'ai de pouvoir féliciter Sara de son mariage avec un homme à tous égards digne d'elle, font que je m'empresse de satisfaire à ce que vous exigez de moi. Je ne vous cacherai rien. J'ai déja fait part à son honnête tuteur des différentes particularités qui la concernent, & m'étant acquitté de mon devoir à son égard, ce

ſera pour moi un plaiſir ſingulier de faire quelque choſe qui vous ſoit agréable.

Vous ſavez, monſieur, que j'ai été avec elle à la comédie, pour tâcher, s'il m'étoit poſſible, de pénétrer les vues & de m'inſtruire à fond du caractere de Mr. R.... S'il n'eſt pas honnête homme, il faut néceſſairement qu'il ſoit un grand fourbe & un franc ſcélérat. La charité & l'amour que nous devons avoir pour notre prochain ne me permettent pas de croire ſans preuve qu'il ſoit du nombre des derniers; ainſi je dois ſupoſer qu'il eſt de celui des premiers. Non-ſeulement ſa conduite a été irréprochable, mais il me ſemble qu'il auroit été impoſſible d'en mieux agir. Et cependant, quoique je ne prétende point me donner pour me mieux connoitre qu'un autre en phyſionomies, Mr. R.... au premier abord a un air faux & impudent qui prévient contre lui, rien dans toute ſa perſonne n'annonce la candeur & la franchiſe:

franchiſe : je ne vois tout cela qu'à travers un nuage : ce qu'il y a de ſûr, c'eſt qu'il ſe contraint.

Soyez cependant tranquille. J'ai pluſieurs fois ſans affectation ſondé cette charmante fille ; elle n'a pas la moindre inclination pour lui, & elle vous eſtime infiniment plus que cet homme malgré ſa politeſſe & toutes ſes attentions. Il faudra vous armer de patience, mais elle le mérite bien ! Elle eſt faite pour vous, & vous êtes peut-être le ſeul homme qui puiſſe l'élever à cet état honorable pour lequel elle ſemble formée.

Je ne lui avois, ſuivant ma promeſſe, rien dit de votre petit voyage qu'elle ignoroit abſolument. Vous ſavez que je me propoſois de voir comment elle recevroit la lettre par laquelle vous l'en inſtruiriez. Liſez en conſéquence le dialogue ſuivant. Au ſortir de l'égliſe j'avois demandé au laquais ſi quelqu'un étoit venu me voir. Il m'a répon-

du que monſieur Edeling s'étoit préſenté pour la ſeconde fois, & que ne m'ayant pas trouvée il s'en étoit allé. *Après cela ce domeſtique s'eſt retiré.*

Sara. Pour la ſeconde fois! Quand eſt-il donc venu pour la premiere?

Moi. Hier, lorſque nous n'y étions pas.

Sara. Eh bien! tant mieux, rien ne convient tant que l'exercice aux gens ſédentaires & qui ſont obligés de reſter long-tems à écrire dans leurs bureaux. Peut-être viendra-t-il prendre le thé avec nous?

Moi. En ſeriez-vous bien aiſe?

Sara. Mais oui, je n'en ſerois pas fâchée. Douteriez-vous que je puſſe ne pas aprouver votre diſcernement dans le choix que vous faites de vos amis? Monſieur Edeling n'eſt-il pas d'ailleurs votre favori, l'homme que vous aimez le mieux?

Moi. Je l'avoue, & il l'eſt à juſte titre.

Sara. Oh ! j'en ſuis ſure, & quoique perſonne ne connoiſſe mieux que moi tout ce que vous valez, je ſuis pourtant bien convaincue que monſieur Edeling eſt digne de votre amitié.

Moi. Je penſe auſſi qu'il eſt bien digne de la vôtre.

Sara. Mais, il eſt mon ami, il a toute mon eſtime, de ſorte qu'à cet égard nous penſons abſolument de même.

Moi. Mr. R.... auroit-il auſſi le bonheur de vous plaire ? Le préféreriez-vous à monſieur Edeling ?

Sara. Non, je vous le répete, non. Je regarde Mr. R.... du même œil dont je regarde tous ceux qui ſont en état de me procurer des amuſemens honnêtes. Mais me connoiſſez-vous bien ? Sachez que quand je ne le reverrois de ma vie, peut-être ne penſerois-je pas à m'informer ſi Mr. R.... exiſte encore ou n'exiſte pas. Et puis, qui pouroit rendre compte de tous ſes ſentimens ?

Je me ſuis cependant aperçue qu'elle avoit l'air d'attendre quelqu'un qu'elle ne voyoit point arriver.

Moi. Je crois que nous ferons bien de commencer à prendre notre thé. Voulez-vous le faire, ou que je le faſſe?

Sara. Ce ſera moi, je vais y procéder, il eſt déja cinq heures.

Cependant elle a encore différé, comme ſi ceux qui en devoient prendre avec nous n'étoient point encore tous raſſemblés, & qu'il manquât quelqu'un. Votre laquais eſt venu, a donné une lettre au mien en le chargeant d'aſſurer les dames des reſpects de ſon maître. En prenant la lettre, elle a dit : comment! elle eſt pour moi! elle eſt d'une bien belle écriture, ſeroit-ce la main d'Edeling? le cachet en eſt auſſi très-remarquable.

Moi. Vraiſemblablement elle eſt de lui, & il ne tient qu'à vous de vous en éclaircir ſur le champ, il ne faut pour cela que l'ouvrir, ou aimez-vous mieux attendre d'être ſeule?

Sara me regardant d'un air malin. Je ſais qulil n'eſt pas poli de lire des lettres en compagnie ; cependant, ſi vous vouliez me le permettre, je la lirois tout de ſuite.

Moi. Par ſimple curioſité !

Sara. Oui, par ſimple curioſité. Je lis volontiers les lettres de mes bons amis.

Nous avons bu chacune une taſſe de thé, enſuite elle a lu ſa lettre, & il m'a été impoſſible de juger à ſon air de l'effet que cette lecture avoit produit ſur elle.

Moi. Eh bien, aviez-vous deviné ? Cette lettre étoit-elle réellement de lui ?

Sara. Oui, elle eſt d'Edeling. Il m'écrit que des affaires importantes l'obligent de partir, il prend congé & me charge de vous faire ſes complimens.

Moi. Fort bien ! & falloit-il pour ne vous dire que cela employer tant de papier ?

Sara. Oh ! il m'écrit encore je ne fais combien de belles choſes ſur ſon amour, & je crois auſſi ſur mes perfections. Il prétend qu'il ſeroit très-malheureux, ſi je lui refuſois ma main, & tout cela à peu près du même ſtyle qu'emploient ordinairement ceux qui ſe trouvent dans ſon cas.

Moi. Oui, mon ange, vous êtes aimée du plus honnête homme que je connoiſſe.

Sara. Si cet amour ne le tourmentoit pas, je me garderois bien de m'en plaindre; mais à quoi poura-t-il aboutir ? & que peut-il ſe promettre de ſes importunités & de ſa perſévérance à me répéter ſi ſouvent ce que je ne ſais déja que trop, & à me parler d'une paſſion que je ne puis payer que d'un peu d'amitié.

Moi. Sa converſation pourroit-elle vous déplaire ? Prenez du tems pour apprendre à le mieux connoître, & ſi après cela votre cœur ne reſſent pour lui que de l'amitié, perſonne ne for-

cera votre inclination, vous reſterez telle que vous êtes actuellement.

Sara. J'ai une queſtion à vous faire, ma chere amie, voulez-vous bien me le permettre?

Moi. Vous m'apellez votre amie, & ſi je le ſuis réellement, quel beſoin avez-vous de me demander permiſſion? Exigez librement de moi tout ce que vous croirez pouvoir vous faire plaiſir, vous me trouverez toujours empreſſée à vous ſatisfaire. (*Elle a pris ma main, & l'a tendrement baiſée.*)

Sara. Comment ſeroit-il poſſible que ce grave, ce penſif, ce modeſte Edeling fût amoureux d'une fille auſſi légere, auſſi vive, auſſi étourdie que votre Sara?

Moi. Peut-être eſt-ce préciſément parce que ma Sara eſt légere, vive & étourdie.

Sara. Et un pareil choix ſeroit-il digne d'un homme auſſi ſage & auſſi aviſé? Il me ſemble que l'eſtime mê-

me que j'ai pour Edeling doit m'empêcher d'accepter ſon hommage. Oh! vous ne ſauriez croire combien je ſuis jalouſe de la réputation de mes amis!

Moi. Ayez un peu de patience, & je vous répondrai. Si ma Sara n'étoit réellement que ce qu'elle vient de dire; oui, ſi avec ces différentes qualités elle n'étoit ſimplement qu'une jolie perſonne, alors je dirois d'une maniere poſitive : non, ce choix n'eſt point digne d'Edeling; mais ſi à ces diſpoſitions elle joignoit encore un caractere affable & vertueux, ainſi qu'un eſprit juſte & éclairé, alors je ne pourois que louer ce choix, & je penſe que vous en feriez de même. Et comme Edeling eſt tout auſſi perſuadé que moi, que ma Sara eſt en effet douée d'un pareil caractere & d'un eſprit de cette trempe, vous ſavez d'avance ce que je dois penſer de ſon choix, & vous devez ſentir que je ne puis m'empêcher de ſouhaiter qu'il devienne un jour le vôtre.

Sara. Donner de pareilles louanges aux jeunes gens, c'eſt les mettre dans l'obligation de ſe bien conduire, n'en convenez-vous pas? Mais croyez-vous que je ſois propre au mariage? C'eſt une nouvelle queſtion que j'oſe vous faire.

Moi. Tout à fait propre, mais à deux conditions ſeulement; la premiere que vous épouſerez un homme que vous eſtimerez autant que vous l'aimerez, & l'autre que vous réprimerez un peu le penchant trop décidé que vous avez pour les plaiſirs & les amuſemens publics.

Sara. Oh! dès qu'on eſt une fois engagée dans les liens du mariage, on eſt bientôt forcée d'y renoncer; pour moi du moins, une fois mariée je dirai adieu à tous ces joyeux paſſetems, & c'eſt pour cela que je ſuis actuellement ſi empreſſée d'en jouir. Quant à la premiere condition, voici ce que je vous répondrai.

Il y a deux choſes dans le monde

pour lesquelles j'ai le plus grand respect, le mariage & la religion. J'envisage avec une sorte de frayeur les devoirs sacrés que l'une & l'autre nous imposent. Et quoique je paroisse penser très-superficiellement sur plusieurs autres objets moins importans, auxquels je ne fais qu'une légere attention, je peux pourtant vous assurer que je ne pense jamais au mariage qu'avec le plus grand sérieux. Celui de mes respectables parens m'a démontré que lorsque des personnes vertueuses sont une fois entrées dans ce saint état, qu'elles sont faites l'une pour l'autre, & qu'elles s'aiment mutuellement, il est plus propre qu'aucun autre à nous rendre parfaitement heureux. Il me semble cependant qu'il s'en faut beaucoup que je possede les qualités propres à faire la félicité d'un mari, qui de son côté auroit tout ce qu'il faudroit pour m'attacher toute entiere à lui. D'après cela vous comprendrez facilement que je

n'épouſerai jamais un ſot, ni une perſonne qui ait de grands défauts, ou de mauvais principes. Lorſque je me réſoudrai à une pareille démarche, l'eſtime aura pour le moins autant de part à mon choix que l'inclination.

Moi. Vous parlez de très-bon ſens; vous avez certainement raiſon, auſſi ne douté-je pas un inſtant de ce que vous dites. Mais, mon ange, ne conviendrez-vous pas que ſi vous veniez à aimer monſieur Edeling & à le choiſir pour votre mari, vous auriez toutes les facilités que vous pouvez deſirer pour devenir parfaite à toutes ſortes d'égards. Un cœur auſſi noble & auſſi bien placé que le vôtre pourroit-il ſe montrer indifférent ſur la félicité d'un homme qui vous mettroit pour toujours à l'abri des ruſes, des tromperies, des fauſſes interprétations auxquelles une jeune perſonne telle que vous eſt continuellement expoſée. Vous avez perdu vos parens, mon cher en-

fant ; il ne vous reſte au monde qu'une tante qui en a mal agi avec vous. (*Ici elle m'embraſſa en m'interrompant, & me dit en pleurant* :) Vous me reſtez, & j'ai par conſéquent tout ce qu'il me faut pour être heureuſe, pourvu que je ſois aſſez ſage pour mettre à profit votre exemple & vos leçons. Je n'ai pas encore vingt ans accomplis : je ne ſuis point preſſée, & il eſt inutile de parler ſitôt de mariage. Mais bon, voici mon excellent ami. (*Mr. Brunier parut dans ce moment.*) Bonjour, ſoyez le bien venu, pourquoi cet air ſérieux ? ſeroit-ce de l'abſence de votre ſœur ? Allons, il eſt peu de frères tels que vous. Savez-vous bien que monſieur Edeling eſt parti ?

Brunier. Oui, mademoiſelle, il m'avoit prévenu de ſon voyage ; je ne croyois pas qu'il eût ſitôt lieu. Seroit-il en effet déja parti ?

Sara.

Sara. Je crois que oui ; je ne ſuis pourtant pas de ſon conſeil ſecret. Peut-être auſſi que non.

Brunier. J'eſpere que ſon voyage ne ſera pas long, & qu'il ſera bientôt de retour. Oh ! madame, (*s'adreſſant à moi*,) que d'obligations je lui ai déja ! Croiriez-vous bien qu'il a la complaiſance de s'intéreſſer à moi, & qu'il daigne me reprendre toutes les fois que je ne me conduis pas comme je le devrois, & cela de maniere à me convaincre qu'il n'a d'autre but que celui de me rendre heureux & eſtimable.

Sara. Il me ſembloit bien qu'il s'étoit fait en vous un heureux changement, car votre conduite eſt ſi raiſonnable que je ne ſuis plus dans le cas de rire de vos ſottiſes ; je ne ſaurois que vous en louer, & je crois que vous parviendrez un jour à reſſembler à votre modele, pourvu qu'à préſent que vous voilà ſeul, & abandonné à vous même, vous ne veniez à retourner en arriere,

& à oublier ce qu'il vous avoit apris.

Brunier. J'eſpere qu'il ſera content de moi, & c'eſt tout ce que je deſire.

Il ne s'eſt plus rien paſſé après cela entre nous qui mérite votre attention. Pendant la ſoirée elle a paru inquiete, diſtraite, a joué quelques ariettes ſur le clavecin, a pris la guitare dont elle s'eſt accompagnée en chantant, elle l'a remiſe à ſa place, s'eſt aſſiſe ſur le canapé, a été penſive, a pouſſé un ſoupir à demi étouffé, a badiné avec Charlotte qu'elle appelle ſa fille, s'eſt miſe à genoux pour s'entretenir plus familierement avec moi, m'a parlé de ſon tuteur, de Lysbé, de Pernette & point du tout de vous; cependant je l'ai deux fois ſurpriſe votre lettre à la main.

Voilà, mon ami, une bien longue épitre. Vous comprenez bien que je ne ſaurois montrer votre réponſe à Sara. Faites uſage de l'adreſſe que je vous ai donnée. Armez-vous de courage & ſur-tout de patience. Je me flatte que

votre pere changera de façon de penſer, ou que Sara ne ſaura jamais qu'il déſaprouve les aſſiduités de ſon fils. Je ſuis avec la plus parfaite conſidération

Votre très-reconnoiſſante amie
Marie Buigzaam
veuve Spilgoud.

LETTRE XCVII.

De monſieur le propoſant Smit à mademoiſelle Anne Willis.

Ma très-chere & très-honorée amie!

JE ne ſaurois vous dire à quel point j'ai été affligé de la néceſſité où je me ſuis trouvé de me ſéparer de vous. Je

me rapelle à chaque inſtant les converſations que nous avons eues enſemble. Vos bontés, tout ce qui a le moindre rapport à votre perſonne, ne ſauroient que m'intéreſſer. Si jamais un véritable amour fondé ſur la raiſon a pu ſe flatter d'obtenir la gracieuſe bénédiction de l'Etre Suprême, perſonne n'eſt plus en droit que nous, ma chere Willis, d'oſer l'eſpérer. Oh ! permettez que je vous décrive les ſcenes attendriſſantes que m'offre mon imagination. D'abord elle me place devant la chaire de vérité où j'entends ce précieux oui qui m'aſſure votre poſſeſſion. Je vois enſuite mon aimable épouſe contente & heureuſe, je m'abandonne à tous les tranſports que la raiſon autoriſe & que ma nature a la force de ſoutenir. Enfin nous ſommes mutuellement heureux dans le ſaint état du mariage, où l'amour & l'amitié concourent également à rendre notre félicité durable. Quelquefois je crois que nous partons enſemble pour

aller chez votre mere, dans d'autres tems pour joindre notre charmante Burgerhart. Je vous vois vous entretenir avec cette respectable mere de l'événement prochain qui sera sans contredit l'un des plus importans & des plus sérieux de votre vie. Je vous embrasse au moment où vous embrassez votre amie, & vous donne à toutes deux le doux nom de sœur.

L'hyver venu je travaille dans un cabinet vaste, propre & bien échauffé. Nous parlons de mes ouvrages, nous consultons ensemble; vous choisissez un texte, je compose un sermon qui y est analogue, je vous le lis & je profite des avis sages & éclairés que vous me donnez. Nous lisons ce livre où l'incrédule trouve tant de choses à critiquer, & sur lequel l'interprête pesant & mal-adroit a débité tant d'inepties.

L'heure aproche où mon cœur pénétré & tremblant, quoiqu'un peu rassuré par l'espérance, souffre tout ce

qu'on peut imaginer relativement à vous; & j'attends à chaque instant celui où je parviendrai au plus haut degré de joie où l'homme puisse jamais aspirer. Me voilà enfin pere d'un enfant bien constitué. Je vous quitte, mais uniquement pour aller implorer la misericorde du Tout-puissant, & le suplier, après l'avoir remercié de ses faveurs, de nous combler vous, moi & le fruit de notre amour, de ses plus précieuses bénédictions.

Oh! ma chere Willis, ce sont là les biens que la nature nous promet & que l'amour nous assure. Une grande partie de notre carriere s'écoule, & à peine nous en sommes-nous aperçus; les années s'accumulent; l'amour se transforme en amitié; nos amis, nos parens, nous sont successivement enlevés; la fin de la vie aproche insensiblement, & le tombeau s'ouvre pour nous recevoir & nous offrir un repos qui ne sera interrompu qu'au moment de la résurrection.

N'aurons-nous jamais de momens durs à paſſer? Notre mariage ſera-t-il toujours exemt de peines & de chagrins? C'eſt ce que perſonne ne ſait, & rien n'eſt plus incertain. Si cela arrive, alors nous ſoumettant humblement & avec réſignation aux décrets de la Providence, nous mettrons toute notre confiance en notre Créateur qui ordonne toutes les choſes de ce monde pour le mieux, & qui n'abandonne jamais ceux qui le ſervent & le craignent.

Il y a beaucoup d'aparence que je ſerai placé dans le voiſinage d'Amſterdam, ce qui, j'eſpere, ne vous ſera pas déſagréable. Il eſt tems de fermer ma lettre. Je vous embraſſe tendrement en idée, & préſente mes reſpects à votre digne mere & à votre tante. Je vous quitte pour aller rendre mes devoirs à votre amie. Adieu, ma chere Willis.

Penſez à l'ami qui vous chérit.

B. Smit.

LETTRE XCVIII.

De mademoiſelle Anne Willis
à mademoiſelle Sara Burgerhart.

Ma chere Sara!

VOus avez donc penſé à moi pendant tout cet intervalle, vous avez continué à m'écrire, & cela du même ſtyle qu'auparavant. J'ai ouvert votre lettre avec autant d'inquiétude que d'impatience. Tout en me réprimandant vous me faites rire. Ma mere, à qui je viens de raconter tout ce qui s'eſt paſſé entre nous, ne vous en aime que davantage. En vérité je m'aperçois clairement que vos défauts ont une meilleure ſource que les miens : ce ſont la plupart des

vertus pouſſées à l'extrême. Dieu veuille qu'ils ne vous rendent pas plus malheureuſe que je pourois le devenir par mes funeſtes erreurs !

Monſieur Smit a donc été vous voir. » Il eſt ſi prévenu en votre faveur, & a une ſi parfaite conſidération pour l'amie qui eſt en même-tems le ſoutien de votre jeuneſſe, que les expreſſions lui manquent pour exprimer comme il le voudroit tout ce qu'il ſent à cet égard". Ce ſont là ſes propres termes. Il ne vous a pas trouvée auſſi recherchée dans votre parure qu'il s'y étoit d'abord attendu, peut-être ne lui en avez-vous paru que plus aimable. Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt que mon ami m'eſtime fort heureuſe d'avoir une pareille amie, & il eſpere que la reſpectable veuve ne nous trouvera pas indignes de ſon amitié, lorſqu'elle nous connoîtra. Toutes les fois qu'il penſe à vous, ce qui lui arrive ſouvent, il ne vous voit l'une & l'autre que ſous

la relation de mere & de fille. Il a été touché de la maniere dont vous en agissiez mutuellement. Suivez toujours ses avis, elle est digne de toute votre confiance.

Monsieur Edeling est l'un des hommes les plus estimables de notre ville. J'espere tôt ou tard le voir votre époux: il est aussi vertueux que digne d'être aimé.

Ma mere pense aussi avantageusement que moi sur son compte. » Cet homme, dit-elle, sera le fortuné mortel qui obtiendra la préférence; il a cette dignité & ce mérite que votre amie veut trouver dans la personne qu'elle épousera, & qui est si conforme à l'idée relevée qu'elle s'est formée à si juste titre du mariage ".

La lettre de monsieur Blankaart nous a fait le plus grand plaisir, & nous avons été enchantées des preuves qu'il vous y donne de son affection tout a fait paternelle. C'est réellement un hom-

me unique & original dans ſon eſpece.

Liſez, je vous prie, la lettre de Smit. Vous étiez-vous jamais formée une idée auſſi agréable de la félicité domeſtique que celle qu'il a imaginée. Mandez-moi, je vous prie, ce que vous en penſez. Il eſt de tous les hommes celui qui me plait le plus. Son enjouement, ſa complaiſance qui ne tient rien de la foibleſſe, ſeroient ſeuls capables de diſſiper ce penchant que j'ai à la mélancolie, & de me corriger de ces accès d'humeur auxquels je ne ſuis que trop ſujette. De mon côté, je ferai tous mes efforts pour l'en récompenſer par mes attentions & ma tendreſſe. Certainement, Sara, je ne ſuis plus à beaucoup près auſſi ſatisfaite de moi que je l'étois avant d'avoir lu votre ſermon ſcrutatif. Ayons ſoin mutuellement, dès que nous viendrons à nous égarer, de nous remettre dans la bonne voie; & penſons l'une & l'autre à commencer par nous guérir de nos propres erreurs

avant de ſonger à en guérir les autres. Ecrivez-moi auſſi ſouvent que vous le pourez, & ſur-tout ayez ſoin de m'aviſer des premieres diſpoſitions favorables que vous reſſentirez pour Edeling, dès le moment que vous commencerez à vous en appercevoir.

Après les complimens d'uſage, je termine ma lettre. Saluez l'excellente veuve, votre chere Lysbé & votre fille Charlotte de la part de celle dont le bonheur s'eſt accru par le renouvellement d'une amitié dont mon cœur ne peut pas plus ſe paſſer que mon eſprit, & qui ne ſera jamais interrompue par

Celle qui vous eſtime très-ſincerement

Anne Willis.

LETTRE XCXIX.

De mademoiſelle Sara Burgerhart
à mademoiſelle Anne Willis.

Chere Anne!

VOTRE parole eſt-elle donnée, & n'eſt-il plus poſſible de vous dédire? En ce cas patience. S'il en étoit autrement, il ſe pourroit fort bien qu'avant l'année révolue on me vît élevée à la dignité de femme de miniſtre. Votre Smit! Eh bien croiriez-vous qu'il s'en faut peu que je n'en ſois toute auſſi amoureuſe que de mon tuteur, & ce qu'il y a de ſingulier c'eſt que ma Minerve l'eſt autant que moi. En vérité, Willis, ce fardeau eſt trop peſant pour

vous, & ma tante diroit : ſuportez-en le poids avec humilité. Pour parler un peu plus ſérieuſement, je vous félicite de tout mon cœur & je deſire que vous ſoyez heureuſe avec cet aimable, cet eſtimable mari. Si après votre mariage vous vous aviſiez jamais d'avoir l'air triſte & ſombre, je ne pourois m'empêcher de vous quereller. Mon Brunier eſt à préſent en état de raiſonner paſſablement ſur les événemens ordinaires de la vie ; & j'obſerve que lorſqu'il s'entretient avec une autre perſonne que moi, il le fait de maniere à mériter qu'on lui réponde. Madame Spilgoud a eu une longue converſation avec le futur paſteur. J'écoutois de toutes mes oreilles, & ma fille a ſuivi mon exemple.

Je ſuis fâchée que Lysbé ne ſoit pas encore de retour, Mr. Smit auroit été parfaitement de ſon goût. Je vais vous faire part d'une idée qui m'a paſſé par la tête ; & quoique ce ne ſoit certainement pas par reconnoiſſance pour

le dieu d'amour, (vous ſavez, mon enfant, le peu de cas que j'en fais,) il eſt cependant vrai que je me plais beaucoup à imaginer des mariages. Voici de quoi il s'agit, peut-être ſerez-vous de mon avis. Croiriez-vous que votre frere fît ſi mal de penſer à cette Lysbé? Il auroit un ange pour femme, & il en mérite une de ce caractere.-- Lysbé ſe trouveroit par ce moyen bien établie. Je n'y vois qu'une difficulté, ſavoir ſi le cœur de ma Lysbé eſt auſſi libre que celui de ſon amie Burgerhart.

Et n'étois-je pas fort ſoulagée? Cette queſtion ſeroit-elle du miniſtre? *Etonnée même!* Je ne m'aperçois pourtant pas que j'aie rien qui me cauſe la moindre ſurpriſe; ainſi ſoyez parfaitement tranquille à cet égard. Il eſt vrai que j'ai à mon tour mes momens de réflexions, & parce qu'ils me ſont moins familiers qu'à vous on les remarque plus facilement.

Edeling eſt en voyage. Je crois en-

trevoir que mon tuteur me verroit volontiers mariée avec lui, & ma bonne maman penſe que ſa recherche mérite de ma part l'examen le plus ſérieux, & ſe flatte que le réſultat lui ſera favorable. Mon cœur eſt juſqu'à ce moment dans l'état le plus tranquile, c'eſt tout ce que je peux vous en dire.

Vous me demandez ſi je m'étois jamais formée une idée auſſi agréable de la félicité domeſtique que celle que Smit a imaginée. Elle m'a toujours ſemblé telle. J'ai eu conſtamment devant les yeux, dès ma plus tendre enfance, l'exemple de mes parens; j'ai vu le bonheur dont ils jouiſſoient & les plaiſirs qu'ils goutoient, fruit naturel d'un mariage bien aſſorti. Je ne me ſuis encore ſenti juſqu'à préſent d'inclination pour perſonne, & jamais je ne me marierai qu'autant que je trouverai un mari qui me convienne à tous égards. Et dès que monſieur Edeling, juſqu'à préſent le ſeul auquel j'aie fait quelque

attention, me paroîtra tel, il ne sauroit y avoir d'obstacle capable de m'empêcher de déférer au conseil de mes amis.

Messieurs R . . . & Brunier sont déja dans la salle où ils nous attendent, Charlotte & moi, pour nous mener promener. Il faut que je prenne l'air. Il me semble, quoique je me porte bien, que cela m'est nécessaire. Je vous ai déja dit qu'Edeling étoit en voyage. Jusqu'au revoir! Saluez votre futur pasteur, embrassez votre mere & lui de la part de

Sara Burgerhart.

LETTRE C.

De monsieur Jean Edeling
à monsieur Corneille Edeling.

Mon fils Corneille !

JE vous envoye ci-joint la lettre de change que vous m'avez demandée, cet argent vous servira à payer ce qu'il faudra pour votre examen, votre admission au doctorat & vos autres dépenses. J'aurois quelque envie de vous consulter en votre qualité d'avocat ; mais j'ai de la répugnance à demander conseil à mon fils, & pourtant je ne saurois m'empêcher de vous dire un mot en passant sur ce qui cause mes inquiétudes. Il

s'agit de votre frere. Il me donne depuis quelque-tems des ſujets de mécontentement. En vérité, je ne ſais à quoi il penſe, il s'eſt entêté d'une jeune étourdie ; j'ai beau gronder & me fâcher, cela eſt inutile. Oui, tel eſt le train ordinaire de la vie. A préſent que j'avois lieu de m'attendre à toutes ſortes de ſatisfactions de votre part & de celle de votre frere, je n'éprouve qu'ennuis & que chagrins. Ma femme, votre digne mere qui n'eſt plus, n'a pas voulu m'en croire ; j'étois trop vif, trop ſévère, trop je ne ſais quoi ! Voilà ce fils ſoumis, ſenſé, circonſpect ! Eh bien, que fait-il ? Il ne craint point de me contredire, moi qui ſuis ſon pere. Qu'il ſuive ſon caprice, mais qu'il ne ſe flatte jamais d'obtenir mon conſentement. Que ceci vous ſerve de leçon, mon ami, à moins que de votre côté vous n'ayez auſſi fait quelque découverte pareille. Dieu fait ſi, lorſque je m'y attendrai le moins, vous n'ar-

riverez pas avec une bru françoiſe. Vous devez pourtant me connoître, & ſavoir qu'il eſt difficile de m'en impoſer. Qu'en dites-vous, futur avocat? N'ai-je pas droit de m'opoſer à ce mariage de votre frere? Il eſt majeur, & voilà le diable. Juſqu'à ce moment je n'ai eu aucune raiſon de me plaindre de lui, & c'eſt préciſément pour cela que je ſuis d'autant plus mortifié de ſa conduite actuelle. Votre oncle le miniſtre va encore ſe déclarer contre moi, dès qu'il ſera queſtion de ſon neveu. Non, je ne lui en écrirai point, & de cette façon je préviendrai les diſputes. Cependant, après mûre réflexion, il me ſemble que je ferois mieux de lui en parler; car le principal motif de mon refus eſt ma réſolution de ne point accepter une calviniſte pour belle fille; & il faudroit, lui miniſtre, qu'il eût le diable au corps pour oſer la blâmer. D'ailleurs cette fille ne me revient point. Je me ſuis trouvé cette

ſemaine avec mes amis hors de la ville dans l'auberge où pend pour enſeigne le *côteau de vignes*. Nous jouions à la croſſe (*), lorſque j'y ai vu entrer deux demoiſelles conduites par deux cavaliers qui paroiſſoient très-empreſſés à leur faire la cour. Ils ſe ſont avancés, nous ont regardé jouer, & n'ont ceſſé de rire. Je me ſuis adreſſé au maître, (dans ma jeuneſſe on auroit dit au cabaretier,) & je lui ai demandé : Jaques, qui ſont ces deux petits maîtres, & ces deux nimphes ſi pimpantes parées comme des poupées? Monſieur, m'a-t-il répondu, le plus âgé eſt Mr. R....qui demeure en tel endroit, & vient ici de tems en tems; je ne connois pas l'autre. A peine eut-il fini de parler qu'on me cria, à vous Mr. Edeling, c'eſt votre tour. A ce nom, l'une de ces demoiſelles me regarda fixement

(*) Eſpece de jeu de mail fort uſité en Hollande.

& avec beaucoup d'attention, cependant ſans rien dire! Je penſai en moi-même, quelle eſt donc cette jolie perſonne. Heureuſement ſa compagne l'appella, mademoiſelle Burgerhart, voudriez-vous du lait chaud, & elle lui en donna un gobelet. Ah! ah! dis-je à part moi, ce ſera là l'objet en queſtion, & je l'examinai de la tête aux pieds. Non, ma belle, dis-je en moi-même, vous ne ſauriez me convenir, je vous remercie de tout mon cœur. Elle n'eſt nullement de mon goût, & votre frere n'aura jamais mon conſentement.

Ils s'en furent enfin, & je demeurai ferme dans ma réſolution. Comment me conduire avec votre frere? Il eſt parti pour ***, afin d'arranger l'affaire que vous ſavez. Conduiſez-vous bien,

Je ſuis votre pere, Jean Edeling.

LETTRE CI.

De monsieur Corneille Edeling à monsieur Jean Edeling.

Monsieur mon très-honoré pere!

JE vous remercie de tout mon cœur de la lettre de change que vous avez daigné m'envoyer. J'espere que vous aurez tout lieu d'être content de ma conduite, ainsi que de l'emploi que j'ai fait des sommes que vous m'avez remises en différentes fois. Vous m'avez fourni les moyens de vivre d'une maniere convenable à un étudiant au-dessus du commun & qui cherche à se produire. Il est certain que j'ai dépensé un peu d'argent, mais je n'ai

donné dans aucun excès, & n'ai été ni joueur, ni libertin. Je ſais, mon très cher pere, que pour tout ce qui regarde vos fils vous pouſſez la généroſité auſſi loin qu'elle puiſſe aller.

Je vois avec le plus vif chagrin votre mécontentement, & je ne ſuis pas moins affligé que vous ſoyez ſi irrité contre mon frere. Je ſais fort bien que vous ne ſoufrez pas volontiers de contradiction, ſur-tout de la part de vos enfans; pardonnez-moi cette expreſſion, mais puiſque vous voulez bien vous abaiſſer au point de me demander mon avis, je crois devoir vous parler ſincérement & ſuivant ma conſcience. Non, vous ne ſauriez empêcher votre fils qui eſt majeur d'épouſer une perſonne contre laquelle vous n'avez rien de ſolide à objecter, du moins avec quelque certitude. Le ſeul reproche fondé que vous ayez à lui faire eſt qu'elle profeſſe la religion dominante. Dans le cas où vous perſiſteriez dans votre refus, mon frere

peut

peut vous citer à comparoître devant le juge, qui ne sauroit lui refuser la permission de l'épouser.

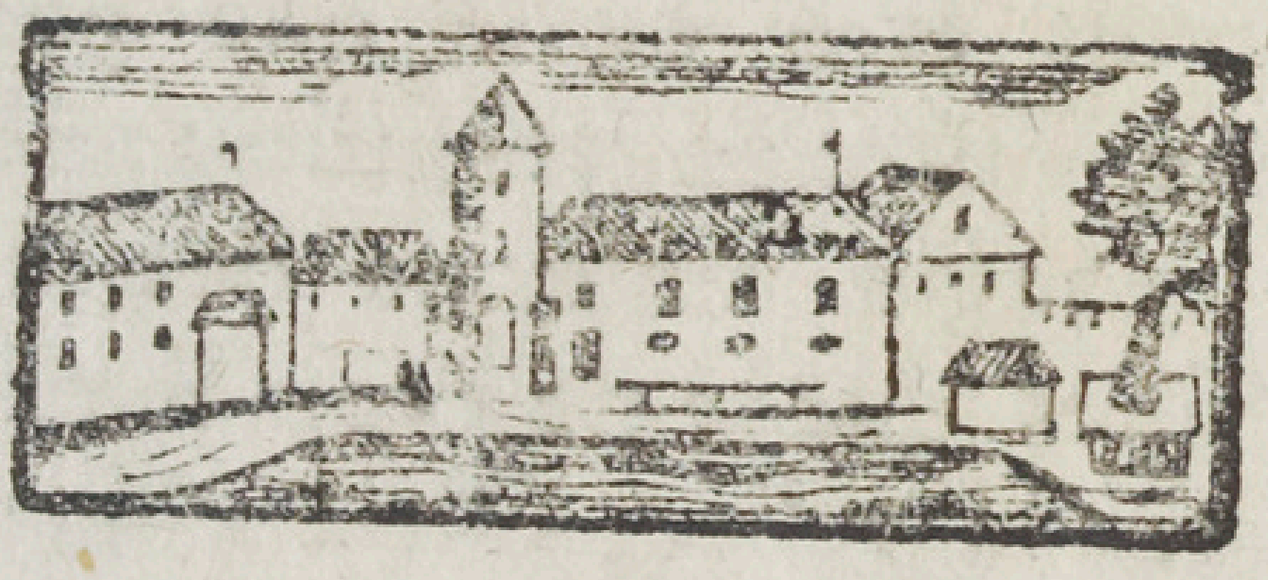
Cependant je connois trop le bon esprit de mon frère, le respect & l'attachement qu'il a pour son digne pere, pour penser qu'il ait jamais recours à un parti aussi violent, qu'il ne prendroit qu'à la derniere extrêmité & qu'autant qu'il s'y verroit forcé.

Permettez-moi, mon très-honoré pere, d'oser vous demander sur quoi est fondé votre éloignement pour cette jeune personne. Auriez-vous quelque reproche à lui faire sur sa famille, sur ses mœurs ou sur son caractere? Je ne saurois le croire; mon frere est sage & prudent, il est d'un âge à se décider par lui-même & à faire un bon choix. Jamais, même dans ses plus jeunes années, il n'a commis la moindre étourderie; & actuellement que la premiere fougue de la jeunesse est passée, s'oublieroit-il au point d'aimer & de re-

chercher une perſonne qui feroit auſſi peu d'honneur à ſon diſcernement qu'à ſon cœur, c'eſt ce que je ne ſaurois jamais croire. Permettez donc que je vous ſuplie de ne pas le rendre malheureux, épargnez-vous à vous-méme des chagrins inutiles & cuiſans, daignez vous laiſſer toucher, & n'empoiſonnez point le reſte de vos jours; que votre vie ſoit encore, comme elle l'a toujours été, tranquille & paiſible. Je crois devoir vous faire obſerver que quand après une mûre délibération votre fils Henri a une fois formé un deſſein, il eſt très difficile de l'en faire changer, ſur-tout lorſqu'il a un ſi fort intérêt à y perſiſter. Je connois mon cher pere, j'ai pour lui tout le reſpect & tout l'amour qu'il a lieu d'attendre d'un fils reconnoiſſant, mais je ſuis en même tems perſuadé qu'il me permettra de lui préſenter un jour une belle fille contre laquelle il n'aura pas plus de raiſon de ſe gendarmer que contre ma-

demoiſelle Burgerhart. J'eſpere avoir dans un mois le bonheur de vous embraſſer, de vous retrouver en parfaite ſanté & de vous témoigner de bouche le parfait dévouement avec lequel je ſuis

Votre très-obéiſſant ſerviteur
& votre fils reconnoiſſant
Corneille Edeling.



LETTRE CII.

De mademoiſelle Elizabeth Brunier à mademoiſelle Sara Burgerhart.

Ma très-chere Burgerhart !

LE plaiſir que me font vos lettres ne ſauroit être égalé que par votre préſence. Votre converſation avec notre bonne maman renferme des leçons ſi inſtructives que je ne crois jamais pouvoir aſſez la relire. Oh ! chere amie, que nous ſommes heureuſes de vivre familiérement avec une perſonne que nous reſpectons pour ſon eſprit & pour ſa vertu, dont les excellentes qualités, en la rendant ſemblable aux anges,

nous forcent à l'aimer. Tâchons de profiter de cet avantage.

Vous me faites dans votre premiere lettre un reproche tout-à-fait ſingulier, en me diſant : ſais-je auſſi bien preciſément l'hiſtoire ſecrette de votre cœur ? Si j'ai bien entendu, je crois avoir oui dire que la réſerve étoit préjudiciable à l'amitié. Je ne ſuis point réſervée, chere amie, je ne cherche point à vous rien déguiſer ; mais l'hiſtoire ſecrette de mon cœur eſt ſi peu intéreſſante, & je poſſede ſi peu le talent de faire valoir une bagatelle par ma maniere de la raconter que je n'ai jamais encore oſé entreprendre de vous en importuner. J'ai cependant un ſi grand plaiſir à vous écrire, actuellement ſurtout que je ſuis privée de votre compagnie, que je me propoſe de vous faire part, auſſi briévement qu'il me ſera poſſible, de tout ce qui m'eſt arrivé d'un peu remarquable.

Les ſuccès de mon pere dans ſon

commerce ſe ſoutinrent pendant pluſieurs années. Ma mere étoit d'une bonne & ancienne famille, avoit beaucoup d'eſprit & d'excellentes qualités. Il paroît cependant qu'elle faiſoit peu de cas de l'argent dont elle ne connoiſſoit guères la valeur. Notre maiſon étoit ſomptueuſe, ſans être pourtant de celles qui veulent primer & donner le ton. Ce n'eſt qu'avec peine que je me vois obligée de vous dire que ma mere fit peu d'attention aux ſages & juſtes remontrances que mon pere fut dans le cas de lui répéter pluſieurs fois à ce ſujet. Tout-à-coup un de ſes correſpondans de Berne en Suiſſe fit banqueroute. Le commerce eſt comme une chaîne dont les chaînons viennent tout-à-coup à ſe détacher. Mon pere ſe trouva fort intéreſſé dans cette faillite, ce qui n'empêcha pas qu'il ne fût encore en état d'acquitter tous ſes engagemens; mais il fallut néceſſairement changer notre façon de vivre & dimi-

nuer notre dépenſe. Ma mere le comprit fort bien, & il ne fut pas poſſible de faire autrement. Il fallut vendre caroſſes, chevaux, congédier les domeſtiques, ne garder que deux ſervantes, & ſe retirer à la campagne où mes parens poſſédoient une bonne maiſon avec un joli jardin. Ce changement & cette diminution de fortune affecterent tellement ma mere qu'elle en devint malade de chagrin, & qu'après avoir langui quelque tems, elle mourut avant la fin de l'année. J'avois alors quatorze ans, & mon frere douze. Mon pere fut très-affligé de la perte de ſa femme, qui avoit beaucoup de bonnes qualités & point de mauvaiſes. Malheureuſement elle attachoit un ſi grand prix à une maniere de vivre diſtinguée & au-deſſus de celle des gens de notre état que l'impoſſibilité de la ſoutenir la conduiſit au tombeau.

Mon pere étoit l'ami de ſes enfans; nous faiſions tous ſes plaiſirs, nous

n'eumes d'autre maître que lui, ce qui lui fut d'autant plus facile qu'il vivoit à la campagne tout-à-fait isolé. Je ne saurois vous rien dire sur sa maniere de penser relativement à la religion. Tout ce qu'il a cherché à nous inculquer a été la nécessité de faire le bien & de révérer l'Etre Suprême. Sa conduite étoit sage & réglée, sa charite surpassoit souvent ses facultés, & il étoit généralement aimé & estimé de tous ceux qui le connoissoient.

Parmi les camarades de mon frere se trouvoit un jeune homme qui, avant que j'eusse accompli ma seizieme année, me disoit de tems en tems qu'il m'aimoit. Tous les petits amusemens pour lesquels je témoignois le plus d'empressement étoient aussi ceux qu'il paroissoit aimer de préférence. Il avoit trois ou quatre ans de plus que moi, & il n'avoit rien dans sa figure ni dans sa conduite qui me donnât de l'éloignement pour sa personne. Il profita enfin

d'une occaſion pour m'aſſurer que rien ne pouroit altérer ſon amour, & qu'il eſpéroit à force de conſtance mériter que je daignaſſe un jour le payer de retour.

Mon pere veilloit trop ſoigneuſement à ce qui pouvoit intéreſſer ſes enfans pour ne pas s'apercevoir que le jeune van S — avoit pour moi des attentions plus qu'ordinaires. Lysbé, me dit-il un ſoir que nous nous promenions dans un petit bois, ma chere Lysbé, j'ai une queſtion à vous faire. Vous ſavez que je ſuis votre ami : ainſi ne craignez rien, répondez franchement, & parlez-moi à cœur ouvert. Van S— ne vous a-t-il pas aſſuré pluſieurs fois qu'il vous aimoit?

Moi. Je ſerois inexcuſable d'oſer feindre avec vous, je vais donc vous dire la vérité, car pourquoi redouterois-je les reproches d'un pere qui m'a toujours tendrement aimée. Oui, il me l'a dit & me l'a même pluſieurs fois répété.

Mon pere. Et que lui a répondu ma Lysbé ?

Moi. Pas grand choſe, je m'imagine que tous les jeunes gens de ſon âge tiennent à peu près les mêmes diſcours aux perſonnes de mon ſexe.

Mon pere. Vous ſentiriez-vous une ſecrette inclination pour lui ?

Moi. Je crains de ne pouvoir en diſconvenir. Auriez-vous, mon très-cher pere, de l'éloignement pour la perſonne de van S --?

Mon pere. Pas le moindre, quoique je le blâme d'avoir ſans ma permiſſion cherché à gagner votre cœur ; mais comme je ne ſuis point dans l'uſage de prendre les choſes du mauvais côté, je veux bien l'excuſer & ne pas le traiter auſſi ſévérement qu'il le mériteroit.

Moi. Croyez-moi, mon cher pere, van S — vous aime & vous reſpecte, rien n'eſt plus certain, il n'a jamais eu la moindre intention de vous offen-

fer. Vous n'êtes point fâché contre van S —, vous n'avez rien contre lui.

Mon pere. Non certainement, je ſuis ſi peu fâché que pour peu que je fuſſe en état de vous donner une dot un peu honnête, il eſt aſſez vraiſemblable que je le prendrois pour mon gendre; mais malheureuſement il n'en eſt pas ainſi, & de ſon côté ſe trouvant très mal partagé des biens de la fortune, mon devoir exige que je vous interdiſe toute liaiſon avec lui. Voulez-vous que je le lui diſe, ou aimez-vous mieux vous charger vous-même de cette commiſſion?

Je ſentis alors pour la premiere fois combien il m'étoit cher. Il fallut pourtant renoncer à lui, & par l'ordre d'un pere qui m'aimoit trop pour aprouver une inclination qui ne pouvoit que me rendre malheureuſe.

Moi. Mon cher pere, ſeroit-il donc impoſſible pour van S — de ſe procurer un état qui aplanît dans la ſuite cette difficulté?

Mon pere. Quoique peu vraiſemblable, cela ne ſeroit pourtant pas abſolument impoſſible, & dans le cas où cela arriveroit, il faudroit qu'il travaillât bien des années avant d'être en état de fournir aux dépenſes d'un ménage. Ne vous flattez point, mon enfant; croyez-en votre pere qui n'a d'autre vue que votre bonheur. Rompez tout commerce avec van S -- avant que cela vous devienne plus pénible. Vous me remercierez un jour des conſeils que je vous donne dans ce moment.

Moi. Oh! daignez être perſuadé que j'en connois tout le prix, & que je ne ceſſerai jamais d'en être reconnoiſſante. Tandis que nous nous entretenions ainſi, van S — vint par hazard ſe promener dans le bois où nous étions; mais mon pere, ayant remarqué qu'il vouloit ſe retirer, perſuadé que nous ne l'avions point aperçu, lui cria: Quoi donc, les jeunes gens redoutent

doutent ma préſence, cela m'étonne! Van S— s'aprocha, & mon pere continua ainſi : vous arrivez fort à propos, monſieur. Je parlois préciſément de vous dans ce moment à ma fille. Je ſais que vous prétendez avoir de l'amour pour elle, mais ſi cela étoit, & que vous l'aimaſſiez véritablement, vous ne chercheriez point à inſpirer à cette jeune innocente des ſentimens qui pouroient empoiſonner le reſte de ſes jours, & la rendre très-malheureuſe dans la ſuite.

Van S— Cette accuſation eſt des plus graves. Je ne crois pourtant pas, monſieur Brunier, paſſer dans votre eſprit pour un malhonnête homme.

Mon pere. Si je croyois que vous le fuſſiez, aſſurément je n'en agirois pas avec vous comme je le fais, vous me paroiſſez ſeulement imprudent, & ſans faire attention, ainſi que ma Lysbé, aux circonſtances dans leſquelles vous vous trouvez l'un & l'autre, vous vous

livrez aveuglément à votre penchant. Autrement, au lieu d'exposer ma fille à toutes les horreurs de la misere, vous l'auriez combattu, vaincu, ou du moins vous vous seriez imposé un éternel silence. Actuellement il est inutile de rapeller le passé, il n'est plus tems de le réparer. Je vous le pardonne à condition que vous éviterez ma fille, & que vous ne chercherez plus à lui parler de votre folle passion. Embrassez-vous pour la derniere fois. Je veux bien le permettre, & comptez que je vous aime trop vous & ma fille pour permettre que vous vous rendiez mutuellement malheureux. Si j'avois de la fortune, je n'hésiterois pas à vous choisir pour gendre, persuadé que je ferois une très bonne acquisition; mais je ne peux vous donner que cette aimable fille, & vous ne sauriez raisonnablement vous flatter que je la donnerai à un homme qui ne pouroit fournir à ses besoins, & dont elle partageroit la

misere. Profitez de mon conseil & cherchez à vous occuper utilement, les deux Indes vous sont ouvertes & vous offrent des ressources ; votre famille est en état de vous aider, faites en sorte qu'à mon heure derniere je sois dans le cas d'implorer la bonté divine en votre faveur, & de la suplier de vous combler, ainsi que mes enfans, de ses plus précieuses bénédictions. Van S— embrassa mon pere, il étoit si touché qu'il lui fut impossible de proférer un seul mot, il connoissoit le caractere de mon pere qu'il aimoit & considéroit, il fut obligé de convenir qu'il avoit parfaitement raison, & cependant sa passion pour moi étoit extrême. De mon côté j'étois fort attendrie, mais réfléchissant à ce que le devoir exigeoit de moi, la tendresse que j'avois pour mon pere me donna la force de dire à van S— que les raisons que je venois d'entendre m'avoient tout-à-fait persuadée, & que la crainte

de couter une larme au digne auteur de mes jours me déterminoit à ſuivre ſes ſages conſeils, je l'exhortai à en faire de même & finis par lui dire : ſi vous m'aimez véritablement, voici le moment de le prouver.

Van S — Oui, je le prouverai, je le dois ! ſi je tardois un peu plus à vous quitter, je craindrois que mon amour ne triomphât de ma raiſon. Adieu, chere Lysbé, celui qui ne ſauroit vous rendre heureuſe ne vous engagera pas du moins à être malheureuſe avec lui.

Il m'embraſſa, embraſſa mon pere, lui baiſa la main, en lui promettant de ſuivre ſon conſeil. Celui-ci, touché juſqu'aux larmes, ſerra la main de l'honnête van S — en lui diſant, penſez que j'en agis avec vous comme avec mon meilleur ami. Soyez heureux, van S. — Ce dernier ſe retira ſur le champ.

Jamais, chere Sara, mon pere n'a-

voit été plus content de moi. Eſt-il rien au monde de plus flatteur pour un enfant obéiſſant que l'aprobation d'un pere qui n'accorde ou ne refuſe jamais rien que par amitié & pour le plus grand bien de ſes enfans.

Il m'en couta pourtant infiniment, & ce fut la premiere fois de ma vie que j'obéis avec quelque peine & comme à regret aux ordres de mon pere. Je verſai ſouvent en ſecret des larmes ameres, & quoique convaincue qu'il avoit raiſon, j'eus peine à les étoufer au moment même où je me ſoumettois entiérement à ſa volonté.

Lysbé, me dit-il un jour, vous avez pleuré, il eſt inutile que je vous en demande la raiſon. Vos larmes m'affligent; vous êtes jeune, vous êtes ſenſible, vous ne vous êtes aperçue que vous aimiez van S — que lorſqu'il a fallu y renoncer. Si vous parveniez cependant à recouvrer votre premiere gaîté & votre tranquilité ordinaire,

votre pere ſe croiroit trop heureux !

Van S — partit pour les Indes orientales en qualité de ſous-marchand, il écrivit une lettre à mon pere par laquelle il prenoit congé de nous. Nous aprimes peu de tems après qu'il étoit déja en train de faire une fortune brillante lorſqu'il fut attaqué à Batavia d'une fievre maligne qui le conduiſit en peu de jours au tombeau. Nous reçumes cette triſte nouvelle préciſément au moment où mon pauvre pere tomba malade. Il garda le lit pendant huit mois & ſoufrit beaucoup. L'idée de laiſſer ſes enfans avec très-peu de bien & dans un âge où ils avoient le plus grand beſoin de ſon ſecours lui perçoit le cœur, qui auroit été ſans cela entiérement détaché de ce monde. Ma tante avoit beaucoup d'affection pour nous, mais elle ſe trouvoit déja chargée d'une nombreuſe famille, & le caractere de mon oncle étoit ſi différent de celui de mon pere que j'aurois eu tort de comp-

ter ſur lui. Nous étions mon frere & moi, ainſi que nous le ſommes encore, parfaitement unis : notre amour pour le meilleur des peres ſembloit reſſerrer nos liaiſons. Je ne quittois plus un inſtant ce cher malade, je le ſervois, je lui tenois compagnie & lui faiſois de tems en tems quelque lecture. Dès que mon frere revenoit de ſon bureau, il ſe mettoit en robe de chambre, ne nous quittoit plus, & nous ne négligions rien l'un & l'autre de ce que nous imaginions propre à lui prouver combien il nous étoit cher. Mon pere avoit un ami nommé monſieur Helmers. Ce fut à lui qu'il nous recommanda en lui diſant : tout eſt fini pour moi, je ne regrette point la vie ; mais hélas !... ces chers enfans ! je crois qu'après ma mort il leur reſtera tout au plus trente mille florins. Que pouront-ils entreprendre avec une ſomme auſſi modique, & ce qui me perce le cœur, qui daignera prendre ſoin d'eux, les diriger,

les mettre dans le bon chemin, leur indiquer la conduite qu'ils devront tenir pour être heureux? — Moi, lui répondit l'affigé Helmers. Je me charge de ce ſoin, votre ami deviendra auſſi le leur. Affoibli par ſa longue maladie, mon pere n'eut pas la force de ſoutenir l'émotion que lui cauſa une promeſſe auſſi conſolante, & il y ſuccomba. Il fixa notre protecteur, lui ſerra la main, porta enſuite ſes regards ſur nous & expira.

Sans entrer dans de plus longs détails je me contenterai de vous dire que monſieur Helmers tint encore plus qu'il n'avoit promis. Mon frere & moi avons juſqu'à ce jour les plus grandes obligations à ce généreux bienfaiteur. Il témoigne en toutes occaſions être très-content de nous. Il habite une maiſon de campagne dans le voiſinage de la ville d'Utrecht, & vient rarement à Amſterdam, mais toutes les fois que ſes affaires l'y apellent il ne manque

jamais de me faire visite, & témoigne autant d'empressement à me voir que si j'étois sa propre fille.

Voilà, ma chere, l'histoire secrette de mon cœur qui ne sauroit intéresser qu'une amie. Je le répete encore une fois. Oh! que je desire de vous rejoindre! Que je suis impatiente de me retrouver avec notre respectable veuve, & de profiter de ses utiles leçons! Comment se porte Charlotte? Comment êtes-vous avec Hartog? Voyez-vous quelquefois R—? Sur-tout commencez-vous à distinguer monsieur Edeling? Comment se portent votre amie Willis, ainsi que monsieur Blankaart? Ne diroit-on pas qu'il y a un an que je n'ai eu de vos nouvelles? Ecrivez-moi donc, ma chere Burgerhart, & croyez que vous êtes tendrement aimée de

Votre Elizabeth Brunier.

LETTRE CIII.

De mademoiſelle Sara Burgerhart à mademoiſelle Elizabeth Brunier.

Ma très-chere Brunier !

J'IGNORE ce que les autres apellent intéreſſant, ce que je ſais très-bien c'eſt que l'hiſtoire ſecrette de votre cœur a été très-intéreſſante pour moi, parce qu'elle eſt fort inſtructive & qu'elle m'a fourni une ample matiere à réflexions. J'ai cru pouvoir, ſans vous en demander la permiſſion, la lire à la plus digne de toutes les femmes, & voici ce qu'elle m'a dit après en avoir entendu la lecture : je ſuis très-ſatis-

faite des ſentimens de mademoiſelle Lysbé. L'amour qu'elle avoit pour un ſi bon pere étoit ſeul capable de l'engager à ſe conduire comme elle l'a fait. S'il avoit plus cherché à inſpirer la crainte que l'amour à ſes enfans, & qu'il ſe fût conduit avec moins de prudence à l'égard d'un jeune étourdi, certainement Lysbé ſeroit tombée dans le piege dont il vouloit la garantir. Vous voyez donc d'après cet exemple, ma chere Burgerhart, que pour ſe rendre véritablement utile aux autres on doit faire uſage de la douceur & de la raiſon. Je prie Dieu de récompenſer l'obéiſſance & la ſoumiſſion que cette digne fille a témoignée pour les volontés du meilleur des peres.

Moi. Je le deſire ſi ardemment que j'y contribuerai volontiers de tout mon pouvoir. J'eſpere pouvoir démontrer à un des plus honnêtes hommes qui exiſtent, que j'aime auſſi tendrement que s'il étoit mon propre frere, & que je

ne céderois à nulle autre qu'à ma chere Lysbé, que mon amie lui convient beaucoup mieux & le rendra plus heureux qu'il ne le feroit avec votre très-humble ſervante.

La veuve. Oh! voilà une belle généroſité! de donner à une autre ce dont on ne ſe ſoucie pas ſoi-même!

Moi. Sans doute. Ne pouvant épouſer tous ceux qui prétendent à ma main, n'eſt-ce pas une grande habileté de ma part de tirer le meilleur parti poſſible des amans dont je ne ſaurois m'accommoder?

La veuve. Et quel eſt celui que vous prétendez aimer ſi tendrement? Edeling, ſans doute?

Moi. Edeling, non; vous ſavez bien que je le réſerve pour vous. C'eſt le cher & bon Guillaume Willis, jeune homme ſi complaiſant & ſi honnête que je ne conſentirai jamais qu'il ſoit à aucune autre perſonne qu'à ma chere Lysbé.

La veuve. Vous me faites rire.

Moi. Je ne voudrois pour rien au monde vous faire pleurer, duſſent toutes les maiſons particulieres être transformées en ſalles de concert, & tous les palais en théatres publics, ce qui eſt beaucoup dire.

La veuve. J'avoue qu'un pareil ſacrifice de votre part ne laiſſeroit pas que d'être bien conſidérable.

Moi. Je le penſe tout comme vous.

La veuve. Il y auroit peut-être de l'indiſcrétion à oſer vous demander ſi vous n'écrirez pas un petit mot à l'honnête monſieur Edeling.

Moi. Et ſi j'étois encore parfaitement indéciſe à cet égard !

La veuve. Pour peu que j'euſſe de crédit ſur votre eſprit, il eſt certain que je m'en prévaudrois & ferois tout mon poſſible pour vous engager à écrire.

Moi. Mais que pourois-je dire à un homme auſſi grave & auſſi docte ?

La veuve. Ce que vous pouriez lui dire ! c'eſt à vous-même à le ſavoir. Je

ne peux ni ne dois, ma chere, vous rien insinuer à cet égard. Sérieusement, malgré les qualités de ce grave & docte personnage que vous lui donnez gratuitement, n'auriez-vous rien à lui communiquer qui pût lui être agréable? Voyez & daignez y réfléchir.

Moi. Mais je ne suis point encore d'accord avec moi-même à ce sujet. Quelquefois je voudrois ne pas lui écrire, & d'autres fois j'en aurois quelque envie. Vous riez! Ne vous ai-je pas déja dit que j'étois très-singuliere? Je ne suis point la femme qui convient à un pareil mari.

La veuve. Vous avez des préjugés, mon cœur.

Moi. Mille, j'en conviens.

La veuve. Mais une fille qui a autant d'esprit que vous peut-elle s'imaginer que tout ce qu'on peut exiger d'elle est d'en convenir de bonne foi?

Moi. Je crois que non, il faut encore qu'elle cherche à les vaincre, &

c'eſt auſſi à quoi j'eſpere parvenir avec le tems, & dès que je ſerai bien convaincue que ſans trop me flatter je pourai n'être pas tout-à-fait indigne de ce glorieux titre, vous pouvez compter que la choſe ne ſouffrira plus de difficulté.

La veuve. A préſent que je vous ai rapellé que vous lui deviez une réponſe, je ne vous en parlerai plus. Je vous prie ſeulement de croire que le moment où vous m'avouerez en confidence aimer autant monſieur Edeling que vous l'eſtimez déja ſera celui où je vous devrai l'un des plus heureux de ma vie. Sortez-vous aujourd'hui, cher enfant? Vous me paroiſſez plus parée qu'à l'ordinaire.

Moi. C'étoit mon intention. Mr. R — doit me venir prendre pour me mener au concert.

La veuve. Ah!

Moi. Vous êtes laconique: mais vous prononcez cet ah! d'un ton ſi ſérieux. Aimeriez-vous mieux que je ne ſortiſſe pas?

La veuve. Pouvez-vous me faire une pareille queſtion, vous qui ſavez combien je me plais avec vous? Je n'ai cependant point le droit de m'opoſer à vos plaiſirs. Si vous préférez de ſortir avec Mr. R — à reſter avec moi à la maiſon, puis-je l'empêcher? Je ſuis votre amie, & non votre tyran.

Moi. Permettez que je vous embraſſe, malgré ou plutôt pour la peine que vous me faites. Oh! ma véritable amie, il faudroit que je fuſſe bien ingrate pour ne pas préférer votre compagnie à tous les plaiſirs imaginables. Voulez-vous que je lui faſſe dire que je n'irai point au concert?

La veuve. Vous vous en aviſez trop tard, & que diroit Mr. R — de votre légéreté?

Moi. Oh! je m'en embaraſſe très-peu. Je ne crois pas être tenue à lui rendre compte de mes actions. Ce ſeroit un ſot s'il prenoit mon refus en mauvaiſe part, & c'eſt tout ce qui pouroit en arriver.

La veuve. Lui rendre compte, cela me paroît un peu fort; mais il me paroît qu'il auroit assez raison d'être mécontent. Vous dites que vous vous en embaraſſez très-peu; bon! je ſais que vous êtes fiere. Il eſt certain que le parti que vous prendriez de reſter à la maiſon m'obligeroit; mais il n'eſt plus tems, & cela eſt ſi vrai que le voilà qui vient vous chercher.

Son arrivée mit fin à notre converſation. Je dois pourtant vous avouer que, malgré ma paſſion pour la muſique, à peine ai-je pu me garantir de l'ennui pendant le concert.

En rentrant je n'étois du tout point gaie. Elle ne m'a cependant plus rien dit à ce ſujet, quoique Hartog & Charlotte fuſſent dans la ſalle à manger. Je la regardois de tems en tems, elle étoit polie & affectueuſe, mais elle me nommoit toujours mademoiſelle Burgerhart.

Je comprenois aſſez, ma chere Lysbé, ce que cela vouloit dire. Il falloit

ou que je pleuraſſe, ou que j'euſſe l'air de badiner avec Charlotte, & je fus bientôt à même de prendre ce dernier parti. Celle-ci demanda ſi j'avois été au grand concert, & s'il n'étoit pas bien amuſant.

Moi. C'eſt ſuivant les diſpoſitions où l'on ſe trouve, quelquefois oui, d'autres fois non.

Mademoiſelle Hartog. Quand on eſt avec des gens qui nous plaiſent, on s'amuſe par tout.

Moi. Rien de plus vrai, l'expérience le prouve....

Mademoiſelle Hartog. Et mademoiſelle Burgerhart ne ſauroit avoir de compagnie plus agréable que celle de Mr. R —.

Moi. Et mademoiſelle Hartog, malgré ſa profonde ſcience, n'eſt peut-être pas auſſi en état qu'elle ſe l'imagine de décider avec tant de certitude de ma façon de penſer à cet égard.

Mademoiſelle Hartog. Je n'en juge que ſur les aparences.

Moi. Et votre jugement n'eſt peut-être pas aſſez réfléchi pour être équitable.

Mademoiſelle Hartog. Et le vôtre n'eſt peut-être pas aſſez impartial pour conſidérer les choſes avec autant de ſang froid que ceux qui n'y prennent aucun intérêt, ou il faudroit que vous vous imaginaſſiez que je vous envie un honneur dont je fais peu de cas.

Moi. Quand je n'aurai rien de mieux à faire, je pourai réfléchir un peu plus mûrement à ce que vous venez de me dire.

La veuve. Il me ſemble que c'eſt un bien triſte amuſement que celui de chercher à ſe convaincre mutuellement qu'on eſt plus ſpirituelle qu'indulgente.

J'entendis parfaitement ce qu'elle vouloit dire, en conſéquence je me tus, & un éclat de rire moqueur de Hartog ne fut pas capable de me faire ouvrir la bouche. Charlotte, dis-je en adreſſant la parole à celle-ci, quand irez-vous voir votre oncle & votre tante? —

Oh ! dès qu'il vous plaira, demain même ſi cela vous convient. —Fort bien, lui repliquai-je, dès qu'il fera beau nous nous y rendrons en nous promenant. Elle parut enchantée de mon offre; il étoit déja tard, la veuve ſonna pour qu'on aportât des lumieres, elle ſe leva & je lui dis : bon ſoir, ma chere madame. Charlotte continua de jaſer, je fis ſemblant de dormir pour qu'elle finît. Hélas ! penſois-je, ce ſont ces malheureux hommes qui troublent notre vie, Edeling tout comme les autres. Adieu, ma chere,

Je ſuis votre amie

Sara Burgerhart.

P. S. J'ai été cet après diné chez l'oncle Gérard; la tante eſt une aimable femme, pour l'oncle je ne ſais trop que vous en dire : c'eſt un ſingulier mélange difficile à débrouiller. Oh ! les hommes, Lysbé, & l'on ſe marie ! Cela me paroit fort étrange.

LETTRE CIV.

De madame la veuve Spilgoud
à monsieur Henri Edeling.

Mon cher monsieur !

LA méchante fille ! elle aime trop à sortir, mais comment l'en empêcher, sur-tout sachant avec qui & où elle va. Soyez pourtant tranquile, elle est aussi estimable qu'aimable ; elle vous écrit, dans ce moment, je doute que vous soyez plus impatient que moi de voir sa lettre. Elle m'a parlé de vous, & si je la connois bien vous serez un jour l'heureux mortel qu'elle choisira pour époux. Elle a instruit son tuteur de vos intentions, elle a vu votre pere

qu'elle assure n'avoir pas l'honneur de lui plaire, elle lui trouve l'air grondeur & la mine refrognée. Vous savez qu'elle est franche & s'explique librement ; j'espere qu'elle ne saura jamais ce qu'il pense à son égard . . . J'ai lu sa lettre, elle va la cacheter, je ferme celle-ci pour la joindre à la sienne. Je suis

Votre amie
Marie Buygzaam,
veuve Spilgoud.

LETTRE CV.

De mademoiſelle Sara Burgerhart
à monſieur Henri Edeling.

Monſieur

IL faudroit que l'eſtime que j'ai pour vous fût bien mal fondée, ſi j'étois jamais dans le cas de me repentir de vous avoir écrit cette lettre. Cela me paroît tout-à-fait impoſſible, & dans cette aſſurance je vais ſatisfaire à ce que vous exigez de moi.

Ne penſez pas que je ſois aſſez inſenſée pour n'être pas flattée des ſentimens que vous me témoignez. En vérité, monſieur Edeling, je vois fort bien qu'à toutes ſortes d'égards vous

méritez que je vous distingue de ceux qui me rendent des soins; mais ce seroit vous abuser, & je croirois en agir peu généreusement si je vous donnois lieu de croire que j'ai pour vous plus que de l'amitié. Ce sera donc sous la relation d'ami que je serai charmée de vous revoir, personne n'étant avec une plus parfaite considération

Votre servante
Sara Burgerhart.

LETTRE

LETTRE CVI.

De mademoiselle Sara Burgerhart à monsieur Abraham Blankaart.

Monsieur mon très-cher & très-honoré tuteur!

MON devoir exige que je vous fasse part de ce qui vient de m'arriver. Monsieur Henri Edeling a demandé la liberté de me faire sa cour. Si je viens jamais à changer de façon de penser, personne ne mérite mieux d'obtenir la préférence; si j'hésitois à la lui donner je ne serois pas digne de ses soins. Je n'ai nulle envie pour le présent de pousser les choses si loin; j'ai assez de

tems pour penſer au mariage, n'ayant pas encore accompli ma vingtieme année, je ſuis d'ailleurs parfaitement heureuſe. J'ai cru cependant qu'il étoit à propos que vous, monſieur, qui m'aimez & me tenez lieu de pere, fuſſiez informé de ce qui ſe paſſe, bien aſſurée, comme j'ai lieu de l'être, de votre aprobation. L'impatience que j'ai de vous revoir eſt ſi grande que je ne ſaurois aſſez vous l'exprimer. La digne veuve vous aſſure de ſon reſpect, & je ſuis avec la plus vive reconnoiſſance

Votre très-obéiſſante pupile
Sara Burgerhart.

LETTRE CVII.

Lettre anonyme à monsieur Abraham Blankaart.

Monsieur !

MON estime pour vous & les tristes conséquences que je prévois m'engagent à vous donner l'avis suivant. Votre pupile se conduit de maniere à se rendre aussi ridicule que méprisable, & à vous causer beaucoup de chagrin. Elle se montre partout & presque toujours avec un certain Mr. R — homme de naissance, puissamment riche, mais en même tems l'un des plus grands libertins de notre ville. La dame chez la-

quelle votre pupile eſt en penſion, ainſi que trois autres demoiſelles, voit cette conduite. Loin d'y mettre ordre elle ſemble l'aprouver, & lui laiſſe une entiere liberté de vivre comme il lui plaît. Cette femme n'eſt point riche, & la vanité ne redoute rien tant que la miſère : il eſt inutile, je crois, de vous en dire davantage. Votre pupile dépenſe beaucoup d'argent, & à moins, ce qui pouroit fort bien être quoique je ne puiſſe l'affirmer, qu'elle n'accepte des préſens, je ne ſais trop où elle prend tout celui qui lui paſſe par les mains. Un certain jeune homme eſt conſtamment à ſa ſuite, & je m'imagine qu'elle le ménage pour en faire un mari dans le cas où les circonſtances l'exigeroient & où elle ſeroit trop tard déſabuſée. — Il faut qu'elle l'ait enſorcelé, & il en eſt de même de tous ceux qui la fréquentent.

Je m'intéreſſe ſincérement à cette jeune perſonne, & comme je n'ai en

ceci d'autre vue que ſon bien, j'ai cru devoir vous mettre en état, ſi vous le jugiez à propos, de lui déclarer votre façon de penſer.

Je vous tais mon nom & mon ſexe; l'un & l'autre vous ſont très-indifférens & ne ſont rien à la choſe. Pour peu que vous ayez de prudence, vous profiterez de mon avis, & ſi vous en faites un bon uſage je pourai vous en donner d'autres dans la ſuite. En attendant je ſuis, monſieur, avec conſidération,

La perſonne la mieux intentionnée pour vous.

LETTRE CVIII.

De monsieur Jean Edeling
au révérend monsieur Everard Redelyk.

Cher frere !

EH bien, mon respectable pasteur, que direz-vous à présent de votre cher neveu Henri, qui a reçu dans ma maison le batême de votre propre main, qui, s'il m'avoit été possible de m'en passer dans mon commerce, auroit en suivant votre conseil & son inclination pris le parti de l'église & étudié pour le ministere ? Ne voila-t-il pas qu'il veut à toute force épouser une jeune étourdie d'une autre religion que lui, une calviniste ! Ah ! je lui conseille de per-

ſiſter dans ce deſſein. Morbleu, paſteur, je me ſuis bien promis de n'y jamais conſentir, car depuis que j'ai perdu ma femme, mon pouvoir eſt ſans bornes & je regne en deſpote. Votre ſœur étoit la meilleure femme du monde, mais elle étoit trop bonne & trop facile avec ſes deux fils. Luther même en une pareille circonſtance n'auroit pas été plus courroucé que moi. Oui, il a beau faire, beau ſe démener, aſſurer que je le mettrai au déſeſpoir ſi je perſiſte à refuſer mon conſentement, & tenir mille autres propos pareils que les jeunes gens ont coutume de débiter en pareil cas.

Voyez-vous, paſteur, je me garderois bien d'y faire la moindre attention ſi Henri n'étoit pas ſi affecté; il ne ſauroit ſuporter la moindre contradiction. En vérité il faut avouer que j'ai de ſinguliers enfans. Non, jamais je ne le permettrai. Mais auſſi le laiſſer mourir, cela ſeroit trop cruel. Il en-

tend ſi parfaitement tout ce qui concerne mon négoce que je peux boire tranquilement ma bouteille, fumer ma pipe & jouer à la croſſe ſans que les affaires périclitent, de ſorte que s'il lui arrivoit malheur j'en ſerois reſponſable devant Dieu. J'ai auſſi écrit au tuteur de la jeune demoiſelle, ne doutant pas qu'étant tout auſſi attaché à ſa religion que je le ſuis moi-même à la mienne il ne penſât préciſément comme moi au ſujet de ce mariage. Mais ne voilà-t-il pas que je reçois ſa réponſe, vous en jugerez. Qui diable pouroit raiſonner avec lui, d'ailleurs je ne conçois pas trop ce qu'il veut dire. Il me ſemble que ſes idées en matiere de foi ſont uniques, & que s'il penſoit que la croyance d'un autre valût mieux que la ſienne, il en changeroit tout auſſi facilement que de chemiſe. Il parle tout comme votre cher neveu de charité & de fraternité. Je dis de fraternité, parce que je ne connois

rien de plus propre à jetter de la poudre aux yeux. Il ſuffiroit ſelon lui d'aller à l'égliſe aux fêtes ſolemnelles & dans d'autres occaſions pareilles, où vos révérences ſe diſent mutuellement les choſes du monde les plus fraternelles. Là je les entends volontiers; la maiſon du Seigneur eſt faite pour cela; elle eſt propre à raffermir notre foi. Chacun doit ſoutenir & défendre ſa religion & auroit tort de s'en diſpenſer. Voilà mon idée.

Ecoutez, paſteur, je ſuis luthérien, & je prétends que mes enfans le ſoient de même, ou ils auront à faire à moi. Cet Abraham eſt tout fier de ſa pupile. Ne prétendroit-il pas que mettant ma plus belle perruque & mon meilleur habit noir je fuſſe le prier bien poliment de me faire l'honneur .... Fi ... fi!

Je l'ai vue auſſi dans un cabaret avec deux étourdis & une autre demoiſelle. Ecoutez, non, jamais je ne donnerai

les mains à ce mariage. Je ne veux point admettre d'étrangere dans l'héritage de Luther. Voilà mon dernier mot. Conseillez-moi, que dois-je faire? Marquez-moi, je vous prie, mon frere, ce que vous pensez de cette équipée de mon fils. Saluez votre femme qui ne cesse aussi de me catéchiser. Oui, je ne suis que trop bon & trop patient. Je demeure avec beaucoup de considération,

De votre révérence

Le serviteur l'ami, & le frere
Jean Edeling.

LETTRE CIX.

Du révérend monsieur Everard Redelyk à monsieur Jean Edeling.

Cher frere !

QU'Y a-t-il encore de nouveau entre vous & votre fils Henri ? Comment arrive-t-il qu'un pere aussi bon, aussi honnête & aussi généreux que vous, soit toujours en querelle avec d'aussi braves enfans que les vôtres ? Croyez-vous que le despotisme & la tyrannie soient les seules marques auxquelles on doive reconnoître un chef de famille ? Aimez-vous mieux être craint de vos

fils que d'en être aimé? Il faut que je vous dise une bonne fois pour toutes ma façon de penser, mon devoir l'exige; quelle que soit leur vocation, c'est aussi celui de toutes les honnêtes gens. Oh! que je serois humilié si mes enfans ne s'aprochoient de moi & n'osoient me parler qu'en tremblant! Je suis leur ami, les vôtres méritent que vous soyez le leur. Mr. Blankaart a raison, du moins suivant moi. Henri est majeur, & si vous viviez jusqu'à sa cinquantieme année, refuseriez-vous encore de l'émanciper? Faudra-t-il qu'un simple je le veux soit sa suprême loi? Vous avez de braves fils, & c'est presque un miracle qu'ils soient demeurés tels.

Je suis parfaitement & en tout du même sentiment que monsieur Blankaart. J'imite en cela l'exemple de notre Luther, & ce qui vous paroît un changement de religion doit plutôt se nommer une renonciation à des erreurs ou à des opinions qui ne nous paroissent

ſent pas orthodoxes. Je ne ſaurois rien croire de douteux ou dont la vérité ne m'eſt pas démontrée, ainſi dans cette occaſion ce qu'il profeſſe eſt ſa confeſſion de foi.

J'admire le bon ſens & le jugement de cet homme. Quelle que ſoit ſa façon de s'exprimer, ſes raiſons ſont bonnes & prouvent autant ſon jugement que ſa ſincérité. Il faut que je faſſe connoiſſance avec lui. L'amitié qu'il a pour ſa pupile me prévient fortement en faveur de cette jeune demoiſelle. Car qu'elle ſe ſoit trouvée avec des jeunes gens, & que vous l'ayez vue dans une auberge, cela ne lui fait aucun tort, & je crois, du moins je m'en flatte, qu'il eſt inutile de vous le démontrer.

Je ſuis le ſeul, dites-vous ſouvent, qui oſe vous contredire, voici une occaſion où il faut que j'uſe de ce privilege. Je ne ſaurois jamais m'imaginer que mon neveu Henri eût donné

ſon cœur à une perſonne à laquelle on eût quelque choſe à reprocher. Je connois ſes principes, je ſais qu'il abhorre tout ce qui choque le moins du monde la décence & la modeſtie, ou qui pouroit donner la plus légere atteinte à la réputation de celle qu'il voudroit épouſer. Vous n'avez à cet égard rien à redouter de ſa part. S'il en étoit autrement, ce que je ne puis ni ne dois croire, alors il faudroit traiter cette affaire tout différemment.

L'unique difficulté eſt donc celle-ci: elle eſt membre de l'égliſe dominante. Mon devoir exige que je cherche à étendre la religion luthérienne en lui acquérant des proſélytes éclairés. Je ne conſeillerai jamais à de jeunes gens d'épouſer des perſonnes dont la croyance ſeroit auſſi différente de la leur que les dogmes des calviniſtes différent de ceux des catholiques romains. Tout ce que monſieur Blankaart dit à ce ſujet me paroît ſi ſenſé que je ſuis prêt à

y ſouſcrire, par conſéquent il ne me reſte rien à y ajouter. L'égliſe eſt inſtituée pour annoncer l'évangile, pour édifier, exhorter, & s'il eſt néceſſaire pour réfuter. L'apôtre S. Paul paroît l'avoir compris de même, car il dit: *celui qui enſeigne ne doit pas diſputer, mais être doux & affectueux envers tous.* A quel point nombre d'enthouſiaſtes tant des nôtres que des calviniſtes ne ſe ſont-ils pas écartés de cette regle? Ils ne s'interdiſent pourtant pas mutuellement, graces à Dieu, l'entrée du paradis. Sachez donc vous humaniſer, ou vous vous attirerez des chagrins domeſtiques. Nul tribunal ne ſe déclarera en votre faveur, dans le cas où vos fils s'aviſeroient de vous y traduire.— Telle eſt ma réponſe. — Ma femme & mes enfans vous font leurs complimens, & je ſuis

Votre affectionné
frere & ſerviteur
Everard Redelyk.

LETTRE CX.

Du frere Benjamin à mademoiſelle Cornélie Slimpslamp.

Chere ſœur !

J'AI été deux fois inutilement chez vous. Je ſuis dans une angoiſſe mortelle. J'ai été chez Suſanne, je l'ai trouvée ſi indéciſe, & elle a témoigné une ſi grande foibleſſe. Ah ! chere Cornélie, elle nous échapera. Et elle nous eſt ſi néceſſaire, elle eſt riche & nous procure des ſoulagemens ſi conſidérables à nous qui ſommes les élus de ce monde. Nous ſubſiſtons en grande partie de ſes bienfaits. La cruche n'a point été ſcellée pour nous, & notre part a

été telle que celle d'Azer, pleine de graisse & de miel. Oh ! je suis troublé, effrayé; les fideles seront démasqués. Ce Blankaart ! je tremble toutes les fois que je pense à lui; c'est un enfant d'Enak, d'une stature énorme; je ne suis qu'un atôme en comparaison de lui.

Elle a été si scandalisée de votre lettre; écrivez-lui en donc une seconde pour lui témoigner vos regrets, & rejettez sur Satan la faute de ce qui s'est passé. Vous savez que c'est notre ressource ordinaire. Suportez un peu sa foiblesse. Réfléchissez un moment à tout cela, je n'ai pas un moment à perdre. Songez qu'elle nous est très-utile.

Oh ! chere sœur, je suis dans des transes mortelles, je perdrai l'estime dont je jouis, je ne pourai plus gagner ma vie, qui voudra se faire instruire par moi ! Il faut nous hâter, le mal aproche, nous serons forcés de plier

devant Blankaart. — Penſez bien à ce que nous devons faire. Je n'ai ni trêve, ni repos. Tranquiliſez-moi en m'indiquant le remede. Vous êtes ſage & prudente, je le ſais. Vous connoiſſez de votre côté l'état des choſes entre nous, & que mon ame eſt liée à la vôtre, vous en avez des preuves convaincantes. Il faut, mon enfant, nous aſſurer d'elle & la conſerver. Quoique vous ſoyez pour moi un vaſe d'or, elle en eſt un de terre dont nous ne ſaurions nous paſſer. N'eſt-il pas vrai, cher amour? Ceſſez d'être jalouſe. Oh! vous n'en avez aucun ſujet, vous êtes ma plus chere portion. Oh! oui ſans doute, vous l'êtes & la ſerez toujours. Je finis cette lettre en la ſcellant d'un baiſer d'amour & de charité, & je ſuis entiérement à vous.

Benjamin.

LETTRE CXI.

De mademoiſelle Cornélie Slimpslamp au frere Benjamin.

QUI a jamais connu un inſenſé tel que Benjamin ! Comment l'entendez-vous ? Vous moquez-vous de moi, ou chercheriez-vous à m'en impoſer ? Vous oſez feindre devant moi ! vous affichez l'innocence & la probité. Vous êtes plus malade que vous ne penſez. Allez, imbécile que vous êtes. Il n'eſt queſtion que de la duper. Il faut donc mettre mutuellement les mains à l'ouvrage. Aurions-nous jamais recherché une auſſi ſotte créature, ſi ce n'avoit été pour l'utilité que nous nous imaginions en retirer, & vous feignez l'ignorer.

Oui, Blankaart nous connoît très-bien.

Ecoutez, Benjamin, il n'eſt plus queſtion de franches lippées : il faut que nous achevions de la dépouiller, & puis--le monde entier nous eſt ouvert. C'eſt à elle à fournir aux frais du voyage, il ne faut pas que la jeune demoiſelle B.... en ſoufre ; Blankaart eſt un démon. Si nous touchions à quelque choſe de ce qui apartient à ſa pupile, il nous dénonceroit à la juſtice qui vous feroit fuſtiger par les mains du boureau, & me renfermeroit pour le reſte de mes jours. Je ſais très-bien que Suſanne a de l'argent placé, & qu'elle doit en toucher l'intérêt ; tout cela entre nous, prouvez que vous m'aimez : j'écrirai la lettre que vous deſirez, & j'irai demain chez elle, venez-y auſſi. La conſcience, oh ! pour vous & pour moi, n'eſt qu'un épouvantail.

Celle que vous connoiſſez.

LETTRE CXII.

De mademoiſelle Cornélie Slimpslamp à mademoiſelle Suſanne Hofland.

Chere amie !

EN calculant bien il ſe trouvera que j'aurai été pendant deux jours & trois heures en la puiſſance de Satan. C'eſt lui qui m'avoit inſpiré ces mauvais ſentimens: il m'avoit ſéduite. Oh! maſœur, ma chere ſœur ! Je ſuis tombée, je ſuis déſeſpérée. Ce perfide ſéducteur eſt celui qui m'a dicté cette horrible lettre. J'ai trop compté ſur mes propres forces. Hélas ! ceci m'aprendra, j'eſpere, dans la ſuite à m'en défier. Oh ! il m'eſt juſtement arrivé ce que le vénéra-

ble van der Kwaſt avoit ſi bien ſu prévoir, lorſqu'il diſoit que *la conſcience étoit la garde de nuit du cœur, qu'elle réveilloit ceux qui étoient encore aſſoupis, les empêchant de tomber dans les feux de l'enfer & d'en devenir la proie.* Heureuſe que chez moi le vieil homme ne fût pas trop enraciné ! Oh ! ſans cela que j'aurois été à plaindre !

Daignez, au nom des juſtes, taire ma foibleſſe. Vous connoiſſez les profondeurs de Satan. Permettez-vous que j'aille vous voir demain & que j'y reſte à dîner au hazard du pot ? Répondez-moi à ce ſujet, ſans quoi vous réduiriez au déſeſpoir

Votre foible ſœur
Cornélie Slimpslamp.

LETTRE CXIII.

Du frere Benjamin à mademoiſelle Cornélie Slimpslamp.

Chere ſœur

JE vous comprends; ſoyez tranquile, j'affronterois pour vous l'enfer. Mon projet m'occupe tout entier. Venez cependant demain : je ſuis déja invité. Le tout eſt pour ſon bien & pour le vôtre.

Vous ſavez qui vous écrit.

LETTRE CXIV.

De mademoiſelle Suſanne Hofland à mademoiſelle Cornélie Slimpslamp.

Ma chere Cornélie !

QUE je me ſens ſoulagée ! Non, je ne le pouvois, ma conſcience s'y oppoſoit La lumiere m'éclaire de nouveau : j'ai tout brulé. Ne manquez pas d'arriver de bonne heure. Allons, Brigitte tuera le veau gras, parce que j'ai retrouvé la ſœur que j'avois perdue, qui avoit été entre les grifes du démon. Le frere vient auſſi, il eſt ſi ſenſible en pareilles circonſtances. C'eſt ainſi que le mal enfante ſouvent le bien. Mon ame eſt de nouveau unie avec la vôtre, n'eſt-il pas vrai ?

Votre ſœur dans le Seigneur
Suſanne Hofland.

LETTRE CXV.

De monsieur B. Smit à monsieur Guillaume Willis.

Mon cher Guillaume !

J'ESPERE être bientôt dans le cas de vous nommer mon frere. Oh ! mon cœur est si enchanté, si rempli de son bonheur que je ne saurois tarder plus long-tems à vous en faire part. Tout me favorise. Votre excellente & respectable mere, votre chere sœur, votre digne tante, toutes consentent à mon mariage, & l'héritage que je viens de faire aplanit enfin la principale difficulté qui le retardoit. Je suis persuadé, mon cher Guillaume, que vous n'y aporte-

rez aucun obſtacle. Nos liaiſons qui ſe ſont toujours ſoutenues ne me permettent pas de douter de votre amitié.

J'ai été chez votre digne patron pour lui demander conſeil ſur la maniere dont je pourois placer ſurement mon argent. Je l'ai trouvé homme de bon conſeil & de probité ; voilà ce que j'en penſe. Il parle de vous tout comme ſi vous étiez ſon fils, & je crois qu'il ne ſeroit pas fâché que vous penſaſſiez à ſa fille cadette qui m'a paru jolie & aimable. Il a pour votre mere la conſidération la plus diſtinguée, beaucoup d'eſtime pour votre ſœur, & il ne ceſſe de vous louer.

Il a fallu, quoique ce fût avant dîné, que je buſſe avec lui un verre de vin au bon ſuccès de mon prochain mariage & à l'heureux retour de Guillaume. Oui, oui, m'a dit ce bon négociant, il ne manquera pas de vous envoyer de beaux vers à cette occaſion. Comment donc, Guillaume ! vous verſifieriez & je n'en

ſaurois rien ! je m'en ſuis auſſi mêlé, mais mon cher ami, ſi je ne deviens pas meilleur prédicateur que poëte, je plains les payſans qui m'auront pour miniſtre. Eh bien, il s'eſt chargé de mon argent, & je ſuis doublement ſatisfait. J'ai été voir cet après midi l'amie de votre ſœur. C'eſt une perſonne accomplie. Voyez-vous, je donnerois la moitié de mon héritage pour qu'elle fût ma ſœur. Elle eſt plus que belle. Jamais je n'avois encore vu dans une demoiſelle de vingt ans autant d'eſprit & de bon ſens. Elle eſt vive & enjouée, ce qui n'empêche pas qu'elle ne ſoit honnête, complaiſante & attentive. Et... malgré cela il eſt ſûr qu'elle ne ſauroit vous convenir; votre mere en a parfaitement bien jugé. Elle s'eſt informée de vous, comme elle auroit pu s'informer du frere le plus chéri, & a dit que vous étiez le meilleur garçon qu'elle eût jamais connu. La dame chez laquelle elle eſt en penſion eſt fort au-deſſus de

mes éloges : elle réunit en ſa perſonne la modeſtie, la décence & le contentement d'eſprit. Elle aime mademoiſelle Burgerhart avec beaucoup de tendreſſe; ſes autres penſionnaires lui ſont fort attachées & paroiſſent l'aimer & la reſpecter.

Je ſuis fort impatient de vous revoir; mon collet & mon manteau ne vous éloigneront ſurement pas de moi. Je me flatte que vous me connoiſſez trop pour craindre que je contracte jamais aucun des défauts tant reprochés au clergé, ſi peu conformes à mon humeur & pour leſquels j'ai le plus profond mépris. Ma vocation demande que je m'efforce de devenir un citoyen utile, un prédicateur édifiant & actif & un directeur prudent, que j'évite ſcrupuleuſement ce que mon état m'interdit pour de bonnes & ſages raiſons, mais je n'aperçois pas la moindre affinité entre un miniſtre & un cenſeur fâcheux, fier & groſſier. Les devoirs d'un honnête homme,

quelle que puiſſe être ſa profeſſion, ſont toujours les mêmes. Il ne convient ni à vous ni à moi d'être le jouet de la compagnie dans laquelle nous nous trouvons, & à perſonne d'être le lâche adulateur d'actions répréhenſibles & indécentes, & cela non-ſeulement parce qu'on eſt miniſtre, mais parce qu'on ſe pique d'honneur & de probité, & qu'on eſt pénétré de ſa dignité d'être raiſonnable & penſant, qualité qui nous met en état de nous rendre utiles aux autres hommes, en nous préparant nous-mêmes pour une vie éternelle & bienheureuſe. Et cependant, comme je me ſuis conſacré au miniſtere de mon propre mouvement & par gout, que toutes mes connoiſſances ſont relatives à des fonctions dont j'ai fait mon unique étude, que mes livres ont été mon ſeul amuſement, que toutes les ſociétés ne m'ont point été également agréables, il eſt vraiſemblable que je perſiſterai dans la ſuite dans le genre de vie que j'ai

adopté, & que je ne m'en écarterai plus.

Mon cher Guillaume, vous rapelez-vous que dans notre enfance nous jouions ſouvent enſemble, & que vous me donnates un jour bien des coups parce que l'on vous avoit dit que j'avois fait la grimace & tiré la langue en regardant votre mere; ce qui n'étoit pourtant pas vrai. Et ne redoutez-vous point que le miniſtre ne vous faſſe payer cher la punition que vous infligeates alors à un innocent? Eh bien, mon bon ami, raſſurez-vous, ce ſera la ſeule fois que j'affligerai votre bon cœur, en vous rapelant la premiere & vraiſemblablement la ſeule injuſtice dont vous ayez été coupable envers vos camarades. Adieu, mon cher & meilleur ami.

Toujours entiérement à vous.

B. Smit.

LETTRE CXVI.

De monsieur R---
à monsieur G.---

Cher Jean !

LE diable m'emporte si j'en sais plus que je n'en savois déja. Oui, je vois de tems en tems ma petite enchantresse; j'ai même été au concert avec elle, & je ne suis pas plus avancé que le premier jour. Comment m'y prendre? Prodiguer les fadeurs! Elle rit & me déconcerte. Lui dire d'un air grave & avec une mine allongée que je l'aime! Oh! rien au monde n'est moins propre à la toucher. Ah! si je la tenois quelque part où je fusse maître, ce seroit

une affaire bientôt terminée. Je ne ſoupçonne pas qu'elle ſoit aſſez imbécile pour s'imaginer que je vouluſſe épouſer une ſimple bourgeoiſe. Sultane favorite, Jean, n'eſt-ce pas tout ce qu'elle peut prétendre? Et que moi Fréderic premier je m'humaniſe aſſez pour devenir un Soliman. Ne ſuis-je pourtant pas un badaut & un mal adroit, ainſi que mon oncle le capitaine de haut bord le reproche journellement à ſes matelots, de ne pas faire ma femme d'une perſonne auſſi charmante? Je l'aime, ſur mon honneur, & c'eſt là l'embarras, ſans quoi je ne me ſerois pas déguiſé ſi long-tems. Elle ſeroit déja ſur ma longue liſte. Mais eſt-il poſſible que je m'amuſe à parler d'amour à un vilain débauché? Une femme n'eſt pour toi qu'une femme. — Laiſſe-moi, tu n'ès pas digne que je m'abaiſſe à m'entretenir avec toi. Je forme cependant un tout autre projet, il doit néceſſairement réuſſir; & ſi la

veuve prenoit le parti d'accompagner ſa jeune amie, elle eſt encore paſſable, cela ne gâteroit rien à l'affaire. Ne diroit-on pas à entendre mes forfanteries & mes rodomontades que rien au monde n'eſt capable de me faire reculer?

Oui vraiment, je l'aime & voilà toute la difficulté; je ne la quitte jamais qu'à regret & amoureux à la folie. Me croiras tu quand je dirai que juſqu'à préſent il eſt certain que je ne lui ai pas encore baiſé le bout du doigt. Enfin, Jean, mon ami, elle a conſervé toute ſon innocence, & c'eſt ce qui me rend ſi réſervé; car quoique j'aie perdu beaucoup de femmes de réputation, j'ai toujours reſpecté les honnêtes filles. Une coquette, fût-elle auſſi belle & auſſi aimable, ne ſera jamais ma paſſion. — Mais ce langage eſt trop rafiné pour toi. Adieu donc.

Moi.

LETTRE CXVII.

De monsieur Corneille Edeling à monsieur Henri Edeling.

Très-cher frere !

JE n'ai point encore répondu à vos deux dernieres lettres, & il me paroît inutile de vous assurer que vous me feriez tort si vous me soupçonniez de manquer d'amitié. L'indifférence n'entre pour rien dans ce retard ; mais il m'a été impossible de disposer d'un seul instant. Il m'a fallu tout mon tems pour me préparer à subir convenablement mon examen, & comme je dois partir dans peu il faut que je prenne congé de toutes mes connoissances &

que j'arrange mes petites affaires. Je n'ai écrit qu'à ma maîtreſſe, car tout cher que vous m'êtes, & quoique je vous ſois tendrement attaché, honneur aux dames, on doit leur céder le pas. S'il falloit néceſſairement choiſir entr'elle & vous, je croirois inutile d'étaler ici ma logique pour vous faire comprendre que vous ne ſeriez pas celui en faveur duquel je me déciderois. Il faut que la perſonne qui vous a charmé ſoit réellement bonne, belle & aimable, ou ſi vous l'aimez mieux, qu'elle poſſede ces différentes perfections au ſuprême degré. *Fiat.* Il eſt impoſſible que vous penſiez plus avantageuſement ſur ſon compte. Oh! vous dieux & déeſſes de l'Olimpe, quelle agréable idée ne me formé-je pas d'avance des entretiens fréquens de nos deux enchantereſſes, de ce qu'elles ſe diront mutuellement de leur différent choix, de la maniere dont elles ſe confieront ſous le ſceau du ſecret, & avec

les plus grandes précautions, mille bagatelles qui ne ſauroient intéreſſer qu'elles, enfin de la ferme perſuaſion où elles ſeront l'une & l'autre que le mari qu'elles auront eu en partage ſera préférable à tous égards à celui de ſa belle ſœur; comment, lorſque le jour de leur mariage ſera ſur ſa fin, elles ſe conſulteront en diſant : bon Dieu ! chere ſœur, que je ſuis accablée ! l'étiez-vous autant, lorſque vous futes attaquée pour la premiere fois de cette triſte maladie ? Quand je me repréſente comment nous autres ſeigneurs & maîtres, avec de beaux bonnets ſur nos têtes luthériennes, envelopés d'amples & magnifiques robes de chambre bien doublées, marchant ſur les pas de nos femmes, & leur diſant, ma chere, mon enfant, mon cœur, vous prétendez donc que les choſes ſe ſont réellement paſſées comme vous le dites. Je vois votre incomparable moitié ſe préſenter d'un air léger & malin avec un

joli

joli petit garçon, tandis que la mienne s'avance avec complaisance d'un autre côté conduisant une gentille petite fille, pour faire leur cour à papa. Ah! s'écrie mon grave & raisonnable frere, que n'en sommes-nous déja là? *Tout vient à point à qui peut attendre*, lui répond son facétieux ami.

Pouriez-vous par hazard me procurer un breuvage qui m'inspirât le courage de déclarer à notre pere que la crainte de lui déplaire est l'unique cause du mécontentement que je lui ai donné, & de ce qu'il est très-fâché, très-outré & très-en colère contre moi?

Mon ami, vous pouvez m'en croire, l'amour même n'a jamais été capable de me faire articuler que j'aimois Jeannette. Il me venoit toujours quelque empêchement à la gorge, toutes les fois que je l'entendois seulement tousser. Encore si le vin ne me faisoit pas mal, j'aurois déja essayé de me griser,

uniquement pour m'enhardir à cette démarche.

Quelle tournure prendra cette affaire ? mais elle finira par s'arranger d'elle même. Vous demander conseil seroit d'un vrai hollandois, *qui commence par laisser noyer le veau, & comble ensuite le fossé*. Si les choses vont trop loin, j'aurai recours à notre oncle le ministre ; c'est le seul homme de la part duquel notre pere puisse soufrir la moindre contradiction. Ma maîtresse est sans fortune & n'a rien à attendre de personne. Mais sauriez-vous par hazard ce que le fameux Jeannin favori de Henri IV répondit, dans un tems où il n'étoit encore que simple avocat, à un homme auquel il demandoit sa fille & qui l'interrogeoit en lui disant : *quelles ressources avez-vous, monsieur, pour la faire vivre ? — Je n'en ai d'autres, monsieur, que celle-ci,* (montrant son front,) *& ma plume.* Vous aurez peut-être peine à croire

que mes reſſources ſoient auſſi ſures que les ſiennes : pour moi j'eſpere toujours que ce dont je me flatte n'eſt pas abſolument impoſſible. Que notre bon papa va être étonné au moment où ce ſecret tranſpirera ! Eh bien, ce ſera à ceux qui vivront alors à s'en occuper & à y aporter remede.

Je ne fais que galoper ou m'arrêter. Tout ce qui précede n'eſt encore qu'une introduction à ce qui me reſte à vous dire; le port de cette lettre ſera conſidérable. — Allons, ſoyez tout attention, je vais commencer.

Si, comme j'oſe l'eſpérer, l'amour vous laiſſe aſſez de vie pour pouvoir lire ma très-prolixe épitre, vous y trouverez des particularités curieuſes relativement à ma perſonne & à ma conduite. Me voici donc enfin décoré d'un bonnet dont je puis à bon droit m'enorgueillir, & à l'exemple de l'eccléſiaſtique dont parle Boileau, auſſi fier qu'un coq ſur ſes ergots, je puis

affecter une démarche grave & compaſſée, & tirer vanité de mon triple menton. Il eſt vrai que les gras de jambe qui devroient me tenir lieu d'ergots, & ce prétendu menton à triple étage, ſont encore dans les eſpaces imaginaires; cependant ce qui n'eſt pas encore pouroit fort bien arriver; les places, quoique difficiles à obtenir, n'en exiſtent pas moins. Oui, monſieur mon frere, il y a trois jours que je ſuis gradué & que j'ai obtenu le titre de docteur ès loix. Je ſuis actuellement bien aſſis dans un bon & large fauteuil, le bras gauche apuyé ſur mon bureau, une plume longue & bien fournie à la main droite en poſture d'écrire, fixant tour à tour différens objets, & mordant par intervalle le bout de mes doigts, l'eſprit entiérement occupé de mon bon ami Corneille Edeling auquel je ne penſe jamais qu'avec un profond reſpect & la plus grande ſurpriſe. Il n'eſt plus pour moi cet étourdi d'au-

trefois, mais monsieur l'avocat de nouvelle datte, & s'il faut m'expliquer plus clairement, jugez vous-même si j'ai tort ou raison. A peine trois jours se sont écoulés depuis que je suis parvenu au doctorat, & me voilà déja avocat plaidant & consultant. Oui, j'ai été chargé d'une cause importante que j'ai plaidée devant un tribunal auguste & sévere, la question étoit des plus épineuses. Avouez que j'ai tout sujet de m'en vanter, moi sur-tout qui confesse franchement n'avoir pas assez de modestie pour témoigner toute l'humilité dont je devrois me piquer dans une pareille occasion.

Quelles espérances l'univers n'a-t-il pas dû concevoir sur mon compte, lorsque dans mon enfance je me battois en véritable espiégle avec les petits garçons, & je tourmentois toutes les petites filles de mon âge, jouant & ne songeant qu'à m'amuser, sans m'embarasser de mes études; malgré cela

je ſavois & récitois mes leçons tout auſſi bien que le plus grave & le plus apliqué de mes camarades qui ne ceſſoient de me deſſervir auprès de notre pédagogue. Il n'eſt donc plus ſurprenant que je ſois tout de ſuite en état de m'acquiter des devoirs de ma nouvelle vocation. Je faiſois journellement tant de tours & de malices, que je me voyois à chaque inſtant obligé de me défendre & de plaider ma cauſe. Vous ſavez que notre pere ne croyoit pas que je devinſſe jamais un bien habile avocat; & j'avois peu de moyens de lui prouver que perſonne n'y étoit plus propre que moi. Je poſſédois des talens peu utiles, dont mes maîtres & mes jeunes camarades étoient ſeuls capables de juger, & qu'il m'auroit été difficile d'exercer chez lui. Cependant combien de grandes choſes ma ville natale n'a-t-elle pas dû ſe promettre d'un de ſes nouriſſons, car à peine ſuis-je gradué qu'on me conſulte. E

qui s'adreſſe à moi? un de ſes principaux bourgeois & habitans ..... Je m'en embaraſſe peu. (Non, cette expreſſion eſt trop dure pour vous.) Vous direz ſimplement : que m'importe votre avis, votre procès? Parlez-moi de ce qui peut m'intéreſſer, de l'objet de mon amour. Dans le fond qu'y a-t-il de commun entre cet amour & moi? La Juriſprudence attire ſeule toute mon attention, elle remplit tous mes momens, toutes mes penſées ſont tournées vers elle! A peine me laiſſe-t-elle le tems de dormir; mais c'eſt trop mentir, il convient mieux d'avouer de bonne foi que ma beauté n'eſt point cruelle, que je dors parfaitement, que je mange comme quatre, & que ma ſanté eſt excellente. Venons au fait. Connoîtriez-vous un monſieur demeurant rue — qui a fait faire un teſtament à ſon oncle quoiqu'en démence au préjudice de ſon plus proche héritier. — Connoîtriez-vous auſſi une ma-

dame T — qui veut ſe ſéparer de ſon mari, fonde ſa demande ſur ſa mauvaiſe conduite & prétend qu'il a quatre maîtreſſes? — Je n'en ai jamais oui parler. — Connoîtriez-vous donc par hazard meſſieurs A & Z, qui pour un mal entendu, ou ſi vous aimez mieux, pour une friponnerie avérée, rompent leur ſociété? --- J'ignorois abſolument leur exiſtence. — Cela m'étonne! vous ne connoiſſez pas ces gens-là, & vous habitez la même ville qu'eux. Eh bien, vous connoiſſez ſans doute un jeune homme éperdument amoureux d'une demoiſelle, que ſon pere ne veut pas permettre qu'il épouſe parce que cette jeune perſonne penſe différemment que lui, & n'eſt pas de ſa religion. A préſent, mon cher frere, ne vous troublez pas. Ce monſieur ſeroit-il de vos amis? Pour moi je ſuis le ſien, & je le prouverai de la maniere du monde la moins équivoque. Parlons ſérieuſement, mon très-cher

frere. Mon pere m'a fait part de toute cette affaire ; & ce que vous aurez de la peine à croire, m'a demandé mon avis à ce ſujet, non en ma qualité de fils, vous n'aurez pas de la peine à le comprendre, mais en celle de juriſconſulte & d'avocat. Vous connoiſſez tout le reſpect, tout l'amour que j'ai pour notre bon pere, & que je ſerois beaucoup plus empreſſé à dérober ſes défauts aux yeux du public que les miens. Je voudrois pourtant que tous les peres qui penſent que la ſévérité & le deſpotiſme ſont les attributs néceſſaires de la paternité deſtinaſſent leurs enfans à l'étude de la théologie ou de la juriſprudence, alors ceux-ci, avant d'être parvenus à l'âge de ſoixante ans, auroient du moins en vertu de leur grade la faculté d'avoir un avis différent du leur, & d'oſer combattre leur opinion. Et les pauvres filles, me direz-vous? Oh ! elles auroient recours à notre puiſſante protection, & je ne ſaurois

assez recommander à ce sexe foible & souvent oprimé d'y avoir recours; elles seroient toujours à même de s'en dédommager à nos dépens, sur-tout si elles nous tenoient dans leurs filets.

J'ai démontré à mon pere, (lisez ici, j'ai tâché de démontrer) que son fils Henri étoit incapable d'épouser jamais une femme dont la conduite ne fût pas irréprochable, & de contracter une alliance qui nuisît le moins du monde à sa réputation. Je me suis efforcé de lui prouver que la différence qui se trouvoit entre les réformés des différentes communions n'étoit pas assez considérable pour qu'aucun tribunal décidât l'affaire en sa faveur; que d'ailleurs vous pensiez trop bien pour en venir sans une nécessité absolue à une pareille extrémité. Je l'ai conjuré de consentir à votre bonheur, & lui ai parlé de vos bonnes qualités dans les termes que mon devoir & mon cœur m'ont dictés.

A préſent compoſez tout à votre aiſe mon éloge funèbre. Vous pouvez y mettre d'avance que » Corneille Edeling, bourgeois & habitant de la » ville d'Amſterdam, eſt né l'an ..... » qu'après avoir fait ſes études dans » pluſieurs univerſités tant hollandoiſes qu'étrangeres, il a été gradué » & reçu avocat ; qu'il avoit toute la » probité & toute l'éloquence propres » à ſa vocation. Comme homme il » avoit telles & telles qualités, & comme avocat il étoit tel, comme fils de » cette façon, & comme frere de cette » autre ". Vous pourez toujours dans la ſuite remplir celles qu'il aura eues en qualité de mari, de pere, de grand pere & de biſaïeul. Ne manquez pas d'écrire à notre oncle Redelyk. Mon pere paroît prévenu contre mademoiſelle Burgerhart : je crois qu'il écrira auſſi de ſon côté. Adieu, portez-vous bien, c'eſt le vœu de

Votre frere & ami
Corneille Edeling.

LETTRE CXVIII.

De monsieur Henri Edeling à monsieur Jean Edeling.

Monsieur mon très-honoré pere!

L'AFFAIRE qui, en conséquence de vos ordres, m'a retenu ici si long-tems, est enfin heureusement terminée de la maniere dont vous le desiriez. Je me flatte que vous serez satisfait de mon zele & de la maniere dont je me suis conduit & ai exécuté la commission dont vous m'aviez chargé.

Permettez que j'ose encore une fois vous représenter que mon amour pour mademoiselle Burgerhart est fondé sur la connoissance que j'ai de sa vertu & de son

ſon mérite, & que je ſerois fort à plaindre s'il me falloit renoncer à l'eſpoir de la poſſéder un jour. Quels que ſoient les bruits qu'on répand à ſon préjudice, elle eſt & demeurera toujours digne de toute mon eſtime, elle ne s'eſt jamais permis d'autres amuſemens que ceux qui ſont honnêtes & tolérés, elle ne fréquente que des gens de bonnes mœurs, dont la ſociété mérite d'être recherchée & ne ſauroit que lui faire honneur.

Vous ſavez, mon très-honoré pere, avec quelle ſoumiſſion je me ſuis toujours conformé à vos moindres volontés. Je n'ai fait en cela que m'acquitter d'un devoir que la nature & la religion m'impoſoient également. Vous êtes pere, & vous ne conſentirez jamais à me rendre malheureux. Si vous perſiſtiez à refuſer d'écouter mes ſuplications, je ne ſens que trop que ma vie ne ſauroit être bien longue. Il s'en manque beaucoup que je ſois dans mon

état ordinaire ; mon cœur pénétré de respect pour vous est profondément navré de douleur en pensant que mon pere n'est plus le même pour moi. Mon âge & mon goût pour l'occupation m'ont élevé au-dessus de cette folle passion à laquelle on donne en général le nom d'amour. Le mien n'est pourtant pas absolument platonique, quoique subordonné à ma raison. Tout violent qu'il est, il ne me fera jamais oublier ce que je vous dois. Il est fondé sur le mérite réel de celle que j'aime plus que moi-même, il augmente tous les jours, & je sens que s'il falloit y renoncer, on verroit clairement que ma chere Burgerhart étoit aussi nécessaire à mon existence qu'à ma félicité. Permettez que je vous conjure de vous dépouiller des préjugés désavantageux qu'on a cherché à vous donner contr'elle. Croyez-moi, si vous la connoissiez vous penseriez tout différemment sur son compte. Ai-je abusé jusqu'à pré-

ſent, mon très-honoré pere, de votre confiance, & cherché à vous en imposer en quoi que ce ſoit? Me ſeroit-il actuellement poſſible de m'y réſoudre, ſur-tout dans une circonſtance où il s'agit du bonheur de ma vie? Permettez que je choiſiſſe moi-même celle qui me paroît la plus propre à me la faire aimer. Oh! que ne m'eſt-il poſſible de vous exprimer toute la reconnoiſſance que j'aurois d'une pareille faveur? Ne ſuis-je pas en état de faire ce choix, & faudra-t-il que ſans conſulter mon inclination j'accepte la femme qu'on voudra me donner? Ne ſuis-je pas deſtiné à paſſer mes jours avec elle? — Comment! ne ſerois-je pas encore capable à l'âge de vingt-ſix ans de voir de mes propres yeux? Pouvez-vous me reprocher la moindre inconſéquence? Ai-je jamais réſiſté à vos volontés? Ai-je jamais ceſſé de vous bénir? Ah! ſi je ne puis épouſer mademoiſelle Burgerhart, & que comme ma fem-

me elle n'ait pas la liberté de joindre ſes prieres aux miennes pour votre conſervation, qu'elle ne puiſſe devenir la joie, l'apui & la conſolation de votre vieilleſſe; ſi elle ne doit jamais s'attendre de votre part à l'affection d'un bon & tendre pere, il faudra de votre côté vous réſoudre à oublier un fils qui s'eſt toujours fait gloire de ſe dire

Votre très-obéiſſant ſerviteur
& tendrement dévoué fils
Henri Edeling.

LETTRE CXIX.

De monsieur Henri Edeling. au révérend monsieur Everard Redelyk.

Mon très-révérend & très-honoré oncle !

MEs étroites liaisons avec vous, le crédit qu'a sur l'esprit de mon pere votre mâle & triomphante éloquence, dont vous n'avez jamais fait usage que pour établir & augmenter la paix & la concorde dans le sein de notre famille, m'autorisent à m'adresser à vous, mon cher oncle, plutôt pour implorer votre secours que

vos conſeils dans l'exécution du projet que j'ai formé.

Je crois être aſſez connu de vous pour me flatter que vous ſerez perſuadé que l'amour que je reſſens pour une perſonne très-aimable n'eſt pas uniquement fondé ſur ſa beauté & ſur les agrémens de ſa figure, mais que mon choix eſt le réſultat de mes réflexions & que la raiſon l'aprouve. J'ai toujours eu le plus grand éloignement pour les divers amuſemens que la jeuneſſe imprudente, abandonnée à elle-même, recherche avec le plus d'ardeur & dont elle ſe fait gloire. Je ne dis point ceci par vanité & pour me louer moi-même: celui qui ne fait que ce qu'il doit ne mérite point d'éloges. Ce que j'en dis eſt ſeulement pour que votre révérence juge par elle-même s'il ſeroit vraiſemblable que je vouluſſe actuellement mettre en oubli les principes ſalutaires que vos leçons & les exhortations de ma reſpectable mere m'ont fait adopter,

& que je me ſuis ſi bien trouvé d'avoir ſcrupuleuſement ſuivi ſans jamais m'en écarter. Seroit-il vraiſemblable que je fuſſe aſſez inſenſé pour vouloir me rendre malheureux le reſte de mes jours, en épouſant une belle perſonne dont le cœur ſeroit corrompu & la conduite équivoque.

Après ce préambule j'entre en matiere, & j'ai l'honneur de vous prévenir que je ſuis amoureux de la jeune demoiſelle Sara Burgerhart, fille unique de feu monſieur Jean Burgerhart & de mademoiſelle Hofland, qui, à ce qu'on m'aſſure, lui ont laiſſé une fortune honnête; elle a été très-bien élevée & ſe trouve ſous la tutelle de monſieur Abraham Blankaart, auquel ſa mere avoit joint une de ſes tantes qui l'avoit priſe chez elle, & qu'elle a quittée depuis peu du conſentement de ſon tuteur pour aller demeurer en penſion chez madame la veuve Spilgoud. Cette dame eſt recommandable à toutes ſor-

tes d'égards. Sa piété eſt auſſi ſincere qu'éclairée. Mademoiſelle Burgerhart eſt la favorite, l'enfant chéri de cette digne femme. La jeune perſonne a de ſon côté l'attachement le plus reſpectueux, la plus vive reconnoiſſance pour cette reſpectable amie.

Pour vous en donner quelques exemples, je vous envoie quatre lettres que vous voudrez bien communiquer à ma tante. L'une que j'ai écrite à mon frere, deux de madame la veuve Spilgoud, & la derniere de mademoiſelle Burgerhart. Si d'après leur lecture vous croyez le choix que j'ai fait peu convenable, je renoncerai à mon amour & tâcherai d'oublier qu'il exiſte une perſonne de ce caractere. Je crois auſſi ne devoir pas vous diſſimuler que mademoiſelle Burgerhart a beaucoup de penchant pour tous les amuſemens publics, qu'elle aime le grand monde & profite de toutes les occaſions qui ſe préſentent pour le ſatisfaire. Sa grande vivacité, long-

tems contenue par une tante bigotte, en eſt l'unique cauſe. Elle n'eſt ni coquette, ni du nombre de ces femmes qu'on nomme du bon ton. Elle n'eſt point attachée aux nouvelles modes. C'eſt une jeune perſonne qui veut voir le monde, & qui ne fréquente les ſpectacles & les autres lieux publics qu'autant qu'elle y eſt accompagnée par des gens de mérite & d'une conduite irréprochable. Elle eſt naturellement ſérieuſe, même ſouvent en réflexion. Dès qu'il eſt queſtion de religion & de morale, elle eſt toute oreille, rien ne ſauroit détourner ſon attention. Elle lit beaucoup & toujours les meilleurs ouvrages. Tout ce qui ne lui paroît d'aucune importance eſt traité par elle de bagatelle, & elle n'en fait aucun cas. Si elle ſe trompoit à cet égard, ce qui n'eſt pas encore bien décidé, il ne faudroit que le lui démontrer & lui rapeller ſes devoirs pour qu'elle renonçât ſur le champ à ſes erreurs. Capable

non seulement de sentir tout le prix de la félicité domestique, mais encore de le faire sentir aux autres, elle ne sauroit tarder long-tems à se détacher de ces plaisirs plus flatteurs pour son esprit que pour son cœur.

Quoi! cette aimable, cette vertueuse personne ne sauroit être ma femme, parce qu'elle a été élevée dans les principes du calvinisme! Il est vrai qu'elle est fort attachée à son église, sans adopter pourtant aveuglément & servilement toutes les opinions de ses théologiens & sans les croire infaillibles. Mon pere ne veut absolument point que j'épouse d'autre femme qu'une luthérienne. S'il n'étoit pas persuadé qu'un pere n'est jamais tenu de rendre compte à ses enfans de sa façon de penser, que son pouvoir est irrésistible, je pourois me flatter de l'en faire changer tôt ou tard. Malheureusement il n'en est pas ainsi, & voilà ce qui cause mon chagrin! car s'il persiste à s'opposer à mon mariage, tout

eſt fini pour moi, & rien ne m'attache plus à la vie.

Mon cher oncle, les points dans leſquels nous différons de la religion dominante ſont-ils ſi eſſentiels qu'on ne puiſſe tolérer ces ſortes de mariages, & qu'il faille abſolument les proſcrire? Je croirois faire tort à vos lumieres, ou plutôt à ma raiſon, ſi je n'étois pas mieux inſtruit de ces matieres que nombre de jeunes gens de mon âge. Je vois ces différences ſous un tout autre point de vue, & je penſe très-ſérieuſement qu'elles ne ſauroient autoriſer un éloignement auſſi étrange. Le mariage eſt pour moi le lien le plus reſpectable & le plus ſacré; il me ſemble en conſéquence qu'on ne ſauroit trop examiner s'il s'y rencontre quelque empêchement capable de troubler l'harmonie & de rompre l'union de ce ſaint état. Je ne conçois pas que celui qui ſe contracte entre proteſtans puiſſe faire naître de pareils obſtacles, dans le cas où les deux

conjoints vivent d'une maniere conforme aux préceptes de notre divin Sauveur & en reconnoiſſent la ſainteté, ſur-tout s'ils ont eu ſoin de ſe préſerver d'un attachement puérile à des maximes qu'on leur a données pour des vérités inconteſtables, & qu'ils n'ont adoptées que parce qu'ils n'ont point douté qu'elles ne le fuſſent réellement.

J'oſe donc vous ſuplier, mon cher oncle, de tâcher de fléchir mon pere. Qu'il ne me rende pas auſſi malheureux que je ne ſaurois manquer de l'être ſans ma chere Burgerhart, au moins tant que je conſerverois ce reſte de vie languiſſante. L'inquiétude & le chagrin ruinent ma ſanté, je ſuis très-malade. Mes reſpects à ma chere tante & à votre famille. Je ſuis avec reſpect

Votre très-humble ſerviteur
& très-affectionné neveu
Henri Edeling.

P. S. Je joins ici ma lettre à monſieur Blankaart & ſa réponſe.

LETTRE CXX.

Du révérend monsieur Everard Redelyk à monsieur Henri Edeling.

Monsieur & très-cher neveu !

JE me trouve, ainsi que ma chere femme & ma nombreuse famille, aussi heureux & aussi bien portant que j'espere, mon cher Henri, que vous le serez vous-même un jour. Votre lettre, avec toutes celles qu'elle renfermoit, nous a fait à votre tante & à moi le plus grand plaisir. Nous l'avons lue & relue plusieurs fois. Nous nous flattons que votre pere se laissera toucher, & con-

ſentira enfin à votre mariage. Nous attendons avec impatience le moment où nous ſerons à portée de connoître plus particuliérement la digne maîtreſſe de penſion de la demoiſelle que vous aimez. Le caractere de cette derniere, honorée de l'eſtime & de l'amitié d'une dame de ce mérite, ne ſauroit que nous plaire. Par conſéquent quelle que ſoit la communion proteſtante à laquelle elle eſt attachée, ſon alliance nous ſera toujours très-agréable & doit nous flatter. Votre tante eſt enchantée de la reſpectable madame Spilgoud, & en parle tout comme elle parleroit d'une de ſes plus anciennes amies; jugez d'après cela combien nous aprouvons votre choix. Mais, mon cher neveu, vous comprenez cependant bien qu'en ma qualité de miniſtre de la confeſſion d'Augsbourg je ne ſaurois vous dire: épouſez une calviniſte. Je penſe à cet égard comme penſent tous les gens modérés, mais que puis-je faire?

J'ai déja écrit à votre pere, j'eſpere qu'il y réfléchira mûrement, mes conſeils ne laiſſent pas d'avoir beaucoup d'influence ſur l'eſprit de ce brave & ſingulier homme. Perſonne ne conçoit plus volontiers que moi l'eſpoir conſolant de voir un jour tous les proteſtans réunis, ne compoſant plus qu'une ſeule & même égliſe ; cependant je crois pouvoir aſſurer que ce projet ne ſera jamais qu'une chimere. Les préjugés ſont difficiles à déraciner, les différens intérêts qui partagent les individus ſont toujours les mêmes, ils empêcheront qu'il ſe réaliſe & le feront échouer. Les fauſſes idées que bien des gens ſe forment de la religion & de ſes dogmes s'opoſeront toujours à cette réunion. La méthode de prêcher adoptée dans chaque égliſe, je parle de la majeure partie, eſt peu favorable à ce but ſalutaire. Tant que les miniſtres de l'évangile inſiſteront moins ſur la néceſſité de bien vivre que ſur celle de reſ-

ter conſtamment attaché à certaines opinions, tant que les prédicateurs modérés ſeront traités de faux freres, ou accuſés d'une tiédeur & d'une indifférence honteuſes & condamnables, le mûr de ſéparation exiſtera, & nous ne pourons faire autre choſe que de continuer à nous en affliger.

Votre digne pere eſt fortement attaché à ſa façon de penſer; c'eſt pour lui une affaire de conſcience. Vous ne pouvez opoſer à ſes volontés que la douceur & la patience, vous devez tâcher de le convaincre par vos raiſons, & l'engager à conſentir à ce que vous deſirez. Nous ſommes vos amis, vous avez en la perſonne de votre frere un ſecond Jonathan. Ne vous pourvoyez point en juſtice, penſez qu'il eſt votre pere. Il eſt à pluſieurs égards noble & généreux. Dès qu'il s'apercevra de ſon erreur, ſoyez ſûr qu'il l'abjurera & finira par vous rendre heureux. Prenez courage, mon cher neveu, &

remettez-vous en pour votre félicité au Tout-puissant qui dispose toujours le tout pour le mieux. Nous vous embrassons tendrement. Ma femme veut joindre sa signature à la mienne au bas de cette lettre, elle vous chérit comme son propre fils ainsi que

Votre oncle qui vous aime
Everard Redelyk & son épouse
Marie Goedhart.

LETTRE CXXI.

De monſieur Abraham Blankaart à mademoiſelle Sara Burgerhart.

Mademoiſelle Burgerhart !

J'APRENDS de jolies choſes ſur votre compte, de très-jolies choſes aſſurément ! Comment, morbleu, cela ſe peut-il ? Vous qui avez tant d'eſprit, & qui, Dieu me pardonne, connoiſſez votre religion beaucoup mieux que moi, qui vous ai toujours exhortée de ne pas vous écarter de la bonne voie ! Ah ! fille, fille, ne me mettez pas de mauvaiſe humeur, autrement vous verrez ce qui vous en arrivera, je ne répon-

drois pas de moi. Seroit-ce pour cela que Dieu vous auroit fait naître d'aussi bons parens, & les soins que j'ai pris de votre enfance ne devroient-ils aboutir qu'à cela ? Je suis bien récompensé de mes peines. N'avez-vous pas honte de courir ainsi le monde avec un franc libertin, & de vous habiller aussi indécemment que la fille de boutique d'une marchande de modes ? Et madame Spilgoud ! Oh fort bien, elle ne craint point d'abandonner à la fureur des vagues irritées le précieux trésor qui lui étoit confié. Voyez-vous, une pareille conduite est tout-à-fait indigne d'elle.

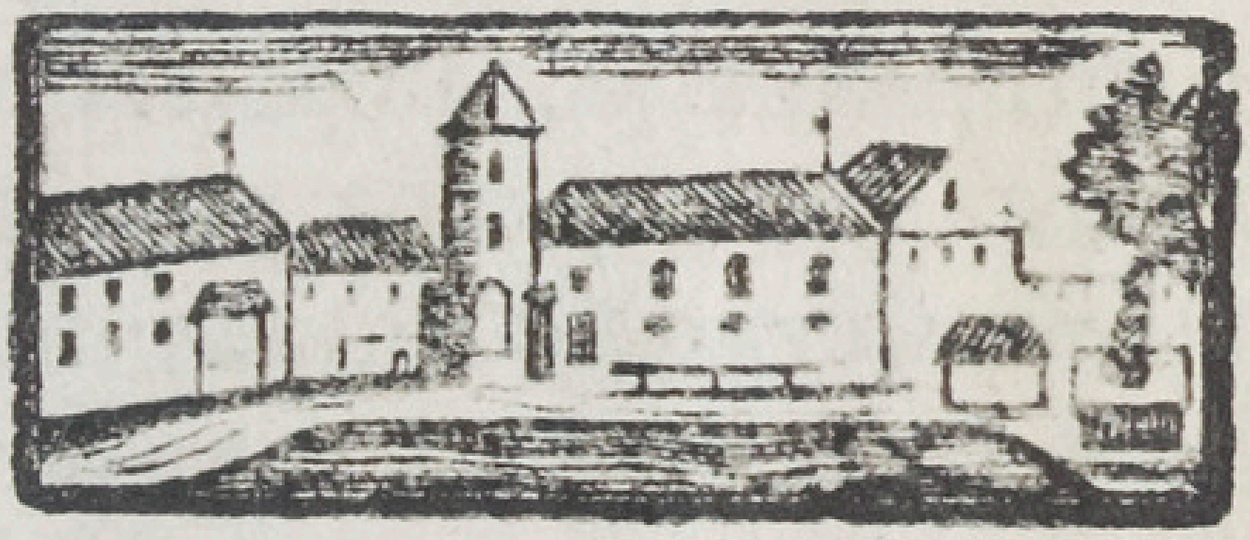
On prétendoit n'avoir aucun goût pour le mariage, on étoit encore trop jeune, on se trouvoit si heureuse, & autres propos de cette espece, & moi, vieux imbécile, je prenois tout cela pour argent comptant, & pendant tout ce tems mademoiselle jouoit son rôle, sortoit tous les jours &

couroit toute la ville avec un tas de débauchés & de mauvais ſujets. On ne rentroit que tard & à des heures indues. Oui certainement, je ſuis très-en colere. Voilà donc d'où provenoit le dégoût que vous témoigniez pour cet honnête homme; je penſe que la véritable raiſon qui vous empêchoit de l'accepter pour époux étoit la crainte que vous aviez que ce mariage ne mît fin à toutes vos courſes. Voilà ce qui vous engageoit à vous y ſouſtraire. Eh! n'ai-je pas deviné? Je veux pourtant bien ne plus porter le nom d'Abraham Blankaart ſi je conſens jamais, auſſi long-tems que vous ſerez ſous ma tutelle, à vous donner à aucun de ces écervelés, fût-il auſſi riche que le grand Mogol, ou même le plus opulent de nos bourguemaitres. Je penſe que le brave monſieur Edeling a tout-à-fait renoncé à votre ſociété, en quoi il a eu grande raiſon, j'en aurois certai-

nement fait tout autant. Il eſt inutile que vous vous donniez la peine de me répondre, car je ſerai bientôt à Amſterdam, & alors je vous parlerai plus pertinemment. Je ſuis

Votre tuteur

Abraham Blankaart.



LETTRE CXXII.

De mademoiſelle Sara Burgerhart à mademoiſelle Elizabeth Brunier.

Ma chere Lyſbé!

J'ATTENDS avec impatience votre retour, j'ai des chagrins, & je ne ſaurois les confier qu'à vous; mon amie Willis eſt trop grave, trop ſenſée, & notre bonne mere trop ſenſible. J'oſerois encore moins lui en parler qu'à toute autre parce que la choſe l'intéreſſe autant que moi. Liſez cette lettre de monſieur Blankaart, chaque ligne a été pour moi un coup de poignard. Je ſuis cruellement déchirée; je me vois

en proie au dépit, à l'humiliation & à la douleur. Oh! ma Lysbé, j'ai des ennemis, mais quel eſt le perfide qui me calomnie avec tant d'audace & de méchanceté, qui, à l'ombre des ténebres dont il ſe couvre, m'aſſaſſine & me perd? Ciel, me voir ſoupçonnée de crimes auxquels je n'ai jamais penſé! deshonorée pour des intentions qu'on me ſupoſe, & que je n'ai jamais eues; cela eſt bien dur, ma Lysbé! Mais qui eſt ce libertin? l'homme dans la lune, ſans doute. Votre frère eſt un brave garçon. Mr. R — eſt connu pour un honnête homme, & avec quel autre, à l'exception d'Edeling dont la probité ne ſauroit être révoquée en doute, ai-je eu la moindre liaiſon? Hélas! avec perſonne. L'envie qui s'efforce de me calomnier répand auſſi ſon venin ſur la réputation de Mr. R — qui ne m'a jamais donné aucun ſujet de plainte, ni aucune raiſon de le fuir. Mais la douleur que ce monſtre me cauſe eſt

trop vive pour qu'un homme qui m'a toujours témoigné des égards & en a agi de la maniere la plus reſpectueuſe ſoit dans le cas de la partager. Notre reſpectable amie même ne trouve rien de repréhenſible en lui, & ſi elle n'étoit pas toute dévouée au digne Edeling, peut-être loueroit-elle davantage ſa conduite. J'ai des ſoupçons..... mais non!..... cela ſeroit trop affreux, trop atroce.... Enfin, quoiqu'il en ſoit, ma conſcience ne me reproche rien. J'ai peut-être été en certaines occaſions un peu étourdie, & ai eu trop de légéreté; mais le crime m'eſt tout-à-fait étranger. — Il faut m'armer de patience.

Je vais me mettre au clavecin pour voir ſi je parviendrai à me tirer de l'état d'anéantiſſement où je me trouve.

* * *

Me voici de retour, la muſique ne m'a

m'a pas réuſſi. Je tremble, rien ne peut diſſiper mon trouble. Ciel ! me voir ſoupçonnée par un homme de ce caractere !....

* * *
* *

à onze heures du ſoir.

J'ai dans ce moment bien des choſes à vous mander. J'ai prié la complaiſante Charlotte d'aller ſe coucher, & de me laiſſer parce que j'avois à écrire. Cette bonne ame avoit peine à retenir ſes larmes en voyant que j'étois triſte, & que notre amie & moi n'étions plus à préſent, a-t-elle dit, auſſi bien enſemble que nous l'étions auparavant, ce qui lui faiſoit beaucoup de peine. Ne trouvez-vous pas, ma chere Lysbé, qu'elle a le cœur excellent ? Auſſi je me promets bien de prendre conſtamment à l'avenir ſa défenſe & de l'aider de mes avis.

Il ne s'eſt rien paſſé de nouveau à dîner, ſi ce n'eſt que Hartog a demandé ſi monſieur Edeling ne venoit plus nous voir; à quoi la veuve a répondu que des affaires importantes l'avoient obligé de faire un voyage; & elle a ajouté qu'elle le recevroit toujours avec le plus grand plaiſir.

Mademoiſelle Hartog. Oui, il s'exprime aſſez bien; il a quelques connoiſſances ſuperficielles. J'avoue qu'au commencement je m'étois formé de ſon eſprit une plus haute idée que je n'en ai eu depuis.

Madame Spilgoud. Je ſuis bien éloignée de vouloir me donner pour femme d'eſprit, perſonne ne ſait mieux que moi le peu que je vaux. Il me ſemble cependant que monſieur Edeling eſt très-éclairé, qu'il a beaucoup de lecture & que ſa ſociété eſt on ne peut pas plus agréable.

Moi. Oui ſans doute, je ſuis peu capable d'aprécier ſon mérite. Tout ce

que je dirai, c'eſt que ſi monſieur Edeling eſt un ſot, ceux auxquels on accorde de l'eſprit doivent être des créatures d'une eſpece peu commune, que je ne connois point encore, & je donnerois de bon cœur tout à l'heure un ducat pour qu'on m'en montrât une.

Mademoiſelle Charlotte. Bon Dieu, mademoiſelle Hartog, la derniere fois qu'il étoit ici, vous vous êtes donné la torture pour répondre & pour ſoutenir le contraire de ce qu'il ſoutenoit, il faut bien que vous ayez cru qu'il en valoit la peine. Voyez-vous, je ne ſuis qu'une pauvre ignorante, & cependant je croirois me trop humilier.

Mademoiſelle Hartog. Je conviens qu'Edeling en ſait aſſez pour ſe faire admirer de bien des femmes; mais je me ſuis bien aperçue qu'il s'en manquoit beaucoup qu'il fût auſſi inſtruit que vous le prétendez.

Madame Spilgoud. Vous croyez peut-être, mademoiſelle, que ceux

qui penſent comme le plus grand nombre des hommes, & qui ne veulent point paſſer pour incrédules ne ſauroient être que des eſprits vulgaires. En ce cas je ne m'étonne plus du jugement que vous portez ſur le compte de ce galant homme.

Mademoiſelle Hartog avec un ris amer. Aux fruits on connoîtra l'arbre, dit la Bible, & rien n'eſt plus vrai.

Mademoiſelle Charlotte. Eh quoi, mademoiſelle, ſeroit-il poſſible que vous cruſſiez à la Bible? Vous nous dites derniérement, vous devez vous en ſouvenir, là ce dimanche que je liſois dans le livre de pſeaumes que j'ai acheté tout nouvellement, que la Bible étoit un recueil de jolis contes. (*Mademoiſelle Hartog rougit.*) Vous avez beau rougir, mademoiſelle, cela n'en eſt pas moins vrai.

Madame Spilgoud. Eh! ma chere demoiſelle Charlotte, tranquiliſez-vous,

croyez-moi, mon enfant, vous vous échauferiez en vain. Si ce que vous dites eſt vrai, j'avoue, mademoiſelle Hartog, que j'en ſuis réellement mortifiée, & je rends graces à Dieu de n'avoir jamais ambitionné de paſſer pour eſprit fort, moi qui ſuis à peine capable de porter un ſimple jugement ſur des matieres de cette importance.

Mademoiſelle Hartog. Il ne faut pas diſputer des goûts, je demande pour moi la liberté que je vous laiſſe. Vous paroiſſez très-enrêtée de votre ami, & l'amitié nous aveugle ſouvent; mais comme je ne recherche point celle d'un petit monſieur très-ſuffiſant, je ſuis plus en état que vous d'aprécier ſon mérite.

Moi. Un petit monſieur très-ſuffiſant! ces expreſſions ſont peu flatteuſes.

Mademoiſelle Hartog. Eh quoi, monſieur Edeling ſeroit-il auſſi votre ami? (*me regardant d'un air moqueur.*)

Moi. Vous ne méritez peut-être pas que je vous réponde, mais je veux me piquer de politeſſe. Oui, il eſt mon ami, & je me trouve fort honorée de ſon amitié.

Mademoiſelle Hartog. Je le comprends très-bien, & cette amitié vous fait auſſi beaucoup d'honneur.

Moi. Vous ne ſeriez ſurement pas plus humiliée que fâchée de cette amitié, ſur-tout ſi vous n'exigiez que ce ſentiment de ſa part. (*Elle a pâli.*) Mademoiſelle Hartog, monſieur Blankaart ſeroit-il par hazard de votre connoiſſance ? (*la regardant fixement.*)

Madame Spilgoud. Eh mon enfant, à quel propos une pareille queſtion?

Moi. Je crains que mademoiſelle Hartog ne me comprenne que trop bien.

Mademoiſelle Hartog. Je n'avois encore jamais oui dire qu'on pût craindre d'être compris. Ah ! ah !

Mademoiſelle Charlotte. Cela eſt trop ſavant pour moi.

Madame Spilgoud. Et pour moi auſſi, mademoiſelle Charlotte.

Moi. Oui, vous ne vous ſeriez pas doutée que je fuſſe ſi ſavante, ou plutôt que je puſſe faire une queſtion auſſi déplacée. Eh bien, mademoiſelle, vous n'auriez certainement point à rougir de connoître mon tuteur. Et quoiqu'il ne ſe pique point de ſcience, il n'en eſt pas moins un parfait honnête homme, qualité qui ne laiſſe pas d'avoir ſon mérite.

Mademoiſelle Hartog. Oh ! mon cher enfant, je n'aurois jamais deviné que cet homme exiſtât, ſi je ne vous l'avois oui nommer. Non, je ne le connois pas.

Moi. Il ſeroit aiſé de vous procurer l'occaſion de le connoitre ; mais je vous préviens que rien ne le rend plus reſpectable que l'honnêteté & l'excellence de ſon caractere.

Madame Spilgoud. Voudriez-vous encore manger de ce qui eſt ſur la ta-

ble? Si vous ne voulez plus rien, je vais, après que nous aurons rendu graces à Dieu, ordonner qu'on desserve; la chaleur commence à devenir un peu trop forte, & nous serons bien aises de prendre l'air. Nous lui avons répondu par une profonde inclination, & après une courte priere nous nous sommes dispersées. Hartog avoit l'air pensif. La veuve est allée au jardin où elle a admiré ses fleurs. Je suis restée debout derriere une fenêtre, fort affectée du contenu de la lettre de mon tuteur. Le laquais avoit cueilli un panier d'épinards qu'il a montré à sa maîtresse. Mon ami, lui a-t-elle dit, ces épinards ne me plaisent point. — Madame, ils ont pourtant crû dans votre jardin. — Quand ils auroient crû dans mon anti-chambre, ils ne m'en plairoient pas davantage. Je voudrois, chere Lysbé, qu'il m'eût été possible dans ce moment de vous rendre ses traits, ou plutôt que vous l'eussiez vue

vous-même. Je me ſuis miſe au clavecin, & j'ai voulu chanter pour tâcher de diſſiper ma triſteſſe : mes doigts étoient comme engourdis, malgré cela toute la maiſon a retenti des ſons mal articulés de ma voix. Et Charlotte a prétendu que je jouois très-bien. Convenez que j'ai dû être bien flattée de cette louange.

Nous nous ſommes enfin toutes réunies au moment de prendre le thé. J'avois les yeux fort gros & laiſſois de tems en tems échaper une larme, travaillant avec beaucoup d'ardeur à ourler des mouchoirs, tandis que Charlotte tricottoit tout comme ſi elle y avoit été obligée, & qu'elle n'eût eu d'autre reſſource pour vivre.

Sur ces entrefaites Mr. R — a paru tout-à-coup. L'idée qu'on l'avoit calomnié à mon occaſion, & parce qu'on m'en vouloit, a fait que j'ai été plus polie avec lui qu'à l'ordinaire. Il m'a ſemblé, & il me ſemble encore que

je lui devois une ſorte de réparation. Il avoit une très-belle fleur à ſa boutonniére. S'étant aperçu que je la regardois, oſerois-je, m'a-t-il dit, vous l'offrir? Je l'ai acceptée de bonne grace, elle étoit réellement admirable.

Madame Spilgoud. Monſieur aime ſans doute les fleurs.

Mr. R. — Oui, madame, & je trouve en cela, comme en toutes autres choſes, que la nature ſurpaſſe de beaucoup l'art. J'ai auſſi une petite collection de plantes étrangeres qui ne ſont pas communes.

Moi. Monſieur Blankaart m'avoit pluſieurs fois promis de me mener voir le jardin de médecine, & il n'en a jamais trouvé le moment. On m'aſſure qu'on y a raſſemblé toutes ſortes de plantes & d'arbuſtes rares.

Mr. R. — Permettez que j'aie l'honneur de vous y conduire. Vous ſerez ſurpriſe de voir un aſſemblage auſſi

considérable des trésors de la nature; il mérite assurément d'être vu.

Moi. Il y auroit de l'impolitesse de ma part à refuser une offre aussi gracieuse.

Mr. R. — Si je n'étois pas engagé pour aujourd'hui, je vous aurois suplié de ne pas différer plus long-tems. Mais si le tems étoit demain aussi beau, & que le soleil ne fût point obscurci, pourois-je avoir le bonheur, mesdames, de vous y accompagner?

Mademoiselle Hartog. Je vous remercie, je fais peu de cas des plantes; pour moi une fleur n'est qu'une fleur.

Mr. R. — Et qu'en dit madame?

Madame Spilgoud. Excusez-moi, monsieur; des soins domestiques & ma grande foiblesse ne me permettent pas d'entreprendre cette course.

Mr. R. — Cette aimable demoiselle voudra bien se joindre à nous.

Mademoiselle Charlotte. Ce seroit de tout mon cœur, mais il faut que

je ſois demain de bonne heure chez mon oncle pour partir avec lui & ma tante pour leur campagne.

Mr. R. — De ſorte donc, mademoiſelle, qu'il faudra vous contenter de ma compagnie & vous réſoudre à venir ſeule avec moi.

Moi. Oh ! monſieur, trève de complimens s'il vous plaît.

Il s'eſt incliné, & après être reſté encore un quart d'heure avec nous, il m'a dit qu'il feroit enſorte de ſe trouver à ma porte le lendemain à quatre heures ; il eſt parti. Notre ſavante s'eſt miſe à lire, la converſation a été aſſez languiſſante. Chacune de nous paroiſſoit occupée de ſes propres affaires ; ma fille penſoit ſurement à l'agréable voyage qu'elle devoit faire le lendemain, moi à la lettre de monſieur Blankaart, & madame Spilgoud à — ce que je ne ſavois pas encore.

Après que nous avons bu le thé, cette chere femme s'eſt levée, a pris

un

un livre, l'a emporté avec elle, & a été s'asseoir, comme je l'ai vu quelque tems après, dans le pavillon du jardin. J'étois triste, inquiéte, & je me suis aussi levée pour prendre l'air. J'ai abordé la veuve en lui disant : madame, pour peu que je vous embarasse, daignez me le dire, & je me retirerai.

Elle. Tout au contraire, votre compagnie ne sauroit jamais que me faire plaisir.

Moi. Je vais donc me placer auprès de vous. (*Pendant tout ce tems elle a continué à feuilleter son livre*.) Permettez que je vous demande si vous êtes fâchée contre moi. Si vous l'étiez, je m'estimerois très-malheureuse.

Madame Spilgoud, en fermant son livre. Fâchée contre vous ! Il faudroit pour cela que je fusse injuste & capricieuse, & j'espere que vous ne me ferez jamais l'injustice de me soupçonner de l'être. Si j'étois fâchée contre vous,

ce ne ſeroit qu'autant que vous m'en auriez donné ſujet.

Moi. Si j'oſois vous en ſoupçonner, vous ſentez que votre mécontentement ne me toucheroit que foiblement, car je comprends fort bien que les femmes fantaſques ſont auſſi peu eſtimables que les hommes de ce caractere.

Madame Spilgoud. Etes-vous réellement affectée de ce que je ne ſuis plus auſſi familiére avec vous que je l'avois été juſqu'à préſent?

Moi. Oui certainement, mais la queſtion que vous me faites ne m'affecte pas moins. Vous ne ſavez donc pas encore combien je vous conſidere, & l'amour que j'ai pour vous; & comment pourois-je jamais aſſez vous le témoigner. (*J'avois peine à retenir mes larmes.*)

Madame Spilgoud. Si vous penſez auſſi avantageuſement ſur mon compte, & que je vous paroiſſe digne de votre eſtime, pourquoi faites-vous donc

ſi peu de cas de mes remontrances.

Moi. Si je penſe auſſi avantageuſement ſur votre compte ! pouvez-vous me dire cela ſérieuſement ?

Madame Spilgoud. N'ai-je pas raiſon ? Allons, nous voici ſeules, voulez-vous bien que nous nous expliquions tout à notre aiſe, y conſentez-vous ?

Moi. Je ne deſire rien avec plus d'ardeur : mais réellement ſeriez-vous fâchée ?

Madame Spilgoud. Oui, je le ſuis, & encore plus affligée : je vous aime trop pour n'être pas l'un & l'autre.

Moi. Soyez tout ce que vous voudrez, pourvu que vous m'aimiez. Permettez pourtant que je vous demande quelle en eſt la cauſe?

Madame Spilgoud. Votre imprudence.

Moi. (*J'ai commencé à être mal à mon aiſe, & elle s'en eſt aperçue.*) Mon imprudence !

Madame Spilgoud. Elle ſeule ....

Mais il me ſemble que vous n'êtes préſentement gueres en état d'écouter des vérités dures & fâcheuſes; & à moins que mon amitié ne m'y autoriſe, j'avoue que je n'ai aucun droit de vous en dire. Voulez-vous que nous abandonnions un ſujet qui ne peut que vous déplaire ?

Moi. Tout comme il vous plaira, perſonne n'écoute volontiers des vérités de cette eſpece, il n'eſt donc point étonnant que je ne ſois gueres preſſée de les entendre. (*Elle m'a fixée d'un air ſérieux ſans me témoigner d'amitié.*

Madame Spilgoud. Vous avez raiſon, mon enfant, gardez-vous d'écouter ce qui pouroit vous inquiéter & troubler votre bonheur. (*Ce mot m'a fait perdre toute ma fierté, je me ſuis levée, je l'ai embraſſée, & penchée ſur ſon ſein j'ai verſé un torrent de larmes; elle a baiſé à ſon tour ma joue brûlante, a pris une chaiſe qu'elle a placée à côté de la ſienne & m'a dit :*

placez-vous là, ma chere amie, & croyez que tout ce que j'ai pu vous dire n'a jamais été que pour votre bien, dont je n'ai ceſſé de m'occuper. (*J'ai fait de vains efforts pour parler, je n'ai pu que ſangloter.*) Elle a continué : La Providence qui gouverne tout, dans le monde moral & dans le phyſique, qui arrange tout au mieux poſſible & au plus grand avantage de ſes créatures, vous a conduite chez moi ſans que nous y euſſions contribué en rien, ou que nous nous y fuſſions attendues. Il étoit tout naturel que je vous priſſe en amitié, & que de votre part vous me témoignaſſiez de l'affection & de la confiance. En aprenant à vous connoître j'ai vu que vous étiez une jeune perſonne du plus grand mérite, qui, ſi elle ſuivoit toujours ſes propres lumieres & venoit à tomber en de bonnes mains, ſur-tout ſi elle épouſoit un homme eſtimable qui eût pour elle toute la tendreſſe qui lui

eſt due, ſerviroit de modele aux autres femmes, & leur donneroit une juſte idée de la maniere dont elles doivent ſe conduire dans l'état du mariage pour y être véritablement heureuſes. J'ai vu que vous vaincriez alors le penchant un peu trop décidé que vous avez pour des amuſemens toujours repréhenſibles lorſqu'ils nous font négliger nos devoirs. Inſtruite comme vous l'êtes, & avec autant d'eſprit que vous en avez, on s'abuſeroit de vouloir employer la force & la contrainte; & dans le cas où cette reſſource ſeroit la ſeule efficace, peut-être ſerois-je de toutes les femmes la moins propre à la mettre en uſage & la moins capable de s'en ſervir.

Il ſe préſente un parti qui, ſuppoſé que vos reſpectables parens puſſent encore prendre part aux affaires de ce monde, ce qui ne me paroît pas abſolument impoſſible, ne pouroit que leur être agréable. Tous ceux qui ont quel-

que affection pour vous, & qui prennent intérêt à ce qui vous regarde, ſouhaitent que vous ſachiez profiter de cette heureuſe circonſtance. Cet homme aimable, dont la façon de penſer eſt ſi noble, eſt autant fait pour vous que vous-mêmes l'êtes pour lui. Et cependant vous prétendez ne point encore l'aimer aſſez pour vous donner à lui. Que répondre à cela? Vous vous livrez aux plaiſirs les plus bruyans & les plus courus avec tant de paſſion que le public croit voir d'avance en vous ce que vous ne ſerez jamais, & vous peint de couleurs qui ne ſauroient vous convenir; il vous accuſe de légéreté, d'étourderie, & de vouloir paſſer pour femme du bon ton. Il en eſt qui vous repréſentent comme une jeune perſonne qui ne ſonge qu'à s'amuſer. Pourois-je, moi qui vous chéris comme ma propre fille, entendre ces accuſations ſans y être ſenſible, & ſans que votre conduite m'affige? Vous ſavez,

ma chere, que je vois Mr. R — avec peine, & par conſéquent que je n'aime point que vous ſortiez avec lui. J'avoue que je ne ſaurois vous donner aucune bonne raiſon de l'éloignement qu'il m'inſpire; mais vous n'ignorez pas que vous m'obligeriez beaucoup, ſi connoiſſant ma répugnance qui ne vous fait aucun tort vous daigniez vous y prêter. Et cependant, loin d'avoir cette condeſcendance, vous n'avez pas hésité un inſtant cet après-midi à accepter ſa propoſition.

Moi. Ah! ſi vous m'aviez dit un ſeul mot!

Madame Spilgoud. En quel tems aurois-je pu vous le dire? Avant ſon arrivée vous n'étiez point d'auſſi bonne humeur qu'à l'ordinaire. Quelque choſe dont vous n'avez pas jugé à propos de me faire part vous inquiétoit. Oh! ma chere, rien de ce qui vous intéreſſe ne ſauroit m'échaper, je dois veiller ſur vous, j'y ſuis autant portée par inclination que par devoir.

Moi. J'ai des ennemis, on me calomnie.

Madame Spilgoud. Cela ne ſauroit être autrement : ſi vous continuez ſur le même pied, & que vous leur fourniſſiez matiere à exercer leur malice, ils vous tourmenteront tous les jours davantage. Mais, pour continuer notre diſcours, lorſqu'il vous a propoſé cette promenade, quel droit avois-je de vous traiter devant des étrangers comme ſi vous dépendiez de moi, & que je puſſe vous parler d'un ton d'autorité, en un mot comme ſi j'étois votre gouvernante ? Je penſe même que, ſi j'avois pris cette liberté, vous ne l'auriez peut-être pas trouvé bon.

Moi. Mais enfin quel mal y a-t-il à ce que j'aille voir le jardin des médecins avec un homme de bonne compagnie ?

Madame Spilgoud. Préciſément le même qu'il y auroit à vous faire conduire à l'égliſe par mon laquais. Per-

ſonne n'eſt à l'abri des mauvaiſes langues; tout ce qui peut vous y expoſer eſt au-deſſous de vous. Surement vous en êtes perſuadée, & ſi vous étiez réellement ma fille, je vous défendrois abſolument tout ce que je croirois pouvoir fournir matiere à la calomnie de s'exercer à vos dépens. Je lui aurois répondu : monſieur, cela n'eſt point ſi preſſé; monſieur Blankaart le tuteur de mon enfant lui a promis de l'y conduire, & il ne manquera pas tôt ou tard de lui procurer cette ſatisfaction. Vous m'avez paru auſſi beaucoup plus gracieuſe & plus polie à ſon égard que vous ne l'étiez ordinairement.

Moi. On le calomnie ſans qu'il s'en doute par raport à moi, ce qui eſt trop dur pour que je ne cherche pas, ſans le prévenir, à lui en faire ſatisfaction. Cependant pour peu que l'éloignement que vous avez pour lui ſoit fondé, n'êtes-vous pas la maîtreſſe de lui interdire votre porte?

Madame Spilgoud. Je ne l'ai jamais attiré chez moi. C'eſt un homme qui tient à ce que ous avons de plus diſtingué, par conſéquent comment l'en chaſſer à propos de rien? Mais ſi vous vous étiez moins familiariſée avec lui, & que ſous quelque prétexte, toutes les fois qu'il vient ici, vous euſſiez quitté l'apartement & pris la réſolution de refuſer les offres qu'il pourroit vous faire, Mr. R — auroit bientôt diſparu, & ne nous auroit plus fourni matiere à diſputer.

Moi. Je n'en avois aucun ſujet. Ne le connoiſſant que ſous la relation d'homme aimable & de bonne compagnie, empreſſé à m'obliger & à me procurer des amuſemens, comment me réſoudre à ce que vous exigez? Si j'aimois monſieur Edeling & que je lui euſſe donné la moindre eſpérance d'être un jour à lui, ce ſeroit une toute autre affaire, & je me conduirois comme vous voudriez.

Madame Spilgoud. Je ne veux rien & je n'ai en vue que votre bonheur & le ſoin de votre réputation. Votre eſtime pour monſieur Edeling devroit ſeule vous y porter; pour moi je ne ſaurois vous impoſer aucune loi, je n'en ai pas le droit. Tout ce que je peux faire eſt de vous donner de bons conſeils, & c'eſt ce dont je tâche de m'acquiter de mon mieux. Plût au Ciel que vous n'en euſſiez pas beſoin ! car quelle que fût la tournure que les choſes priſſent, il eſt certain que perſonne ne ſeroit plus ſenſible que moi aux diſgraces que vous pouriez éprouver. Je vous aime, mon cher enfant, je vois tant d'excellentes qualités en vous que tout, juſqu'à vos erreurs, annonce la bonté de votre cœur. (*Je me ſuis miſe à pleurer.*)

Moi. Reſpectable & chere dame, pardonnez-moi encore pour cette fois une foibleſſe & une condeſcendance déplacée dont je ne prévoyois pas les ſuites.

J'éviterai à l'avenir de vous cauſer le moindre chagrin, vous réglerez ſeule mes démarches & toute ma conduite. Je rendrai juſtice à monſieur Edeling. Je n'avois point aſſez réfléchi ni vu les choſes ſous leur véritable point de vue. Oh ! que je ſerois à plaindre ſi j'avois le malheur de vous perdre ! Je le ſens tous les jours davantage, mais tout ſera réparé ; je ne vivrai plus qu'avec vous & Lysbé, je reſterai beaucoup à la maiſon, & nous n'en ſortirons que rarement pour prendre l'air avec Edeling ou ſon frere, ſupoſé encore que vous le trouviez bon, ſans quoi j'y renoncerai. Voyez-vous, je m'abandonne entiérement à vous, daignez me guider. *(Elle m'a preſſée contre ſon ſein.)*

Madame Spilgoud. Ma chere enfant, tout eſt réparé, tout eſt oublié ; je ſais que vous êtes la perſonne du monde la plus ſincere, & que vous tiendrez encore plus que vous ne me promettez.

Après nous être arrêtées quelques momens dans le pavillon & nous être entretenues affectueuſement, elle m'a demandé ſi je voulois que nous allaſſions faire un peu de muſique — De tout mon cœur, lui ai-je répondu. — Elle a pris ſon mouchoir, & a eſſuyé quelques larmes qui couloient encore, elle m'a embraſſée, & tirant mon voile un peu en avant, afin qu'on ne s'aperçût point que j'avois pleuré, nous avons été nous mettre au clavecin. Jamais elle n'en avoit joué d'une maniere auſſi raviſſante. Les accens de ſa voix me pénétroient l'ame, elle a chanté avec tant de grace ſon air favori, *ah! que l'amour eſt choſe jolie*, que je ſuis reſtée comme immobile. Nous avons enſuite parlé de monſieur Edeling & de ſon retour. Etes-vous décidée, m'a t-elle demandé, à le recevoir un peu favorablement.

Moi. Mais je ſerai bien aiſe de le revoir, je ne ſaurois trop dire pourquoi, cependant depuis ſon départ il me ſem-

ble qu'il manque. Ne le trouvez-vous pas de même ? Son abſence & celle de Lysbé me laiſſent un grand vuide, ſans eux notre ſociété languit. Je ne croyois pas, quand il nous a quittées, penſer ainſi à ſon égard, & cela n'eſt pourtant que trop vrai. (*Elle a ſouri en me nommant ſon ange.*) Ne me demandez-vous pas après cela comment j'ai pu héſiter à lui communiquer la lettre de mon tuteur? Je réponds à cela que je n'ai pas voulu convenir, même aux yeux de cette digne femme, qu'elle avoit ſi parfaitement deviné, & que ſes exhortations étoient ſi conformes à ce qu'il m'écrivoit. J'ai peut-être eu tort; mais non, cette humiliation m'auroit été trop ſenſible.

J'ai été très-ſilencieuſe pendant le ſouper, il en a été de même de la veuve ; toutes deux peut-être par la même raiſon, celle du déplaiſir que nous reſſentions de l'altercation que nous avions eue. Charlotte n'a oſé

ouvrir la bouche, elle s'eſt contentée de badiner avec le chat. Hartog a eu l'air ſérieux, contraint & penſif. Nous nous ſommes retirées de bonne heure, & je m'occupe actuellement à vous écrire pour que ma lettre ſoit prête au moment où il ſe préſentera une occaſion de vous la faire parvenir. Bon ſoir, mon amie, revenez promptement auprès de

Votre tendre & affectionnée amie.

Sara Burgerhart.

P. S. Je joins ici la lettre de mon tuteur.

LETTRE CXXIII.

De monſieur R---
à monſieur G.---

Ami Jean !

LA comédie tire à ſa fin ! c'en eſt fait, elle eſt à moi, elle doit l'être, & elle le ſera. Oh ! la charmante fille ! elle veut voir le jardin des médecins. Eh bien ! cher objet de mes vœux, vous le verrez & bien d'autres choſes encore, ou je conſens d'être chaſſé comme un gueux de la ſociété des libertins mes confreres. Et des ſoins domeſtiques ne permettent pas à la veuve de t'accompagner. Oh ! j'ai le plus grand reſpect pour les bonnes ménageres. Vous avez raiſon, grave & belle matrone !

Prends ſoin que ma chaiſe, attelée de mes deux meilleurs chevaux Kwaſt & Bles, ſoit prête demain avant midi, pour ſe rendre par un chemin détourné à ma campagne. Tiens-toi à l'écart : je n'ai que faire de toi. Dis ſeulement au jardinier que je m'y rendrai avec une demoiſelle. Cela lui ſuffira. Il ne doit me voir que lorſque j'aurai beſoin de lui, j'aurai ſoin de l'en avertir. C'eſt un ruſé matois; il ne faut pas même qu'il ſache que cette demoiſelle n'eſt point ma maîtreſſe, car il viendroit encore me lanterner & me parler de ſa conſcience; & quoiqu'une poignée de ducats de plus ou de moins me coute peu quand il s'agit de mes plaiſirs, il eſt pourtant inutile que j'enrichiſſe ſi promptement ce drôle là. J'arriverai vers les cinq heures, ou pour le plus tard à cinq & demi : on remiſera la voiture, & dès qu'on aura dételé on mettra les chevaux à l'écurie. J'arrangerai tout le reſte. Philippe n'aura qu'à s'en retourner.

Retiens bien mes ordres. Voilà cinquante ducats pour acquitter les dettes d'honneur. Je ſuis tout étourdi de mon bonheur ! Une fille, une demoiſelle de cette beauté ! douce & auſſi innocente que l'enfant qui vient de naître, qui ne prévoit nullement le péril qui la menace & ne me ſoupçonne point d'être le mauvais génie qui trame ſa perte & ſon deshonneur ; car pour vous épouſer, ma chere, cela eſt impoſſible. Tu vois que je ſuis ſi étourdi de mon bonheur que ſans m'en apercevoir je parle ſeul & m'entretiens avec moi-même.

R. —

LETTRE CXXIV.

De mademoiſelle Suſanne Hofland à mademoiſelle Sara Burgerhart.

Ma chere niece !

NE ſeriez-vous point inſtruite de mon malheur ? Hélas, ma chere amie, Benjamin & Slimpslamp ſe ſont ſauvés & ont emporté une grande partie de mon bien. J'avois dans une caſſette une aſſez groſſe ſomme en or, provenant du rembourſement de pluſieurs contracts & du prix de ma maiſon du Nieuwendyk que je venois de recevoir ; mais il a plu au Seigneur de me viſiter & de me punir de mon avarice & de la confiance

que j'avois placée en des hommes pécheurs. Je ſens toute l'énormité de ma faute. J'ai manqué de prudence & me ſuis contentée de l'aparence. Mes yeux ſe deſſillent à préſent, & je vois que feue votre reſpectable mere avoit choiſi la bonne part que j'avois négligée. Je n'en dirai pas davantage. Je n'ai ni trêve ni repos. Il faut que je vous demande pardon de toutes les injuſtices dont je me ſuis rendue coupable à votre égard. Hélas ! je dois encore vous prier d'oublier les injuſtices que je vous ai faites & tous les chagrins que je vous ai cauſés. Ma niece, ma chere nièce, il n'a pas tenu à moi que vous devinſſiez une grande pécheresſe. Ah! je promets bien que dans la ſuite je ne jugerai plus de perſonne par l'extérieur. J'aprends que la dame chez laquelle vous logez eſt une femme de bien, une veuve reſpectable, quoique un peu adonnée aux vanités de ce monde. Quels combats n'ai-je pas à ſoutenir contre un cœur qui n'eſt point encore tel que je

le déſirerois ! Ils ont heureuſement laiſſé toutes vos hardes & votre belle argenterie. Vous êtes la maîtreſſe de faire retirer, quand vous le jugerez à propos, tout ce qui vous apartient, il n'y manque rien, pas même le ménage de poupée que monſieur Blankaart vous avoit autrefois aporté d'Angleterre. Je ſuis indigne que vous vous intéreſſiez à moi, mais dites un mot en ma faveur à votre tuteur, & aprenez lui que je renonce à toutes mes prétentions. Votre mere, chere niéce, étoit pourtant ma propre ſœur. Oh ! ne mépriſez point votre tante parce qu'elle eſt devenue pauvre. Brigitte eſt ſi brutale avec moi, & me reproche avec dureté la maniere dont j'en ai agi à votre égard. Allons, digne & vertueuſe fille, laiſſez-vous toucher & écrivez-moi que vous me pardonnez & oubliez tout ce qui s'eſt paſſé. Marquez-moi auſſi le moment où je pourai vous voir.

Votre affectionnée tante & amie
Suſanne Hoſtand.

LETTRE CXXV.

De mademoiſelle Sara Burgerhart
à mademoiſelle Suſanne Hoſland.

Très-honorée tante !

JE reçois dans cet inſtant votre lettre. Je ſuis mortifiée d'aprendre que vous ayez été ſi cruellement trahie & volée. Je vois cependant avec plaiſir que vous commenciez à connoître le caractere des gens avec leſquels vous viviez. Je vous pardonne tout du meilleur de mon cœur, la religion me l'ordonne, & je ne fais que mon devoir. Qui moi! vous mépriſer parce que vous êtes pauvre. Grand

Dieu ! vous me faites frémir ! Je vous ſoulagerai de tout mon pouvoir, j'inſtruirai mon tuteur & lui repréſenterai ce qui vient d'arriver ſous les couleurs les plus favorables. Tout ce dont je vous prie, c'eſt de renvoyer, s'il vous eſt poſſible, votre ſervante, qui s'enyvre preſque tous les jours, & qui n'eſt bonne à rien.

Madame Spilgoud eſt une excellente femme. Je ne ſaurois aſſez vous dire combien je ſuis heureuſe chez elle, je la reſpecte & la chéris. Dès qu'il me ſera poſſible, peut-être même demain, je ne manquerai pas de me rendre chez vous, cela ſera beaucoup plus convenable que ſi vous vous donniez la peine de venir chez moi. Je n'ai pas dans ce moment le tems de vous écrire plus au long, il ne me reſte que celui de vous aſſurer que je ſuis

Votre très-humble ſervante
& affectionnée nièce
Sara Burgerhart.

P. S. Je

P. S. Je ſuis obligée de ſortir, j'eſpere pourtant pouvoir vous faire parvenir ma lettre avant neuf heures.

LETTRE CXXVI.

De monſieur Henri Edeling à monſieur Corneille Edeling.

Mon très-précieux ami!

J'ÉCRIS ou plutôt je commence ma lettre dans la maiſon où la perſonne du monde à laquelle je ſuis le plus attaché n'eſt point encore rentrée depuis hier à quatre heures de l'après midi qu'elle en eſt ſortie..... Mon ſang bout dans mes veines; l'amour, la crainte, la jalouſie, l'impatience, le

chagrin, ſur-tout la plus tendre inquiétude, me déchirent de maniere que mon indiſpoſition en eſt augmentée.

Oh ! vous créature céleſte, ſi ſupérieure à celles de votre ſexe ! ſe pouroit-il qu'un lâche, un perfide oſât attenter à votre honneur, & après l'avoir infecté de ſon ſouffle impur, le fouler aux pieds ! . . . . . Affreuſe perſpective ! cruelle incertitude ! Tout eſt pour moi auſſi impénétrable, auſſi ténébreux que le tombeau, que les ombres de la mort ! . . . .

Ah ! mon frere, que ne puis-je recouvrer aſſez de ſang froid pour vous inſtruire avec une eſpece d'ordre & de ſuite de mon malheur. Je vais tâcher de le faire. A force de prieres & après bien des peines je ſuis enfin parvenu à engager la digne veuve à prendre un peu de repos. Mademoiſelle Brunier a ſuivi ſon exemple. Il eſt actuellement minuit. Perſonne ne remue, tout eſt tranquile, je n'entends d'autre bruit que celui de

ma plume traçant ces lignes sur mon papier.

Sachez donc que hier après midi j'arrivai à Amsterdam très-fatigué des dernieres fortes journées que j'avois faites. Mon inclination me conduisit d'abord dans cette maison : je voulus voir celle que j'avois quittée depuis quinze jours. J'avois pris des informations au sujet de Mr. R —, & ce qu'on m'en avoit apris me paroissoit mériter que j'en fisse part le plutôt possible à madame Spilgoud & à mademoiselle Burgerhart. Je me suis présenté chez elles avec autant de plaisir que d'empressement. La veuve elle-même est venue m'ouvrir avant que j'eusse encore sonné, elle m'a témoigné que j'étois le bien arrivé, m'a demandé si j'avois été incommodé & m'a invité à prendre le thé avec elle. J'ai vu qu'elle étoit seule. Comment se porte, lui ai-je dit, la chere demoiselle Burgerhart ? est-elle à la maison ? — Cette charmante fille est très-bien, & je crois qu'elle re-

viendra avant la nuit. Elle eſt allée avec Mr. R— au jardin des médecins pour y voir je ne ſais quelle plante étrangere. (*J'ai éprouvé une ſi vive émotion que je tremblois au point de ne pouvoir tenir ma taſſe.*) Qu'avez-vous, monſieur Edeling ? Je croirois vous faire tort ſi je vous ſoupçonnois de jalouſie ; vous n'avez, je vous aſſure, aucune raiſon d'en avoir. Cette ſortie n'a point été préméditée, elle n'eſt qu'un effet du hazard ! -- Ah ! madame, lui ai-je reparti en penchant le viſage ſur ſa main qu'elle étendoit de mon côté, que je la plains ! R— eſt un mauvais ſujet, dont l'unique occupation eſt de tendre des pièges à l'innocence & de chercher à la ſéduire. Ciel ! que vais-je devenir ? que deviendra-t-elle ?

La douleur ne m'a pas permis d'en dire davantage. De ſon côté elle eſt reſtée quelque tems muette, & lorſque j'ai levé la tête & que je me ſuis aperçu qu'elle étoit évanouie, je me ſuis levé

tout-à-coup, je ſuis ſorti de la chambre & j'ai apellé le laquais. Je l'ai prié tout bas de me donner du vinaigre & de ne point faire de bruit. Ce brave garçon a pâli, & m'a obéi ; je ſuis parvenu avec beaucoup de peine à la faire revenir. Ses pleurs ont coulé. Suivez-moi, m'a-t-elle dit, dans mon apartement, je ne ſaurois reſter ici plus long-tems.

Je lui ai donné le bras & ne me ſuis plus occupé que d'elle. Elle a fermé la porte, s'eſt aſſiſe, m'a fait ſigne d'en faire de même, a paru vouloir m'interroger & ne l'a pu. Il a fallu que je priſſe la parole, je lui ai donc dit : je vous ai communiqué bruſquement & avec trop de précipitation les informations que je m'étois procurées de ce vaurien, daignez me le pardonner.

Elle m'a ſerré la main & a continué de pleurer. Je ſuis encore ſorti de la chambre, j'ai fait ſigne au laquais de m'aporter une bouteille de vin & de l'eau de Seltzer ; je l'ai conjurée d'en boire,

elle m'a assuré que cela lui seroit impossible, j'ai persisté & elle en a avalé quelques goutes qui lui ont rendu une partie de ses forces & l'ont mise en état de me dire : ah ! monsieur Edeling, quelle horrible nouvelle vous m'aprenez là ! Si vous étiez venu deux heures plutôt, cette affreuse avanture ne seroit point arrivée. Vous savez que personne au monde n'est moins défiante qu'elle, d'ailleurs Mr. R — ne lui a jamais donné aucun sujet de s'en défier, mon éloignement pour sa personne est tel qu'elle m'a promis, uniquement pour me satisfaire, de ne plus avoir de liaisons avec lui. (*Elle a recommencé à pleurer ; mes yeux étoient gros & se sont remplis de larmes.*)

Oh ! gardez-vous de la soupçonner ! elle est innocente ! vous êtes son ami, elle l'assure, & je suis certaine qu'elle vous aime sans s'en douter, elle l'ignore encore. Mais il me vient une idée. (*Elle a sonné.*) Fréderic, allez sur le

champ au jardin des médecins, & demandez s'il ne s'y trouveroit pas un monſieur vêtu d'un habit gris de lin brodé en argent, & une demoiſelle avec une robe de taffetas jaune. Si l'on vous répond que oui, vous prierez cette derniere de vouloir bien ſe rendre ſans perte de tems ici où elle eſt attendue par une perſonne qui a des choſes importantes à lui communiquer. — Il y courut ſans rien dire & ſi ſecrettement que les ſervantes ne s'en aperçurent pas. Nous regardames pour le moins cinquante fois à la pendule, je tirois ſouvent ma montre, il nous paroiſſoit que le laquais tardoit beaucoup. — Ah! diſions-nous, il ne ſauroit être encore de retour. — Il arriva enfin & nous aprit que l'un des garçons jardiniers lui avoit dit, qu'un monſieur & une dame ſemblables en tout à ceux qu'il lui déſignoit étoient ſortis avant cinq heures, & avoient avancé plus loin dans le plan-

tage (*). Fort bien, lui a dit ſa maîtreſſe. Fréderic, promettez-moi que vous ne ferez ſemblant de rien, mais je vous connois trop pour douter de votre diſcrétion. Allez, retournez joindre les autres domeſtiques, & ne ſortez pas, car je pourois avoir beſoin de vous. Il s'en eſt allé l'air fort affligé. Nous nous ſommes regardés quelque tems la veuve & moi ſans rien dire. Elle s'eſt levée, s'eſt tordu les mains, eſt retombée ſur ſa chaiſe les yeux levés au Ciel : Oh Dieu clément & miſéricordieux ! s'eſt-elle écriée d'une voix ſupliante, défendez & protégez un de vos enfans en proie aux fureurs d'un monſtre farouche.

(*) Le plantage eſt une promenade à l'une des extrêmités de la ville très-agréable & fort étendue, occupée par des jardins & des guinguettes très-fréquentées. Elle commence au quartier des Juifs & aboutit à la porte de Muyden. N. D. T.

Une voiture s'eſt arrêtée à huit heures devant la maiſon, mon cœur battoit ſi violemment que je me ſuis trouvé mal, nous nous ſommes fixés l'un l'autre ſans pouvoir nous communiquer nos craintes & nos eſpérances. Tout-à-coup nous avons entendu la voix de mademoiſelle Brunier qui revenoit avec ſon oncle de ſa campagne & avoit compté nous ſurprendre. Elle eſt entrée, a embraſſé la veuve, & reculant ſubitement elle s'eſt écriée : Oh Ciel ! que veut dire ceci? où eſt ma chere Burgerhart ? Seroit-elle malade ? Je n'ai pas eu un ſeul moment de repos, j'ai craint qu'il ne lui fût arrivé quelque malheur, il y a quatre jours que je ſuis privée de ſes lettres : je vais la voir .... Demeurez, ma chere, lui a dit madame Spilgoud, votre Burgerhart n'eſt point malade, du moins je m'en flatte.

Mademoiſelle Brunier. Que s'eſt-il donc paſſé? Je vous prie, je vous ſuplie de me le dire.

Madame Spilgoud. Mademoiſelle Burgerhart n'eſt point ici. Mr. R— chere Lysbé, je ne ſaurois vous en dire davantage.

Cette bonne & honnête veuve étoit auſſi pâle que la mort, je lui ai dit tout ce que j'en ſavois, elle a pleuré, preſſé & répété que cela lui paroiſſoit impoſſible, que ſon amie étoit vertueuſe, qu'elle n'aimoit du tout point R. — En un mot elle n'a rien oublié de ce qui lui a paru propre à l'excuſer. Elle ſera bientôt de retour, a-t-elle ajouté, gardons-nous de ſoupçonner l'innocence même.

Madame Spilgoud. Nous en ſommes bien éloignés, chere Lysbé; mais R— eſt un grand ſcélérat. Ah! je frémis toutes les fois que j'y penſe.

Mademoiſelle Brunier. Où eſt Hartog? Charlotte eſt-elle ſortie?

Madame Spilgoud. Hartog eſt d'un grand ſouper, d'où elle ne reviendra que tard. Charlotte couche chez ſon

oncle & ſa tante à leur campagne, où ils l'ont menée avec eux.

La pendule a ſonné neuf heures — neuf heures & demie. Chaque caroſſe attiroit notre attention, nous cherchions à nous abuſer nous-mêmes. Enfin le moment de la fermature des portes eſt arrivé, & — point de demoiſelle Burgerhart!

Notre ſituation ne ſauroit ſe décrire; je vous laiſſe le ſoin de l'imaginer. Mademoiſelle Brunier, pour ſe débaraſſer de ſon manteau & de ſon chapeau, s'eſt rendue dans l'apartement qu'elle & ſon amie occupent enſemble, & s'eſt écriée: monſieur, un mot, s'il vous plaît. Allez, m'a-t-elle dit, chercher notre amie, & amenez-la ici, je viens d'y trouver des lettres. Cette nouvelle rendit aſſez de force à la veuve très-affoiblie par la douleur, pour qu'avec le ſecours de mon bras elle pût d'un pas chancelant & mal aſſuré monter l'eſcalier. Mademoiſelle Brunier a fermé la porte: je

ne m'étois jamais trouvé auſſi affecté. Je me ſuis jetté ſur la chaiſe que j'ai cru que mademoiſelle Burgerhart avoit occupée la derniere, parce qu'elle étoit devant ſon bureau où l'on m'a dit qu'elle avoit écrit juſqu'au moment de ſon départ. La plume étoit encore ſur le papier ; je l'ai baiſée.

La lettre, a obſervé mademoiſelle Brunier, ainſi que vous le voyez, étoit pour moi. Elle l'a ouverte, a commencé à la lire, & n'a pu continuer ; elle me l'a remiſe pour en faire la lecture : je ne vois goute ; mes larmes.... Ah ! cher frere ! & pourquoi aurois-je honte de ma ſenſibilité ? Vous ſavez que je ne pleure pas facilement. J'ai donc lu cette lettre quoiqu'obligé de m'arrêter plus de vingt fois. Tantôt la voix me manquoit, tantôt la veuve ſanglotoit, & mademoiſelle Brunier pleuroit. A la fin la premiere a dit : Oh ! cette précieuſe, cette vertueuſe, cette généreuſe fille ! Voilà donc enfin l'explication d'un pro-

pos

pos auquel je ne comprenois rien! Nous avons lu la lettre de ſon tuteur auprès duquel on l'avoit calomniée. J'ai ouvert un cahier de papier de poſte dans lequel j'ai trouvé celle qu'elle écrivoit à ſa tante . . . . Mais il m'eſt impoſſible de vous inſtruire de tout ce qui la concerne, vous n'êtes pas aſſez au fait de ſon hiſtoire. Nous nous ſommes mutuellement conſidérés, & après avoir enfanté mille projets que nous avons tous également rejettés, notre affliction eſt montée à ſon comble. Il étoit alors une heure.

Mademoiſelle Hartog eſt rentrée, a monté dans ſa chambre & s'eſt couchée: nous avons évité de faire du bruit. Madame Spilgoud étoit ſi mal à ſon aiſe, ſi accablée & ſi foible que nous l'avons décidée à ſe mettre au lit; j'ai conſeillé à mademoiſelle Brunier d'en faire autant, elle m'a dit qu'elle reſteroit un moment toute habillée dans ſon fauteuil. J'ai paſſé dans la chambre de la

veuve, & après avoir été quelques momens concentré en moi-même, j'ai eſſayé d'écrire, & vous voyez ici ce que je ſuis parvenu à coucher ſur le papier. Aucun des domeſtiques, à l'exception du fidele laquais dont j'ai précédemment parlé, qui avoit été au ſervice de monſieur Spilgoud, & qui ſe trouve heureux de ſe voir de nouveau à celui de ſon ancienne maîtreſſe, ne me ſait dans la maiſon, & malgré notre confuſion les dames n'ont pas laiſſé de comprendre auſſi bien que moi que cette malheureuſe avanture devoit demeurer ſecrette.

Il eſt trois heures & demie, le jour commence à paroître. Les portes ne s'ouvriront que dans une heure, j'entends quelqu'un deſcendre . . . on grate à la porte . . . . je vais voir qui ce pouroit être.

Ce ſont les deux dames, elles n'ont pu dormir un ſeul inſtant. Le bon Frédéric, qui étoit auſſi levé, nous a

aporté l'eau pour le thé, nous en avons pris. Mademoiſelle Brunier a propoſé d'ouvrir tout doucement au laquais la porte de la rue pour qu'il ſortît. (La chambre des ſervantes eſt en haut ſur le derriere.) Oh! a-t-elle dit, qu'allois-je imaginer, cela n'a pas le ſens commun. Nous avons gardé un profond ſilence, témoignant par là que nous n'étions pas de ſon avis. Nous étions hors d'état de prendre par nous-mêmes aucun parti. J'étois accablé de chagrin & de la fatigue du voyage. Nous ſommes remontés tous trois le plus doucement qu'il nous a été poſſible dans ſa chambre, parce que nous penſions que lorſque nous y ſerions mademoiſelle Hartog ne pouroit nous entendre, & que ſi elle s'apercevoit par hazard de quelque mouvement, elle s'imagineroit ſans doute qu'habitée par les deux jeunes demoiſelles, celles-ci parloient & s'entretenoient enſemble de leurs affaires.

Une voiture s'eſt arrêtée à cinq heures devant la maiſon, le cocher a ſonné; la porte s'eſt ouverte; on s'eſt preſſé de lui donner quelque argent..... Ah! mon frere, vous le dirai-je!.... c'étoit ma chere Burgerhart, nous diſcernions à travers les vitres tout ce qui ſe paſſoit dans la rue. Au même inſtant, cachez-vous, m'a dit la veuve, & me faiſant entrer dans un cabinet, elle m'a recommandé de le fermer en dedans. La nouvelle arrivée, ſe couvrant les yeux de la main, a paſſé rapidement devant Fréderic, & craignant d'évanouir elle s'eſt jettée dans un fauteuil, elle a regardé tour-à-tour madame Spilgoud & mademoiſelle Brunier, a fait un effort pour ſe lever; mais cette digne femme l'a prévenue, l'a ſerrée entre ſes bras ſans prononcer une ſeule parole. Mademoiſelle Burgerhart a auſſi gardé un profond ſilence, Lysbé en a fait de même. J'ai vu tout cela très-diſtinctement à travers une ouverture du rideau pendu de-

vant la porte vitrée du cabinet qui reçoit la clarté de la chambre. Mademoiselle Burgerhart eſt retombée ſur ſon ſiege, la veuve a repoſé la tête de cette charmante fille ſur ſon ſein. Mademoiſelle Brunier s'eſt miſe à genoux à côté d'elle & lui a donné un verre d'eau avec quelques goutes de la liqueur de Hofman. L'une & l'autre lui ont rendu tous les ſervices qu'elles ont pu. Oh! qu'il étoit dur pour moi de n'oſer l'aprocher! A force de retenir mon haleine il m'eſt arrivé une fois d'éternuer, elle s'en eſt aperçue, a regardé d'un air égaré de mon côté, & n'a pas fait la moindre queſtion. — Ma chere, ne voudriez-vous pas vous coucher, lui a demandé madame Spilgoud, vous me paroiſſez mal à votre aiſe. Elle a répondu par un ſigne d'aprobation & a donné à entendre qu'elle deſiroit qu'on la ſaignât, elle a enſuite porté la main ſur ſon cœur pour marquer qu'elle étoit fort opreſſée. Mademoiſelle Brunier a chargé Fréderic d'aller chercher un chi-

rurgien, & les deux dames l'ont aidée à ſe déshabiller. Ses hardes étoient dans le plus grand déſordre, ſes manchettes toutes déchirées, la plupart des boucles de ſes cheveux détachées & pendantes. J'ai fermé le rideau, c'eſt une attention que je lui devois, on ne ſauroit jamais avoir trop d'égards pour le beau ſexe.

A peine a-t-elle été couchée que le chirurgien eſt arrivé, c'eſt un bon vieux homme qui ſert la maiſon, il l'a ſaignée, lui a tâté le pouls, & a dit qu'il alloit ordonner une potion qu'il faudroit tout de ſuite lui faire prendre. Elle n'avoit pas encore ouvert la bouche. Elle a commencé à pleurer : cela me ſoulage, a-t-elle dit. Oh ! ma précieuſe amie, ne me ſoupçonnez pas, Dieu m'eſt témoin que je ne vous en ai jamais impoſé. Je me ſuis tirée ſaine & ſauve des mains de ce perfide ſans que mon honneur en ait ſouffert. Si mon trouble me le permettoit, je vous aprendrois tout ce qui s'eſt paſſé ; mais actuellement je ne le ſaurois.

Soyez tranquile & rendez graces au Ciel de ce que j'ai conſervé mon innocence. Madame Spilgoud en a remercié Dieu, ainſi que mademoiſelle Brunier, elle a fermé ſes rideaux, l'a priée de ſe tranquilliſer & de tâcher de dormir, lui défendant de ne plus ouvrir la bouche.

J'ai profité de l'occaſion, & mademoiſelle Brunier prétextant vouloir prendre les hardes que ſon amie venoit de quitter dans le cabinet, j'en ſuis ſorti tout doucement & ai paſſé devant ſon lit. La veuve m'a ſuivi, & nous avons laiſſé Lysbé avec elle.

Rentrée dans ſa chambre elle m'a embraſſé. Je vous félicite, oh! le meilleur des hommes! s'eſt-elle écriée, notre amie eſt ſauvée. Songez actuellement à vous, faites-vous ſaigner tout de ſuite, & tâchez de marcher un peu, avant de vous rendre chez votre pere. Je vous attends ici vers le ſoir. J'ai ſuivi ſon conſeil, & me ſuis rendu ſur les neuf heures à la maiſon où j'ai été reçu très-

affectueusement par mon pere, qui a été fort surpris de me voir si pâle & si défait. Je lui ai dit que j'avois été saigné & que j'étois assez malade. Il m'a conseillé de me mettre au lit, ce que j'ai fait. Il est midi & je finis ici la lettre commencée chez la veuve. Adieu, mon meilleur ami.

Henri Edeling.

P. S. Comme j'ignore l'endroit où vous êtes actuellement, je ne ferai point encore partir la présente : j'espere vous instruire de toutes les circonstances de cette affaire, dussé-je vous remettre moi-même mes lettres.

LETTRE CXXVII.

De mademoiſelle Suſanne Hofland
à mademoiſelle Styntie Doorzicht.

Chere amie !

JE crains de me préſenter devant vos yeux, & c'eſt ce qui m'engage à vous écrire. Oh ! je ſuis une fille perdue. Que n'ai-je ſuivi vos conſeils ? Hélas ! que vous dirai-je ? Je crois que ce ſont mes péchés qui ont attiré tous ces malheurs ſur ma tête. Oui, ſans doute. J'étois très-en colere contre vous la derniere fois que vous êtes venue chez moi, car je penſois que vous n'aviez pas encore pénétré les profondeurs de nos voies,

que vous ne marchiez encore qu'à tâtons parce que vous faiſiez ſi peu de cas du frere Benjamin. Combien de fois ne me ſuis-je pas humiliée devant le Seigneur pour avoir entretenu des ſoupçons ſur le compte de cet hypocrite ! c'eſt un vrai fils de Bélial, un ſépulcre blanchi, & Slimpslamp eſt une ſeconde Jezabel. Elle m'a dreſſé des embuches, elle m'a conduite d'écueils en écueils. Elle m'a perſuadé que toutes mes inquiétudes n'étoient que des tentations du malin. C'eſt la copie du traître Achitophel. Il n'y a que huit jours qu'elle m'a donné le conſeil le plus pernicieux relativement à ma nièce Burgerhart ; mais le Seigneur n'abandonne jamais les ſiens ; elle m'écrivit une lettre pour me témoigner ſon repentir dans un ſtyle ſi humble & ſi étudié, chere Styntie, elle s'y plaignoit d'avoir été pendant deux jours & trois heures au pouvoir du malin. Oh ! cette lettre étoit ſi admirable ! Et ce fut préciſément alors

qu'elle disoit à ce Tartuffe. *Allons, creusons une fosse & précipitons-y Susanne.* Elle me fit prier de la recevoir; elle avoit, disoit-elle, besoin de baume pour guérir les plaies de son cœur navré, & le frere, à présent que le zele du Seigneur l'inspiroit & qu'il en étoit rempli, officieroit de maniere à toucher nos ames & à éclairer nos consciences. Que j'attendois, chere Styntie, ce jour avec impatience! Oui, j'avois fait tuer le veau gras, & les productions terrestres, bienfaits du Très-Haut, n'avoient point été épargnées. Oh! j'ai toujours été si lente & si tardive dans la voie du salut, & je fus si édifiée dans cette occasion. Benjamin avoit d'abord été un vrai Boanergès, il devint alors un Soleil vivifiant & confortatif. Slimpslamp étoit dans un état d'anéantissement, & prétendit ensuite être remplie d'une sainte joie. J'observe avec plaisir, a dit ce malheureux homme, cet impie, que le Seigneur a béni

d'une maniere toute particuliere mes travaux de ce soir. Votre maison est une seconde Béthel, & ma sœur une nouvelle église. Réjouissons-nous donc; buvez, mon amie; vous n'avez été que trop long-tems dans l'affliction. Votre vie est d'un grand prix pour les habitans de Sion. Il faut que vous sachiez, Styntie, que je ne saurois suporter que fort peu de vin, ma tête est si foible, si foible, oui; & quand elle a commencé à s'apesantir, ils m'ont conseillé de me coucher un moment, je les ai crus. Il faut qu'ils eussent mis quelque drogue dans mon verre, car j'étois extrêmement assoupie. Je me suis réveillée le matin assez bien portante. J'étois pourtant honteuse de m'être laissé tenter de cette maniere dans un moment d'édification. Brigitte a prétendu qu'elle étoit aussi malade; il étoit fort tard quand nous nous sommes levées. Elle avoit bu prodigieusement & étoit restée morte ivre. Je suis entrée dans ma

salle, & ne voyant point ma cassette à la place où elle étoit ordinairement : Brigitte, me suis-je écriée, où est ma cassette, qu'en avez-vous fait ? L'auriez-vous mise quelque autre part. — Mon Dieu, non, m'a-t-elle répondu, n'est-elle pas à sa place ? Quand j'aurois voulu la transporter ailleurs, cela ne m'auroit pas été possible, elle est trop pesante. Vous saurez, Styntie, que j'y avois beaucoup d'argent comptant provenant d'obligations qu'on m'avoit remboursées & du payement d'une maison que j'avois vendue ; tous mes joyaux y étoient aussi renfermés, elle étoit couverte d'un tapis verd. Il n'étoit que trop vrai, ma chere Styntie, & Brigitte m'a dit alors que Cornélie l'avoit forcée à boire, (elle avoit précédemment assuré la même chose de ma niece,) & qu'elle & Benjamin l'avoient ensuite couchée à terre sur des coussins ; que c'étoit tout ce qu'elle pouvoit se rapeller. Je n'avois encor

aucun ſoupçon contre ces enfans de Satan. Hélas ! ai-je penſé, Brigitte aura laiſſé la porte ouverte, & quelqu'un aura volé la caſſette. J'ai chargé un crocheteur d'aller chez Benjamin & chez Slimpslamp, les voiſins lui ont apris que leurs chambres étoient vuides, que depuis huit jours ils en avoient vu ſortir beaucoup de meubles, qu'ils ignoroient où on les avoit tranſportés. Je me ſuis rendue ſur le champ chez le miniſtre P --, qui m'a conſeillé de faire inſérer un avis dans la gazette, afin que ces fripons fuſſent livrés entre les mains de la juſtice. Je vais ſuivre ſon conſeil. Ils m'enlevent les deux tiers de mon bien. Il eſt vrai qu'ils n'ont rien pris de ce qui apartenoit à ma niece. Brigitte, ſachant à préſent que je ſuis pauvre, me traite durement & eſt fort inſolente avec moi. Cette jeune étourdie de Sara va bien ſe moquer & rire de mon malheur. Son tuteur monſieur Blankaart eſt ſur le

point d'arriver, l'eau eſt parvenue juſqu'aux lèvres. Hélas ! j'en ai ſi mal agi avec cet honnête homme. Oui, j'ai eu tort, je ne ſaurois le nier.

Il me l'avoit bien prédit. Suſanne, me diſoit-il, ces gens vous pillent, ils vous trompent : vous êtes un vrai Saül, lui répondois-je. Et quelles fauſſetés Benjamin ne me débitoit-il pas, il prétendoit avoir pour moi un penchant irréſiſtible, il étoit jeune, il ſe flattoit que nous ne ferions plus qu'un corps & qu'une ame, nous qui en avions reçu deux en naiſſant. Bon Dieu, Styntie, vous ſavez que le bruit s'étoit répandu que je devois épouſer le frere. Monſieur Blankaart même, quoiqu'encore relégué au ſein de la France & d'un pays papiſte, ne me l'a-t-il pas reproché ? Quand je viens à me rapeller tout ce qui s'eſt paſſé, il s'en manque peu que je ne m'arrache les cheveux de déſeſpoir. Mon argent, mon précieux argent a

disparu, je suis dévalisée. Ah ! que je suis une pauvre dupe ! Que ma niece va être contente ! Elle en sautera de joie, & elle s'écriera, le Ciel est juste, il punit ma tante qui m'a si fort maltraitée. J'ai le cœur si plein que j'ai voulu le soulager en vous confiant mes peines. Répondez-moi, écrivez-moi, écrivez à votre tour à

Votre infortunée sœur
Susanne Hosland.

LETTRE CXXVIII.

De mademoiſelle Styntie Doorzicht
à mademoiſelle Suſanne Hofland.

Amie Hofland!

J'IGNORE encore ſi je dois m'affliger ou me réjouir de votre avanture. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que je ſuis conſternée quand je viens à penſer qu'il ſe trouve au monde des gens aſſez ſcélerats pour emprunter les dehors de la piété & commettre ſous ce maſque hypocrite des actions dont ceux qui ne ſe ſont jamais occupés de la mort & de l'éternité auroient craint de ſe ſouiller. Vous voilà donc la victime de leur

fauſſeté & de leur perfidie. Que vous dirai-je? Les voies du Seigneur ne ſauroient ſe pénétrer, & les moyens qu'il emploie pour ramener au bercail les brebis égarées ſont auſſi merveilleuſes qu'adorables. Je ſuis enchantée de voir que Dieu vous aime aſſez pour vous avoir privée des choſes de ce monde pour leſquelles vous aviez le plus d'attachement, où vous aviez mis votre cœur & qui vous détournoient de faire le bien. Je vous ai regardée long-tems avec compaſſion, parce que je connoiſſois parfaitement les mœurs & la façon de penſer de ces gens de la lie des méthodiſtes. Je ſavois que, quoique adonnés à toutes ſortes de luxure, le cœur rempli de fiel & de méchanceté, ils regardoient le Ciel comme leur héritage. Je ſuis moins ſcandaliſée à la vue des pécheurs qui conviennent de bonne foi de leurs fautes que des gens de cette eſpece. Oui, ſi l'apôtre Paul s'étoit trouvé à vos aſſemblées, il n'au-

roit pas manqué de dire à Benjamin : oh ! toi, enfant de perdition, je vois bien que tu croupis dans le fiel le plus amer & dans les chaînes du péché, ainſi qu'il l'avoit dit autrefois à Simon le magicien.

Je vous avois, graces au Seigneur, précédemment exhortée à être ſur vos gardes, je ne me pardonnerois pas de l'avoir négligé : mais vous m'avez toujours regardée comme l'ennemie de ces fourbes, & vous n'avez jamais eu de confiance en moi. Votre cœur étoit trop endurci, il a fallu que le Très-Haut vous remît lui-même vos tranſgreſſions devant les yeux. L'avarice vous rongeoit, vous étiez perverſe, envieuſe, vous n'avez point craint de vous montrer injuſte envers la fille de votre propre ſœur. Votre cupidité vous auroit perdue pour toujours, car vous étiez tranquile & ſatisfaite au milieu de vos iniquités. On vous avoit perſuadée que ce péché favori étoit pour

vous une néceſſité dont vous ne pouviez vous affranchir, parce qu'il vous falloit quelque choſe de pareil pour vous humilier, un ange de ſatan qui vous frapât de ſa verge. Moins vous cherchiez à vous procurer le ſigne caractériſtique des diſciples du Sauveur, plus l'on s'efforçoit de vous perſuader que vous étiez dans la voie du royaume céleſte.

Pour vous convertir, le bon Dieu vous ôte ces richeſſes, & ce ſont vos faux amis qui vous les raviſſent. Vous aviez, ainſi que l'ancien peuple de Dieu, péché doublement & tranſgreſſé ſes commandemens. D'abord vous l'aviez abandonné lui qui eſt la ſource des eaux vivantes, & vous étiez creuſé à vous-même des citernes qui ne tenoient point l'eau, & où elle ſe perdoit. Si vous deſirez vous aſſurer de la vérité de votre converſion, je vais vous indiquer la méthode que vous devez ſuivre, & l'unique

pierre de touche propre à vous en convaincre. Vous ſentez-vous diſpoſée à remercier Dieu ſincérement de ce qu'il vous a privée de cet argent dont vous faiſiez votre idole ? Pouvez-vous vous réjouir au Seigneur de ce qu'il lui a plu vous délivrer de cette Sodome ſpirituelle ? Convenez-vous que vous avez eu des torts avec votre niece ? Conſentiriez-vous à lui reſtituer tout ce qui lui apartient ? à demander pardon au digne monſieur Blankaart d'avoir, pour ainſi dire, forcé ſa pupile encore toute jeune à chercher un refuge chez des étrangers ? Je ne vous demande point ſi un repentir véritable vous engage à vous humilier devant le Seigneur. Pourvu que vous recouriez à lui, le reſte ſuivra immanquablement, & ſi vous ne pouvez vous déterminer à l'un, l'autre vous ſera tout-à-fait inutile. Oui, mon amie, alors vous n'aurez point crucifié le vieil homme qui eſt le péché. Mais en fai-

ſant ce que je vous enſeigne, ce ſera renoncer à vous-même, ſuivre exactement le précepte de l'évangile, & acquérir la piété chrétienne. Hors de là tout n'eſt que vanité, & l'on eſt ſans religion. Si vous vous acquitez ſcrupuleuſement de tous ces devoirs, vous aurez ſurement du repos & du contentement d'eſprit, vous rendrez graces à votre Créateur de ce qu'il vous a délivrée de l'objet de votre culte, & vous verrez que votre prétendue perte deviendra un gain réel.

Si vous le pouvez, défaites-vous de Brigitte, elle convient beaucoup mieux aux Benjamins & aux Slimpſlamps qu'à vous. Je vous procurerai une brave fille qui vous ſervira juſqu'à ce que nous voyons comment tourneront les choſes. Ne pourſuivez point ces malheureux hypocrites; ce ſeroit de l'argent dépenſé mal à propos, & l'on ſe moqueroit encore de vous. Lorſque vous me témoignerez que mes

avis ne vous déplaiſent pas, & que vous êtes réſolue à les ſuivre, j'entrerai avec vous dans de plus grands détails. Que l'Ecriture Sainte vous ſerve de guide, & faites-moi part de votre façon de penſer; cette connoiſſance ſera la règle de ma conduite avec vous relativement à votre conſcience. Eprouvez auſſi ſi mon conſeil eſt conforme aux préceptes divins. Je ne vous oublie jamais dans mes prieres, car je ſuis bien réellement

Votre amie

Styntie Doorzicht.

LETTRE CXXIX.

De monſieur Arnold Helmers
à mademoiſelle Elizabeth Brunier.

Chere demoiſelle Lysbé!

IL y a long-tems que je ne vous ai écrit, cependant je ne vous vois jamais ſans me rapeller avec douleur mon intime ami votre digne pere. Je commence à me familiariſer avec l'idée de cette perte, toutes les fois que mes affaires m'apellent à Amſterdam. C'eſt comme s'il me falloit grimper au ſommet de la montagne la plus eſcarpée; j'écris même avec beaucoup plus de peine que ci-devant. Je deviens vieux

&

& caduque, mademoiſelle Brunier. Et actuellement que je vous ſais vous & votre frere Jacob bien placés, que vous vous conduiſez convenablement l'un & l'autre, je ſuis ſi tranquile qu'il me ſemble inutile de prendre la plume.

Votre tante m'a apris que vous aviez paſſé quelque tems à la campagne, & que madame Spilgoud étoit la meilleure femme du monde. Elle m'a auſſi parlé d'une des jeunes penſionnaires qui demeure avec vous, elle vous trouve ſi changée à votre avantage qu'elle a cru ne pouvoir aſſez me le dire. Elle prétend que vous n'êtes pas reconnoiſſable, & que cette heureuſe métamorphoſe eſt l'ouvrage de ces deux dames. Jacob ſe conduit auſſi parfaitement bien, s'acquitte ſoigneuſement de ſon devoir & lit beaucoup plus qu'il ne faiſoit. A ce récit, ma chere Lysbé, j'ai pleuré de joie, ce ſont les premieres larmes que j'ai verſées depuis la mort de votre digne pere &

celle de ma digne épouſe. Les hommes ont de la fermeté & ne pleurent que rarement, mais quand leurs larmes coulent, elles partent du cœur. Oh! ai-je penſé en moi-même, ſi mon ami avoit pu vivre aſſez long-tems pour être témoin de la bonne conduite de ſes enfans! Hélas! ce qui eſt paſſé eſt paſſé! Lysbé, vous ne vous imagineriez jamais combien je m'intéreſſe à votre bonheur & à celui de votre frere Jacob.

Mais, chere Lysbé, j'aime qu'on s'occupe dans ce monde de quelque objet ſérieux. Une jeune fille n'eſt pas uniquement faite pour travailler à la dentelle, pour coudre ou pour broder, pour lire un livre agréable, pour aller quelquefois à l'égliſe, aux ſpectacles, ou pour ſe promener; que d'autres obligations plus importantes n'a-t-elle pas à remplir?

Vous ſavez que perſonne ne reſpecte plus que moi le ſaint état du mariage.

Tous les jeunes gens bien conſtitués, qui ſe portent bien, en état de ſoutenir une famille, devroient néceſſairement ſe marier, & je ne ſaurois eſtimer ceux d'entr'eux qui ne parlent de ce lien ſacré qu'avec mépris. Ce n'eſt qu'après qu'ils ſont mariés qu'ils commencent à ſe fixer, & ils n'acquierent de la conſiſtance que lorſqu'ils ont une femme & un ménage. L'argent ſe fond entre leurs mains, ſans qu'ils ſachent eux-mêmes comment ils l'ont employé & ce qu'ils en ont fait. Les filles ſont regardées comme ſans conſéquence, perſonne ne s'en occupe, elles ſont ſouvent fort à plaindre. Elles ignorent aujourd'hui où elles ſeront demain; ſi elles vieilliſſent, c'eſt encore pis; elles deviennent bigotes ou joueuſes, ſe mêlent de tout, ſe paſſionnent pour un ſinge ou pour un chat, médiſent des belles femmes & des jeunes filles, obſervent les lunettes ſur le nez à travers les rideaux de leurs fenêtres l'eſ-

pece de légumes que leur voiſine achete, tâchent de découvrir quel eſt le maître du chien qui ſe trouve devant ſa porte, ſe pifrent de friandiſes, & enſuite d'un ton & d'un air affligé chantent d'une voix tremblante & caſſée :

Het vleeſch en kan in't kruis niet ongevoelig weeren (*).

Voilà, ma chere fille, le ſort dont je deſirerois vous préſerver. Oh ! je ne me contiens plus lorſque je vois les jeunes gens avoir de l'ouvrage par deſſus les yeux ſans ſavoir par où commencer. Ce n'eſt pas que j'aprouve cet air affairé & cet empreſſement affecté que tous n'ont pourtant pas également; l'émulation eſt un reſſort toujours tendu qui les pouſſe continuellement au travail, & ne leur laiſſant aucun repos les empêche de ſe livrer à des plai-

(*) Et la chair ſur la croix ne peut être inſenſible.

firs dangereux & de s'adonner au mal : elle me paroît un très-grand bien. Une fille de votre âge doit à ſon tour s'occuper, il faut qu'elle ſache tout ce que les perſonnes de ſon ſexe doivent néceſſairement ſavoir, enfin qu'elle ſe marie. Telle eſt ſa véritable deſtination.

J'ai toujours conſidéré avec beaucoup de ſatisfaction un ménage tel que celui que je me figurois. Je voyois un jeune époux & ſon épouſe gais & contens, la jeune mere aſſiſe auprès du berceau de ſon enfant, couſant ou tricotant, le berçant de tems en tems, ou chantant quelquefois. Le mari vaquoit à ſes affaires pendant le jour, & attendoit impatiemment la nuit pour rejoindre ſa femme ; celle-ci le recevoit avec toute la joie imaginable, & tandis qu'elle arrangeoit ſa chambre & ſoignoit ſon ménage, lui de ſon côté lui faiſoit quelque bonne lecture, un récit intéreſſant, ou badinoit avec l'enfant & aſſuroit n'avoir jamais été auſſi heureux qu'alors.

La femme en disoit de même & paroissoit extrêmement contente. Oh ! qu'un tableau de cette espece est touchant pour un cœur sensible ! En suivant un pareil exemple l'homme remplit les vues du Créateur, il se rend utile à lui-même, à sa famille, à sa patrie. Il débrouille les hoiries litigieuses, administre les revenus des maisons fondées en faveur des orphelins, devient diacre, directeur d'hopitaux, & se met ainsi en état de rendre compte à son Créateur de l'emploi qu'il a fait des jours qu'il a bien voulu lui accorder dans ce monde & des talens dont il l'a doué. A sa mort il est regretté des honnêtes gens, & voilà précisément ce qui est arrivé à feu votre pere qui avoit essuyé bien des chagrins.

Il est tems de m'expliquer plus clairement. Vous connoissez sans doute mon neveu Pierre ; c'est un brave garçon dont j'ai toujours eu sujet de me louer, il est assez bien de figure pour

un homme, & quand il eſt bien mis il eſt tout comme un autre, celle qui l'epouſera n'aura point à en rougir. — Eh bien, Pierre, lui dis-je un jour, ne penſez-vous point encore à vous marier? — Pardonnez-moi, mon oncle, m'a-t-il répondu, mais je n'ai point de maîtreſſe, j'eſpere pourtant en trouver bientôt une. — En ce cas, mon enfant, cherchez de votre côté, & je chercherai du mien. — Alors j'ai penſé en moi-même, Lysbé ne ſeroit-elle pas la femme qui conviendroit à Pierre? C'eſt un brave garçon qui ne manque pas de bon ſens, il eſt ſain & robuſte, entend les affaires. Son aprentiſſage fini, je le mettrai en état de travailler pour ſon propre compte. Eh bien, je le propoſerai à Lysbé; vous êtes douce, bonne, ſpirituelle, belle & aimable, telle enfin que je deſirerois que vous fuſſiez ſi j'avois deſſein de vous épouſer. Je m'imagine que vous n'avez point encore diſpoſé

de votre cœur, puiſque vous ne m'avez jamais mandé que perſonne ſe fût propoſé. Ce mariage me feroit le plus grand plaiſir, parce que je ſerois charmé de pouvoir vous léguer une partie de mon bien, ainſi qu'à votre frere Jacob, s'il continue à ſe bien conduire, car vous êtes l'un & l'autre les enfans de mon ami, c'eſt je crois en dire aſſez. Pierre eſt le ſeul parent qui me reſte: je ne veux point vous contraindre, je vous enverrai mon neveu ſous quelque prétexte. *L'occaſion fait l'inclination*, & quelquefois le larron, quand ce ne ſeroit que du cœur d'une jeune fille. Si mon projet ne réuſſit pas, patience; vous avez tout le tems de la réflexion, je le répete, je n'entends point vous gêner. Si vous ne conſentez pas à l'épouſer, je continuerai toujours à en agir avec vous comme j'ai fait juſqu'à préſent. Je n'ai point oublié votre ſoumiſſion aux volontés d'un pere dans une autre occaſion,

& dans un âge où il s'en falloit beaucoup que votre raiſon fût formée. Cette déférence & ce reſpect méritent une récompenſe & non une peine, & ce ſeroit véritablement vous punir que d'exiger, pour vous conformer à mes deſirs, le ſacrifice de votre penchant. Le mariage me paroit auſſi quelque choſe de trop ſérieux pour que j'en agiſſe différemment, je me croirois reſponſable des ſuites que pouroit avoir une union mal aſſortie. —

J'ai été marié de bonne heure, & j'ai perdu ma femme au bout d'une année des ſuites de ſa premiere couche. Depuis je n'ai trouvé perſonne que j'aie cru pouvoir la remplacer. C'étoit un tréſor, à peine avoit-elle accompli ſa vingt-deuxieme année. Hélas! il n'y faut plus penſer . . . . . Votre frere ne ſeroit-il pas un mari convenable pour cette

aimable demoiſelle Burgerhart? Lysbé, réfléchiſſez un peu à tout cela, & mandez-moi ce qu'il vous en ſemble. Je ſuis avec une véritable affection paternelle

Votre ami & celui de votre frere
Arnold Helmers.

LETTRE CXXX.

De mademoiſelle Suſanne Hoſland
à mademoiſelle Styntie Doorzicht.

Chere Styntie !

QUELLES tentations & quels combats n'ai-je pas eu à ſoutenir ! Il m'a fallu lutter contre le vieil homme, en liſant votre bonne & affectueuſe lettre; j'étois comme hors de moi-même. Oh ! que je ſuis foible & inſenſée ! Je ne ſens que trop que pour rompre le ſilence il falloit que je fuſſe extrêmement émue ; après bien des ſoupirs & des épreuves ſans nombre je m'en ſuis enfin tirée & me ſuis ſau-

vée en paſſant par cette porte étroite où la chair & le ſang ſont ſouvent arrêtés & laiſſent une partie de leur dépouille, comme le dit ſi bien la ſœur Babelia dans ſon excellent traité. J'y ai laiſſé de même une partie de mon égoïſme. Que ma volonté rebelle ſe ſeroit volontiers gendarmée contre vos avis! Ah! ſi vous ſaviez tout ce que j'ai intérieurement ſoufert! que de contradictions! que de doutes! que d'efforts! à quoi vous ſerviront les œuvres, s'écrioit le vieil homme? Soumettez votre eſprit, convenez de leur impuiſſance & de leur inefficacité, me diſoit d'autre part la pareſſe, l'indolence & l'irréſolution. Que prétendez-vous, ajoutoit Satan, vous malheureux inſecte rampant dans la voie du ſalut? Abandonnez-vous à ma conduite, vous êtes ma captive, vous êtes en ma puiſſance, vous ne ſauriez m'échaper, il faut que vous me ſuiviez. Oui, venez avec moi, & il me ſemblo

bloit qu'il me faiſoit une ſi vilaine grimace qu'à peine oſois-je le regarder. J'ai ſuivi votre conſeil, j'ai eu recours au nouveau teſtament, j'ai lu les épitres de ſaint Paul, & j'ai dit alors : Seigneur, c'eſt bien ici votre parole & Styntie a eu raiſon. Oui, c'eſt à moi à en faire mon profit, l'évangile nous enſeigne la néceſſité d'un chriſtianiſme actif & non paſſif. C'étoit comme ſi l'on me crioit : ſuivez le conſeil de Styntie, après quoi je vous enſeignerai ce que vous aurez encore à faire. Tout-à-coup je me ſuis levée, j'ai écrit & voilà la réponſe que je reçois. — Ne reſteroit-il pas encore, Styntie, dans ce cœur, un reſte de ſemence de piété & d'amour pour le Seigneur ? Brigitte eſt partie, & s'eſt placée avec tout ſon bagage dans un méchant cabaret à bierre, je ſuis abſolument ſeule. Je viens de mettre la main ſur un excellent petit livre, l'ouvrage de Thomas

a Kempis. Qu'il eſt admirable ! & quelles conſolations n'y trouve-t-on pas ? Il exige auſſi qu'on adopte la doctrine du renoncement à ſoi-même. Chere Styntie, écrivez-moi encore. Oh ! vos lettres me font un ſi grand plaiſir. Je ſuis

Votre ſœur repentante
Suſanne Hofland.

LETTRE CXXXI.

De monsieur Henri Edeling
à monsieur Corneille Edeling.

Cher frere !

JE me suis rendu le soir même comme nous en étions convenus chez la veuve. Mademoiselle Rien du tout m'a reçu dans l'antichambre & m'a dit que mademoiselle Burgerhart avoit une violente fievre, & que les autres deux dames étoient auprès d'elle. Ayez, lui ai-je reparti, ma chere demoiselle, la bonté de les faire avertir que je suis ici. Elle y a envoyé Fréderic, qui est revenu me prier de leur part de mon-

ter. Mademoiſelle Burgerhart s'eſt aperçue que quelqu'un entroit dans ſa chambre : & elle a demandé d'une voix foible : qui eſt-là ?

Madame Spilgoud. Ma chere amie, c'eſt monſieur Edeling.

Elle. J'en ſuis bien aiſe, ſoyez le bien venu mon ami. (Elle m'a tendu la main, j'étois à genoux à la ruelle du lit, je l'ai priſe & l'ai portée avec la plus vive émotion à mes lèvres tremblantes.) Je ne ſuis point bien ; je crois que j'ai la fievre, conſolez cette digne amie, j'ai un ſi grand mal de tête qu'à peine puis-je parler. (Je l'ai fixée d'un air pénétré qui exprimoit tout à la fois l'excès de mon amour, ma triſteſſe & ma ſenſibilité. Elle m'a laiſſé ſa main, & s'eſt aperçue que j'étois fort changé. — Seriez-vous malade, monſieur Edeling, m'a-t-elle demandé du ton du plus vif intérêt. — Je ne me porte pas trop bien, la route m'a fatigué, mon impatience de vous rejoindre a fait que

je ne me ſuis point arrêté, & que j'ai voyagé jour & nuit dans de mauvais chariots de poſte.

Elle. Il faudroit vous tranquiliſer & conſulter un médecin.

Moi. J'ai déja été ſaigné, & s'il plaiſoit à Dieu de vous rendre la ſanté, je ſuis perſuadé que je recouvrerois bien vite la mienne. (*Elle m'a ſerré modeſtement la main.*)

Madame Spilgoud. Ma chere, en voilà aſſez; trop parler pouroit vous faire du mal. Je me flatte que dans un autre tems nous aurons le plaiſir de voir monſieur Edeling tout à notre aiſe.

Elle. Je ferai tout ce que vous jugerez à propos. (Elle a retiré ſa main, on a fermé ſon rideau, & les dames ſont venues ſe placer auprès de moi à une petite table. Je n'ai oſé faire aucune queſtion, mademoiſelle Charlotte nous a joints, mais je n'ai point aperçu mademoiſelle Hartog. Madame Spilgoud a dit quelque choſe bas à l'oreille

de mademoiſelle Brunier, qui a paru approuver ce qu'elle lui diſoit. La premiere m'a fait ſigne de la ſuivre.

Moi. Comment vous portez-vous, ma chere madame, tirez-moi d'inquiétude, c'eſt la premiere choſe que je veux ſavoir. (*Elle m'a répondu qu'elle étoit aſſez bien.*)

Moi. N'auriez-vous rien de nouveau à m'aprendre ?

Elle. Non, rien, ſi ce n'eſt qu'il l'a conduite à ſa maiſon de campagne, ſans lui dire qu'elle lui apartenoit, & que par le ſecours de la fille du jardinier elle eſt parvenue à s'échaper ; mais elle eſt ſi confuſe, & ſi accablée de chagrin qu'elle n'a pu encore m'aprendre aucune des particularités de ſa fuite. Dieu ſoit loué de ce qu'elle nous eſt rendue ſans qu'il lui ſoit rien arrivé de fâcheux !

Moi. Mais elle paroît bien malade !

Elle. Cette fievre la ſauvera, il ne lui faut pour ſe rétablir que du repos

& de la tranquilité. Elle m'a dit en deux mots que dès que je lui permettrois d'écrire elle me feroit la relation de cette avanture; mais, a-t-elle ajouté en ſe cachant le viſage dans mon ſein, il lui ſeroit impoſſible de s'en acquiter verbalement. Je n'ai connu juſqu'à préſent perſonne d'auſſi modeſte qu'elle. Elle s'eſt informée de vous, a demandé ſi vous étiez de retour & prié qu'on fît tout de ſuite parvenir à ſa tante la lettre que vous avez vue. Il en eſt arrivé une de ſon amie Willis; j'attendrai juſqu'à demain matin pour la lui remettre. J'ai fait une inclination & lui ai dit : le meilleur parti à prendre ne ſeroit-il pas celui de ne faire aucun bruit & d'abandonner ce ſcélérat aux remords de ſa propre conſcience?

Elle. Ce parti eſt non-ſeulement le meilleur, il eſt même l'unique.

Alors je lui ai montré la copie de ma lettre à mon pere & ſa réponſe;

ainſi que ma correſpondance avec mon oncle Redelyk, en la priant de lire ces différens papiers. Nous avons encore parlé quelques inſtans de cette triſte avanture, & j'ai pris congé d'elle en la priant de permettre que je revinſſe la voir le lendemain.

Mon frere, je brule d'impatience de ſavoir comment tout ſe ſera paſſé. Ciel ! ſe peut-il qu'il exiſte des monſtres capables de ſacrifier l'innocence & la beauté à leur paſſion effrénée. Puiſſent-ils être à jamais bannis de cette terre, & porter ſur le front la marque de leur reprobation à jamais empreinte. Mais hélas ! combien de gens dans le monde, qui, s'ils ſavoient cette ſcandaleuſe équipée, la traiteroient de ſimple galanterie, comme quelque choſe de très-ordinaire, oui, qui regarderoient la ſage & innocente Burgerhart comme une jeune étourdie du bon ton. Je ne ſaurois en dire

davantage ſur un ſujet auſſi affligeant. Je vais me coucher. Je ſuis accablé de laſſitude, & à peine mon amour me permet-il de reſpirer. Que je voudrois pouvoir vous embraſſer dès demain!

Toujours votre meilleur ami
Henri Edeling.

P 5

LETTRE CXXXII.

De mademoiſelle Elizabeth Brunier à monſieur Arnold Helmers.

Très-honoré & très-cher tuteur!

JE ne ſaurois aſſez vous témoigner tout le plaiſir que m'a fait votre lettre. Toutes les fois, monſieur, que j'apprends que vous êtes en bonne ſanté, & que vous témoignez être ſatisfait de mon frere & de moi, je ſuis plus heureuſe & plus contente que je ne ſaurois vous le dire. Ah! monſieur, quel mérite peut-il y avoir à devenir plus raiſonnable & mieux inſtruite dans la maiſon de cette reſpectable veuve? Mon

amie Burgerhart & moi l'adorons. Comment vous donner une juſte idée de l'excellence de ſon caractere ! Sara prétend qu'on voit en ſa perſonne le courage mâle uni à la douceur & à la politeſſe de notre ſexe. Je voudrois que vous fuſſiez dans le cas d'en juger par vous-même. Cette chere Burgerhart m'a miſe en état de profiter des leçons & de l'exemple de cette femme accomplie. Rien au monde ne m'affligeroit davantage que la néceſſité de m'en ſéparer. Je ne me reconnois plus moi-même. Avant nos liaiſons j'étois un être inutile & ſans conſequence ; ne m'occupant que de fadaiſes. Heureuſement ce tems eſt paſſé, & je ne me le rapelle qu'à regret.

Jacob, qui a toujours été un brave & honnête garçon, quoiqu'il eût trop cherché à ſe modéler ſur nos petits maîtres, change tous les jours, ainſi que moi, à ſon avantage. Il en eſt redevable aux fréquentes viſites qu'il nous

rend & à la société de monsieur Edeling qui est amoureux de mon amie & qui la mérite mieux que personne. Il lit beaucoup, parle moins & plus à propos. Son extérieur & sa façon de se présenter sont tout à fait différens. Oh ! Mr. Helmers, combien la conversation de gens de ce mérite est propre à nous corriger de nos défauts & à contribuer au bonheur d'étourdis tels que nous avions été jusqu'à présent.

Je viens maintenant, quoiqu'en tremblant, à la proposition que vous daignez me faire. Son importance, en m'assurant de la continuation de vos bontés, ne prouve que trop combien vous vous occupez de mon bonheur. Vous m'avez tenu lieu de pere, & je vous ai toujours considéré comme mon bienfaiteur. Si quelqu'un avoit témoigné de l'inclination pour moi, je vous respecte trop pour vous l'avoir laissé ignorer. Mon cœur est libre & l'a toujours été depuis la mort du vertueux

van S. — Vous pouvez en être certain. Bon & généreux comme vous l'êtes, vous devez ſentir combien il m'en coûteroit, s'il m'étoit impoſſible de me prêter à vos vues & de remplir vos intentions. Je ne connois point votre neveu, il ne me connoît pas davantage. Il eſt poſſible que l'occaſion produiſe l'inclination, mais le contraire pouroit fort bien arriver. Vous, mon cher monſieur, qui avez le cœur ſi ſenſible & qui penſez avec tant de delicateſſe au ſujet du mariage, pouriez-vous traiter de romaneſque ma réſolution de ne donner la main à votre neveu qu'autant que mon cœur ſera parfaitement d'accord avec mon eſprit, & qu'ils ſanctionneront également mon choix. Ce ne ſera qu'à ces conditions que j'accepterai l'honneur de vous nommer mon oncle. Il eſt ſûr que nos gouts ne dépendent ni de lui ni de moi, & il l'eſt auſſi que ma reconnoiſſance à votre égard ne ſauroit jamais augmenter, puiſqu'elle eſt au plus haut point.

Je bénis tous les jours la mémoire de mon malheureux pere, je prie conſtamment le Seigneur de vous accorder dans ce monde tout ce qui peut contribuer au bonheur de vos jours, & la récompenſe qu'il réſerve à ſes élus, lorſqu'après une longue & heureuſe carriere, il lui plaira de vous retirer à lui.

Mon amie Burgerhart a une violente fievre. J'écris au pied de ſon lit. La meilleure des femmes vous préſente ſes obéiſſances. Mon frere vous prie d'agréer l'aſſurance de ſa reſpectueuſe gratitude, & j'ai l'honneur d'être

Votre très-dévouée & très-humble ſervante
Elizabeth Brunier.

LETTRE CXXXIII.

De mademoiſelle Styntie Doorzicht
à mademoiſelle Suſanne Hofland.

Chere amie !

JE vous félicite de tout mon cœur de vous être retirée de la voie du bigotiſme & de l'hypocriſie pour entrer dans celle de la foi agiſſante qui ſe démontre par les œuvres. J'eſpere que ſoutenue de la Grace, ſans laquelle nous ne pouvons rien, vous continuerez à y perſiſter conſtamment, & que vous regarderez avec ſatisfaction la place où ſe trouvoit autrefois la caſſette qui recéloit votre tréſor & où repoſoient vos idoles, ô fille d'Iſraël. Et puiſque nous

voici actuellement l'une & l'autre dans la route du renoncement à soi-même & de l'abnégation, il faut tout en cheminant que je vous gronde un peu, & que j'arrache les ronces & les épines qui rendent notre route pénible, & retardent notre marche, enfin que je dissipe entiérement le vieux levain. Je commencerai d'abord par vous faire mon histoire, & comment je suis parvenue à travers mille difficultés & autant de contradictions à me procurer la tranquilité & le contentement d'esprit dont je jouis actuellement. J'ai perdu de très-bonne heure mes honnêtes parens: ils n'avoient d'autres héritiers qu'un fils & moi. On m'avoit dès mon enfance inspiré l'amour de la religion, & sans me rendre bigote & méthodiste ma piété étoit édifiante. J'avois sucé dès lors les idées du bien moral. Tous mes momens de loisir étoient employés à la lecture, principalement à celle des livres de théologie que je préférois à tous les autres.

J'étois curieuſe, je fréquentois donc tous les miniſtres proteſtans qui avoient le moins de réputation, car l'eſprit de diſcernement ne m'étoit pas donné. Je prenois pour vérité tout ce qui me frappoit, & qui avoit la moindre conformité avec ma façon de penſer, juſqu'à ce qu'une nouvelle opinion eût remplacé la premiere. Les prédicateurs Cocceiens me plaiſoient beaucoup plus que les autres; je leur reſtai donc ſtupidement attachée. Celui qui me préchoit ſérieuſement & avec force le chriſtianiſme ſoufrant avoit ſur moi autant de pouvoir que celui qui m'annonçoit la doc-

(*) Jean Cocceius ou Cock né en 1603 à Breme, mort en 1669 profeſſeur en théologie à Leyde. Il étoit fort verſé dans les écrits des rabbins, & a donné un commentaire ſur la Bible qui lui ſuſcita nombre d'ennemis. Pluſieurs théologiens ſuivent encore ſes ſentimens, & ſont pour cela nommés Cocceiens. N. D. T.

trine de l'abnégation & la néceſſité d'embraſſer la croix du Sauveur ; & il étoit ſûr de m'édifier. Toutes les fois que j'aſſiſtois à la cérémonie du batême des Memnonites, j'aurois ſouhaité pouvoir comme eux faire publiquement devant Dieu & ſon égliſe ma confeſſion de foi. Tout ce qui m'affectoit intérieurement m'engageoit à faire de mûres réflexions, de ſorte que toutes les fois que j'entendois un bon ſermon je ne manquois jamais d'en retirer quelque fruit. Mes lectures étoient relatives aux doctrines des différentes égliſes que je fréquentois. Je choiſiſſois mes amis en conſéquence. Je liſois *Doddridge*, *Live*, *Terſteeg*, *Thomas a Kempis* & *de Knatel*, ſans prédilection & avec la même utilité. Je chantois avec autant de plaiſir les cantiques de *Lodeſtein* & de *Bodaert* que ceux de *Camphuizen*, & je m'aſſurois que dans toutes les religions Dieu avoit ſes élus qui le ſer-

voient avec zèle & avec vérité. C'en étoit assez pour moi.

Je n'avois en attendant adopté aucun principe certain relativement à ma croyance particuliere. Je reconnoissois & embrassois de cœur la doctrine renfermée dans le catéchisme de Heidelberg, mais je ne convenois point encore de l'aplication qu'on pouvoit en faire à la pratique journaliere. Et quoique je respectasse également tous ceux dont la piété me paroissoit sincere, quels que fussent les sentimens dont ils faisoient profession, je ne laissois pas de retenir quelque chose de leurs différentes façons de penser; j'avois toujours eu soin de me préserver de ces préjugés peu chrétiens reçus trop légérement par des gens qui n'y étoient que trop attachés, & qui les regardoient comme une partie essentielle de la religion.

Tandis que marchant ainsi & cherchant de bonne foi & à tâtons ma route,

regardant toujours le côté d'où venoit la lumiere, & desirant de suivre fidélement les volontés du Seigneur que j'ignorois encore & qui pouroient m'être révélées, je fis la connoissance d'une sœur de notre église, qui étoit fort estimée des honnêtes gens, & qui portoit souvent elle-même la parole dans nos assemblées, ainsi que faisoit la vertueuse sœur Timmerman dans celle des Kwakers. Je ne peux pas dire que je sentisse de l'inclination pour elle, elle me paroissoit trop enthousiaste; je ne l'aprouvois pourtant, ni ne la condamnois; je me taisois, attendois de la mieux connoître, pensant que chacun conservoit dans sa croyance même, & en matiere de religion, quelque teinture de son humeur & de son tempérament. Je la suivis donc aux assemblées, & ce fut là où je fis la connoissance de Benjamin & de Slimpslamp, & que je commençai à les mépriser & à les déteſter. Je vais vous

raconter ce qui m'y déplut la premiere fois que j'y assistai. Ce fut d'abord la maniere indécente & peu respectueuse dont on y parloit de Dieu & des choses divines. Je frémis en entendant dire *ton peuple*, *ta parole*, *ton fils*; quand en parlant du pere on se servoit d'un diminutif; quand en s'adressant à des ames affligées & troublées on employoit ces expressions : » pourquoi es-tu si angoissé, jeune pécheur, ta caution n'a-t-elle pas satisfait pour toi? Demande la grace, on ne peut te la refuser, elle te vient de droit; tout ce que tu devois se trouve acquitté ".

Je tais toutes les basses & froides allusions relatives aux opérations du Saint Esprit. Tantôt on comparoit les œuvres qui nous justifient aux galériens qui rament contre vent & marée, on les nommoit de tiedes chrétiens à l'extérieur, qui n'étoient dans le fonds que les enfans de Satan, exigeant le

ſalaire de leurs œuvres, qui, ſi Dieu venoit à le leur refuſer, refuſeroient à leur tour de le ſervir. On parloit auſſi d'accord avec les Pélagiens, comme s'il avoit été queſtion de l'arrangement ou de la repartition d'une faillite à tant pour cent. Enſuite on entendoit un bruit affreux, on ne ceſſoit de frapper de grands coups ſur la Bible, & la ſœur qui prêchoit l'aſſemblée s'écrioit : ôtez les rames, ceſſez de vous morfondre, laiſſez voguer la nacelle à la volonté de Dieu, livrez-vous pieds & poings liés. Arrête, pécheur, te voilà donc enfin rendu. Voudrois-tu jouer au diable un tour de ton métier? Poſe la clé ſur la bierre, livre tes biens à la juſtice, deviens un pauvre au Seigneur" ..... Je crois en avoir aſſez dit. Lorſqu'il fut queſtion de ſe ſéparer, je fus invitée avec les chefs de la ſecte à un diné de fraternité. Là chacun des convives fit un dieu de ſon ventre, & je fus té-

moin de plusieurs obscénités. On laissa une entiere liberté aux desirs déréglés, les yeux étoient pleins de luxure & les mains de fraude. Ce festin fut terminé par une priere que balbutia un malheureux à moitié ivre : *Seigneur, ton serviteur a péché. Seigneur, pardonne les iniquités de ta servante.* Je tremblois de tous mes membres & craignois que la terre ne s'ouvrît sous mes pieds pour engloutir tous ceux qui se trouvoient avec moi dans cette maison. Que je fus contente au moment où je me retrouvai en plein air & sous la voute du Ciel ! je me sauvai avec autant de hâte que si j'eusse été poursuivie par des brigands, j'entrai chez de bonnes gens de ma connoissance qui demeuroient dans le voisinage, j'y bus un verre d'eau & envoyai chercher un fiacre sans leur parler des horreurs dont je venois d'être témoin. Je pensai d'abord en moi-même que je ne pouvois me dispenser de

rendre compte au Gouvernement de ce que j'avois vu, mais je croyois entendre une voix ſecrette qui ſembloit me dire : » Comme cette œuvre n'eſt point de Dieu, pas même des hommes, mais uniquement du malin, elle ſera ſurement détruite. Contente-toi d'adorer le Créateur en ſilence."

On ſait aſſez comment ces malheureux ont fini, la ſœur a recueilli le fruit de ſon impureté, & s'eſt ſauvée en Allemagne avec cet homme de péché, abandonnant une honnête femme & ſix pauvres petits enfans.

Après cette avanture je me ſuis ſentie encore plus portée qu'auparavant à m'occuper de la lecture des ſaintes écritures & à les méditer ſoigneuſement, répétant ſouvent ces quatre vers que j'ai apris dans mon enfance.

Iken vind geen and'er regel,
Dan alleen't on feilbaard woord:
God

God die hangt daar aan zyn zegel;
Dat komt uit geen menſchen
woort (*).

Je ne pouvois qu'en admirer la juſteſſe & dire amen. Après une lecture réfléchie & pieuſe j'ai prié mon Sauveur de me faire la grace de ne point outrepaſſer les bornes que les ſaintes écritures me preſcrivoient & de m'y tenir exactement renfermée. J'ai fait pour mon uſage un petit extrait des divers paſſages que j'ai cru deſtinés à m'indiquer la maniere dont Dieu vouloit être ſervi, tels que ceux-ci. *Dieu eſt charité.* -- *Ne jugez point afin de n'être point jugé.* --- *Que votre voie ſoit dans le Seigneur.* -- *La charité eſt l'accompliſſement de la loi.* --- *Quand*

(*) J'admets pour regle de ma vie
Le livre qui nous vient du Ciel,
Que Dieu même nous certifie,
Il ne peut être d'un mortel.

vous jeunerez, n'ayez point l'air triſte. -- Celui qui mépriſe les pauvres mépriſe ſon Créateur. -- Qu'avez-vous que vous n'ayez reçu ? --- Heureux ſont ceux qui aiment la paix. -- Le Seigneur aime ceux qui donnent gaîment. -- Soyez patient dans les afflictions. -- Soyez bon avec tous. --- Suportez & pardonnez, ainſi que Dieu vous a pardonné en Jéſus-Chriſt. --- Réjouiſſez-vous en eſpérance. C'eſt cet extrait que je nomme ma *pierre de touche évangelique*. Par ſon ſecours je penſe toujours à Dieu avec amour & reſpect, me le repréſentant comme mon pere céleſte.

Et c'eſt ce qui fait que j'ai toujours été charitable envers mon prochain, & que je n'ai jamais forcé perſonne de ceux qui cherchoient véritablement le Seigneur à ſuivre mes voies particulieres. J'avois aſſez à faire à me régler moi-même. Pratiquer les bonnes œuvres par obéiſſance & par amour pour

Dieu, ſuivre ſes ſaints commandemens, étoit mon principal ſoin. J'attendois encore patiemment & avec foi le tems prochain de ma délivrance, m'occupant utilement, ſoulageant la miſere des pauvres, uſant de douceur & de politeſſe avec mes inférieurs, & me montrant humble & ſoumiſe avec mes ſupérieurs, le tout en mémoire & à l'honneur de la grace qui eſt en Jéſus-Chriſt.

Je ne diſpute jamais pour des expreſſions qui ne ſont pas abſolument révoltantes. Ceux qui préferent celles de latitude, de libre arbitre, au mot de liberté, de doctrine de la grace particuliere, peuvent fort bien s'en ſervir, parce qu'elles ne font aucun tort à la ſubſtance de la foi. Il faut que chacun ait une liberté entiere, dès qu'elle n'a rien de contraire à l'eſſence du chriſtianiſme dans tout ce qui concerne le vêtement & la vie animale. Le royaume céleſte ne s'acquiert point par les ali-

mens, il ne s'obtient que par la juſtice, la paix, le contentement d'eſprit & le ſecours de la grace. Si quelqu'un jugeoit à propos de donner le nom de vertu évangelique à ce que j'apelle pratique effective & réelle de la religion, il en eſt fort le maître & j'y conſens de tout mon cœur. S'il vouloit encore donner le nom de candeur ou de droiture à ce que j'apelle bonne conduite, je ne m'y opoſe point, cela m'eſt abſolument égal. Toutes ces condeſcendances de ma part ſont une ſuite néceſſaire de ma façon de penſer. Je m'embaraſſe fort peu que l'on me donne à cette occaſion l'épithete de mauvaiſe chrétienne, & qu'on m'accuſe de fonder ma maiſon ſur un ſol mouvant & ſur le ſable, me repoſant ſur mon propre mérite, ces reproches me touchent peu & ne ſauroient m'arrêter un ſeul inſtant. Les chrétiens doivent mépriſer ces invectives, & ſuivre conſtamment la route qui leur eſt tracée, ſans imi-

ter les vagues de la mer pouſſées tantôt d'un côté & tantôt de l'autre.

Il ne tient maintenant qu'à vous, ma chere ſœur, de conſulter la parole de Dieu. Eprouvez-moi, voyez ſi ce que je vous dis y eſt conforme; & dans toutes les occaſions où je pourai vous être utile ou vous édifier, vous me trouverez prête à m'acquiter d'un devoir que la charité m'impoſe.

J'ai lu la lettre de votre niece. Je la chéris autant que notre Seigneur chériſſoit le jeune homme qui n'étoit pas éloigné du royaume des Cieux. Il ne lui manque plus comme à lui que de ſe conformer à ce qu'il exigeoit de ce néophite, de renoncer à ſon penchant trop décidé pour les vanités de ce monde. Celle qui ſe trouve ainſi dans le chemin du pardon & de la miſéricorde ne s'en retournera point ſans conſolation. Dès qu'elle s'appercevra que le Sauveur demande ce ſacrifice de

ſa part, quoiqu'il lui paroiſſe d'abord un peu dur, elle n'héſitera plus; de force ou de gré elle obéira. Il faut que je connoiſſe plus particuliérement cette jeune demoiſelle. J'eſpere que mon ajuſtement ſimple & uni, ainſi que ma façon de parler, ne l'effaroucheront point.

Oh! ma ſœur, avec quel plaiſir je vois ces premieres fleurs! Ce ſont préciſément celles que j'aime à rencontrer dans mon chemin, & quand elles viennent à éclore à ma vue, je m'en réjouis au Seigneur, arrachant à la dérobée & ſans qu'on s'en aperçoive les mauvaiſes plantes qui pouroient leur nuire & s'opoſer à leur accroiſſement, j'en écarte les épines. J'ai dans mon voiſinage une jeune demoiſelle fort aimable, qui ſe pare avec beaucoup de ſoin. Vous, ma ſœur, traiteriez peut-être cela de mondanité. Pour moi, je n'aperçois en elle rien de mondain, je vois ſeulement qu'elle s'habille autrement

que nous. Elle vient volontiers me voir : voiſine Styntie, me dit-elle alors, (je n'aime pas qu'on m'apelle mademoiſelle,) j'ai tant d'eſtime pour vous que ſi je n'avois ni pere ni mere, nous ne nous ſéparerions jamais. Croiriez-vous qu'il y eût du mal à porter une robe & des rubans tels que ceux que je porte ? Je lui réponds : eh ma chere Toinette, le ſoir quand vous avez ôté ces ajuſtemens & que vous êtes en deshabillé, en aimez-vous Dieu plus fortement ? En êtes-vous plus ſoumiſe aux volontés de vos parens, plus douce avec vos petits freres & vos petites ſœurs, plus indulgente envers les domeſtiques ? Priez-vous avec une plus grande attention & plus de ferveur ? — Oh ! non, Styntie, replique-t-elle, c'eſt toujours la même choſe, ou plutôt c'eſt à proportion de mon plus ou moins de diſpoſition. — En ce cas-là, lui dis-je, vous pouvez fort bien continuer à vous parer. — Mais, ma

chere, pourquoi ne vous habillez-vous pas de même? — C'eſt mon enfant, parce que je ſuis accoutumée à porter ces habits; il me faudroit à préſent de fortes raiſons pour m'engager à en changer, & je n'en ai aucune; car vétue de cette façon il m'eſt tout auſſi facile d'obéir à Dieu que ſi je l'étois différemment. S'il en étoit autrement, je ne différerois pas un inſtant à les quitter. — Mais, Styntie, lorſque j'aurai votre âge, faudra-t-il que je ſois vétue comme ma grand mere van Zindelyk? --- Non, Toinette, cela n'eſt point du tout néceſſaire, vous n'avez pas été élevée comme moi. A meſure que vous vieillirez, vous vous occuperez moins d'ajuſtemens & ne trouverez plus rien d'extraordinaire dsns ceux de votre grand mere.

Telles ſont les converſations que j'ai ordinairement avec cette jeune perſonne. Ses parens ſont d'honnêtes Men-

nonites (*), je les vois ſouvent, & ils me comblent d'amitiés. Mon frere eſt leur teneur de livres. Voilà, ma chere ſœur, de quoi donner matiere à vos réflexions. Saluez de ma part votre aimable niece, ſa lettre me l'a fait prendre en amitié. L'Eſprit de Dieu ſoit avec nous dans nos prieres & dans toutes nos actions! Amen.

Styntie Doorzicht.

(*) Mennonites, Mennoniſtes ou Ménniſtes, ſecte parmi les anabaptiſtes diſtinguée par la rigidité de ſes mœurs. Son fondateur ſe nommoit *Mennon Simonis*, il vivoit vers la fin du ſeizieme ſiecle & profeſſoit la religion catholique. N. D. T.

LETTRE CXXXIV.

De mademoiſelle Anne Willis à mademoiſelle Sara Burgerhart.

Très-chere amie !

DEPUIS pluſieurs jours, je pourois preſque dire ſemaines, je ne vous ai point écrit & n'ai point reçu de lettres de votre part. Quelle en peut être la raiſon ? La négligence, la pareſſe, des délais d'un moment à l'autre, & ce moment ne venoit point. Je pourois encore ajouter qu'il m'a fallu malgré moi embraſſer un genre de vie très-différent de celui que je mene ordinairement. O ſoins domeſtiques !

quand me ſera-t-il permis de m'occuper de vous & de gouter encore vos douceurs ? Quoique je n'aie rien à faire actuellement, je parois toujours fort affairée. Auparavant quand j'étois le plus occupée, j'avois toujours du tems de reſte.

Ma mere a enfin pris la réſolution de retourner à Amſterdam. Cette heureuſe nouvelle m'a donné une nouvelle vie ; je vous reverrai donc, ma chere amie ; je verrai auſſi la reſpectable madame Spilgoud, l'honnête monſieur Edeling, l'aimable demoiſelle Brunier & votre fille d'adoption. Je ris déja d'avance du plaiſir que j'aurai de vous contempler ſous cette relation. Vous ſavez pourtant que je ſuis encore du nombre de ces anciennes hollandoiſes dont il eſt difficile d'altérer le ſang froid, & l'on conſerve ordinairement quelque choſe du caractere de ſa nation. Chere amie, que vous êtes heureuſe ! L'horiſon eſt toujours clair & ſerein

pour vous, & moi je rencontre à chaque pas de nouvelles contrariétés : je crains que ma tante n'ait une rechute, que ma mere ne tombe malade, ou qu'il ne m'arrive quelque malheur, que peut-être ma chere Sara ne ſoit incommodée. Tous ces événemens qui ne ſont que trop ordinaires me ſont préſentés par mon imagination ſous les couleurs les plus ſombres.

J'ai une ſi grande impatience de vous revoir, & le tems me paroît ſi long que je voudrois preſque que nous euſſions adopté le ſentiment de ces chrétiens qui ſouhaitoient que notre jour de repos eût été fixé, ainſi que le ſabat des Juifs, au ſamedi, car alors le premier de la ſemaine ſeroit moins reculé. Je ſuis ſi remplie de cette idée que je doute que les égliſes d'orient & d'occident aient jamais rien dit de plus propre à juſtifier leur façon de penſer à cet égard.

Il me ſemble avoir mille choſes à

vous

vous communiquer, & qu'un jour entier ſuffira à peine à notre entretien, & peut-être au bout d'une demie heure aurons-nous tout dit. Comment cela arrive-t-il? Seroit-ce parce qu'il nous arrive ſouvent d'enviſager une ſeule & même choſe ſous différens aſpects, & que pour l'exprimer nous employons mille façons de parler relatives à l'idée que nous nous en ſommes formée.

Mon bon ami Smit m'a bien dit que ſur un même texte ou ſur les mêmes paroles il lui ſeroit facile de compoſer vingt ſermons, en différens tems & pour des circonſtances tout à fait opoſées, ſelon la ſituation d'eſprit où il ſe trouveroit & ſa maniere de le concevoir. Il en eſt de même de nous. Un jour j'entreprends de vous parler de mon amitié, & je vous détaille ces ſentimens ſecrets & cette pente invincible qui m'attiroit vers vous au moment où je vous vis pour la premiere fois & où nous fimes connoiſſance. Ce ſouvenir

a encore pour moi tout le charme de la nouveauté. Une autre fois je penſe au cruel moment où la mort nous ſépare-ra, & dans certaines occaſions je penſe avec chagrin à notre brouillerie, & je me félicite de notre réconciliation. C'eſt ainſi que je vous entretiens d'un ſeul objet de diverſes manieres & pluſieurs jours de ſuite. Mais quand je ſuis auprès de vous, tout cela nous échape en fort peu de tems, & je vois avec étonnement que nous n'avons plus rien à nous dire. Peut-être prétends-je par cette rapſodie me donner un air philoſophe, & cela uniquement pour vous paroître plus reſpectable; mais c'eſt tirer ma poudre aux moineaux: j'ai beau me tourmenter, je ne vois rien qui autoriſe cette prétention. — A propos, comment êtes-vous à préſent avec monſieur Edeling? Je ſuis perſuadée, chere Sara, que vous en agirez bien avec lui. Nous ſommes toutes deux menacées d'un grand changement. Pour vous du moins,

vous ne quitterez pas vos amis, mais il faudra néceſſairement que je ſuive mon révérend miniſtre de paroiſſe en paroiſſe. Je m'imagine pourtant que celle du premier village où il ſera placé lui plaira aſſez pour qu'il ne la quitte plus & qu'il veuille y être enterré. Cette idée vous paroîtra peut-être révoltante, je dirai donc, pour qu'il y plante un verger & établiſſe des couches d'aſperges dans ſon jardin. Son déſintéreſſement & ſon peu d'ambition s'opoſeront toujours à ſon avancement. Il ne lui reſte plus de parent à Amſterdam, qui ait aſſez de crédit pour lui faire obtenir la place de miniſtre ordinaire d'une de ſes égliſes. Il ne ſe fâche jamais, pas même en chaire. Il n'a pas un ſeul grain de cette aſtuce tant reprochée à ſes confreres, par le moyen de laquelle ils attirent la foule à leurs ſermons. Il ne chaſſe point, ſachant à peine manier un fuſil, il ne peut ſans s'incommoder vuider ſa demi bou-

teille de vin, il ne s'entretient jamais des modes, ignore l'hombre, parle rarement en compagnie du Gouvernement parce qu'il n'eſt gueres au fait de ce qui ſe paſſe. En un mot, il reſſemble fort peu aux autres eccléſiaſtiques dont il n'a point les défauts. Il ne ſauroit par conſéquent aller bien loin. Et cependant, puiſque je l'ai promis, il faut bien que je le prenne tel qu'il eſt, & que je me contente, hélas! de ſon diſcernement, de ſes lumieres, de la bonté de ſon cœur, de ſa douceur, de ſes mœurs ſimples & honnêtes & du bon héritage qui vient de lui échoir, avantage dont pluſieurs de ceux qui parlent toujours de déſintéreſſement ne laiſſent pas de ſe prévaloir dans l'occaſion.

Adieu, ma chere, je ne ſaurois fixer le jour de notre arrivée. J'eſpere que nous nous verrons, lorſque je ſerai à Amſterdam. Ma mere vous fait ſes tendres complimens, & je ſuis plus que jamais

Votre amie Anne Willis.

LETTRE CXXXV.

De madame la veuve Spilgoud à monsieur Henri Edeling.

Mon cher monsieur !

VOTRE maladie qui paroît augmenter & vous oblige à garder la chambre m'inquiete beaucoup. Je voudrois trouver le moyen de vous aider à passer tout le tems que nous serons sans vous voir le plus agréablement qu'il me seroit possible. Je vous parlerai de notre chere Burgerhart, parce que je sais que rien ne vous intéresse davantage.

Avant hier après votre départ & lorsque je montai dans sa chambre, je trouvai que sa fievre n'étoit point encore diminuée. Dès qu'elle commen-

çoit à ſommeiller, elle s'éveilloit en ſurſaut & avec effroi. Il faut qu'elle ait eu une violente émotion.

Lysbé étoit auprès de moi. Au bout d'une heure ou deux ſa fievre un peu diminuée n'a plus été auſſi forte. Elle s'eſt informée de vous en diſant : monſieur Edeling ſeroit-il encore ici ?

Moi. Non, ma chere, il a craint de vous embaraſſer & nous a quittées.

Elle. Craint de m'embaraſſer ! Se ſeroit-il ſervi de cette expreſſion? En ce cas je l'ai donc bien maltraité ; ou ſeroit-il incommodé? Il m'a paru ſi changé. Dites-moi ce qui en eſt.

Moi. Il eſt affligé de votre état. Ne ſavez-vous pas que les maux de la perſonne qu'on aime affectent & touchent un cœur ſenſible. (*Elle a ſoupiré ſans rien dire.*) Vous ſoupirez ! eh quoi, auriez-vous du chagrin ?

Elle. Il eſt vrai, je ſoupire ; cependant je n'en ai aucun ſujet. (Alors elle

a étendu ſes deux bras de mon côté, m'a embraſſée tendrement, a donné une main à Lysbé, nous a nommées ſes cheres amies, & ſes larmes ont recommencé à couler.

Moi. Chere fille, que vos larmes ne ſoient point des larmes de douleur, n'en verſez que de joie & de reconnoiſſance. Nous vous aimons toujours autant que nous vous ayons jamais aimée. Nous ne ſaurions vous blâmer; le ſeul reproche que nous pourions vous faire ſeroit, ainſi que l'événement vous l'a démontré, d'avoir manqué de prudence. Evitez ſoigneuſement tout ce qui pouroit vous cauſer de l'émotion. Nous attendrons patiemment que vous ſoyez en état de nous inſtruire de tout ce qui s'eſt paſſé. Juſques-là tranquiliſez-vous & n'ayez aucune inquiétude.

Elle. N'eſt-il point venu de lettre pour moi?

Moi. Oui, nous en avons reçu une de mademoiſelle Willis.

Elle. Je vous prie de vouloir me la lire, car j'ai trop mal à la tête pour la lire moi-même.

Moi. Je vais vous satisfaire. (J'ai ouvert la lettre & la lui ai lue.) Cette demoiselle est digne de vous, je suis fort impatiente de la voir.

Elle. Que ne puis-je aussi desirer sa présence ? Mais hélas ! je voudrois me cacher à moi-même. Si cette chere amie vient jamais à savoir le danger que j'ai couru, ciel ! elle qui m'a si souvent recommandé d'être circonspecte. (Elle a continué à pleurer, & se couvrant le visage de son mouchoir elle a enfoncé sa tête dans l'oreiller.)

Moi. Que cela ne vous inquiete pas ; il n'est pas vraisemblable qu'elle en ait rien apris. Vous vous imaginez bien que nous aurons le plus grand soin de tenir la chose secrette, afin de vous mettre à couvert de toute espece de soupçon. (*Elle a sangloté.*) Allons, mon enfant, prenez courage.

Lysbé. Ma chere Sara, ne vous tourmentez plus pour une choſe paſſée, & qui ſelon moi ne ſauroit jamais vous faire de tort.

Elle. Je l'eſpere, ma chere Lysbé. Oui, je n'ai rien à me reprocher, vous en jugerez l'une & l'autre, auſſitôt que je ſerai en état d'écrire. Il m'eſt impoſſible de vous faire ce récit, & il faut que vous ſoyez inſtruites de toute cette affaire. Où eſt Charlotte, cette bonne Iſraélite?

Moi. Elle s'eſt ſi bien raccommodée avec ſon oncle, que, quoiqu'elle eût fort ſouhaité ne pas vous quitter, elle n'a pu ſe diſpenſer de retourner à ſa campagne. Je lui ai conſeillé de ne pas refuſer ſon invitation. Il ne faut pas qu'elle s'aperçoive de rien. Quelquefois, malgré toutes les précautions, le cœur eſt ſi plein qu'il échape bien des choſes ſans qu'on s'en aperçoive.

Elle. Et Hartog?

Moi. Elle eſt dans ſa chambre, à

ce que je crois, elle n'a pas paru prendre un grand intérêt à votre maladie.

Elle. Elle ne mérite gueres que je faſſe attention à elle : le tems me juſtifiera.

Moi. L'expérience nous aprend qu'il ne faut pas toujours juger des hommes d'après leurs principes, car on aſſure que Spinoſa étoit honnête & vertueux.

Elle. Je m'en garde bien auſſi, & ſi l'événement ne juſtifie pas mes ſoupçons, j'en ſerai quitte pour lui en demander excuſe.

On nous a annoncé monſieur Brunier ; ſa ſœur a été le recevoir, elle comptoit que quoique fort répandu il ne ſauroit rien de cette avanture. Il paroiſſoit très-affecté de la maladie de ſon ami, & aprenant que mademoiſelle Burgerhart avoit la fievre, ſa douleur a été à ſon comble. Lysbé nous a dit, lorſqu'elle eſt remontée, qu'il alloit chez monſieur Edeling pour voir s'il ne pouroit point lui être utile, & elle a

ajouté que ſon frere étoit auſſi intimement lié à cet ami que Sara & elle l'étoient avec moi, & qu'elle ſeroit trop heureuſe s'il parvenoit un jour à reſſembler à leur pere.

Moi. Monſieur Édeling aime ſes ſemblables, il ne néglige jamais rien de ce qui paroît le plus convenable & le plus utile. Il faut eſpérer qu'avant la fin de l'année notre chere amie ſera ſa femme.

Elle. Qui moi, jamais. Oh ! ce digne homme doit en prendre une qui ne l'humilie pas. Une avanture telle que la mienne . . . . Non, je ne la ſerai point.

Moi. Vous parlez comme quelqu'un qui a la fievre. Tout ce qui ne nous rend point coupables ne ſauroit nous humilier. Vous êtes innocente, ainſi vous n'avez abſolument rien perdu de votre dignité. J'oſe croire que monſieur Edeling penſe de même & qu'il ne ſauroit avoir d'autre idée à cet égard. Vous ſerez heureuſe ſi cette

avanture vous ſert de leçon & vous engage à conſulter toujours dans la ſuite la prudence & à la prendre pour guide de vos actions.

Elle. Je la choiſis, l'embraſſe & la reſpecte en votre perſonne. (*J'étois aſſiſe auprès de ſon lit, & elle m'a tendrement embraſſée.*)

Moi. Y a-t-il long-tems, ma chere, que vous n'avez reçu de lettre de monſieur Blankaart?

Elle. Pas abſolument long-tems.... Ah! ceſſez de m'interroger, le jour viendra où vous ſaurez tout. (*Elle a fixé ſon amie avec beaucoup d'attention, celle-ci lui a fait un ſigne, & elle a paru tranquile.*)

Nous nous ſommes couchées de bonne heure; & ce matin étant montée dans ſa chambre, elle m'a dit qu'elle avoit dormi toute la nuit, & que ſe trouvant beaucoup mieux elle alloit ſe lever pour commencer à écrire ſa relation; je l'ai priée de prendre

encore du repos pendant un ou deux jours, parce que je craignois que ſon ſang ne fût encore trop en mouvement pour ſoutenir tranquilement un ſouvenir capable de lui cauſer un nouvel accès.

Il y a près d'une heure que le teneur de livres de monſieur Blankaart, vieillard vénérable, eſt venu me dire que ſon patron comptoit arriver dans peu de jours, qu'il étoit actuellement en route & n'avoit pourtant pas pris le plus court chemin, voulant voir une partie de la France qu'il quittoit pour toujours, ne comptant plus y retourner. Je l'ai aſſuré que la nouvelle qu'il me donnoit nous faiſoit à mademoiſelle Burgerhart & à moi le plus grand plaiſir. Ce bon & honnête vieillard n'a ceſſé de faire l'éloge de monſieur Blankaart : » les hommes tels que lui, a-t-il dit, ſont un don que Dieu nous fait, & ils naiſſent pour le bonheur de l'humanité. Il a

auſſi beaucoup loué la jeune demoiſelle & ſouhaité qu'elle fût un jour mariée avantageuſement avec un honnête homme digne d'elle.

Ma chere amie, ai-je dit en entrant dans la chambre, je crois que la nouvelle que je vous aporte vous ſera agréable. (*Elle a rougi.*) — Eſt-il venu, a-t-elle demandé. — Non, mais il eſt en route. — Cette route n'eſt pas bien longue.

Moi. Pour quelqu'un accoutumé à voyager, ſans doute; mais..... oh! je m'aperçois de votre mépriſe; vous penſiez à monſieur Edeling, & je parle de monſieur Blankaart. (*Elle a paru embaraſſée.*)

Elle. Comment, mon cher tuteur ſeroit en route! arrivera-t-il bientôt?

Moi. Oui, ma chere fille, & monſieur Edeling auſſi.

Lysbé. Je l'eſpere; je voudrois à préſent que monſieur Edeling fût mon frere, rien ne m'empêcheroit d'aller

voir ce cher & aimable homme.

Voilà tout ce que je peux vous aprendre. Dès que votre ſanté nous le permettra, ne différez pas de nous faire part de votre état & honorez de votre préſence

Votre ſincere amie
Marie Buigzaam,
veuve P. Spilgoud.

LETTRE CXXXVI.

De monsieur Abraham Blankaart à madame la veuve Spilgoud.

Très-honorée dame!

J'ESPERE que vous n'êtes pas fâchée de ce que je n'ai point répondu jusqu'à présent à votre précédente lettre. Voyez-vous, madame, je ne suis pas trop content de vous, & il m'est tout-à-fait impossible de gronder une femme. Pour une petite étourdie cela est bien différent & peut encore passer. J'avoue que je pourois avoir tort; mais tout s'éclaircira à mon arrivée qui ne tardera pas, & s'il se trouve

que j'aie ſujet de me plaindre de Sara, vous pouvez compter d'avoir votre tour. S'il pleut ſur l'une, l'autre ne ſauroit manquer d'en avoir les éclabouſſures. On m'a donné certains avis qui ne me font pas plaiſir & m'ont fort couroucé. Morbleu! s'ils étoient faux; & que l'on m'eût trompé, que je ſerois honteux! Ce ſeroit bien le cas de vous demander pardon la corde au cou & la torche au poing, tout comme j'ai vu les papiſtes en agir ici à l'égard de la vierge Marie.

Mais tout s'arrangera bien entre nous. En attendant vous ſaurez que je reviens en compagnie de deux grands, gros, jeunes & braves hollandois. Oui, rien de ſi ſingulier. La veille de mon départ de Paris, j'allai dans une auberge de ma nation, la ſeule qu'il y ait dans cette grande ville, & où j'allois de tems en tems pour me régaler de mets aprétés à notre maniere & pour être ſervi proprement. J'étois placé

& assis très à mon aise à une petite table, mon chien d'arrêt Snap à mes côtés où il s'exerçoit de son mieux, quand un jeune homme d'une belle figure est entré. Il avoit un teint de rose : une pareille physionomie ne manque jamais de me prévenir en faveur de celui qui en est favorisé. Il parloit bien notre langue. Vous n'êtes pas françois, ai-je pensé en moi-même, quel seroit votre pays ? Je n'osois pas trop le lui demander, il me paroissoit qu'il auroit pû se fâcher, si l'apellant tout-à-coup je m'étois écrié : écoutez, ô l'homme à l'habit verd, aprenez-moi qui vous êtes. Environ un quart-d'heure après, mon ancienne connoissance, le brave Willis a paru. Je me suis levé & lui ai serré la main suivant l'usage de mon pays : soyez le bien venu, mon ami, lui ai-je dit, allons, prenez place auprès de moi & mangeons un morceau ensemble. Je lui ai fait tout à la fois je ne

fais combien de queſtions. Oh ! m'a répondu ce franc Iſraélite, vous ne vous imagineriez pas combien il y a que je vous cherche. On m'a dit que vous étiez ſorti de bonne heure, ſans pouvoir m'aprendre où vous aviez été. Je ſuis entré dans cinquante caffés ou hôtels garnis ſans vous y trouver. Enfin un monſieur qui a paru vous connoître m'a aſſuré que le bon monſieur Blankaart étoit vraiſemblablement allé dîner dans une auberge tenue par un de ſes compatriotes ; & moi qui ſuis inſtruit de votre maniere de vivre, j'en ai conclu que je vous trouverois certainement ici. Il m'a demandé tout de ſuite des nouvelles de notre étourdie, je lui ai répondu que tout alloit bien, quelle autre réponſe aurois-je pu lui faire?

Le beau jeune homme dont je viens de parler n'a pas plutôt ſu que j'étois Abraham Blankaart qu'il s'eſt aproché de moi, & m'a prié de permettre qu'il

eût l'honneur de manger à ma table. Je crois, m'a-t-il dit, que la meilleure recommandation dont je puiſſe faire uſage auprès de vous, c'eſt de vous aprendre que je ſuis le propre frere d'Edeling.

Voyez-vous, madame, j'en ai été ſi enchanté, ſi enchanté que je ne ſaurois aſſez vous l'exprimer. Allons, mes enfans, leur ai-je dit, aſſeyez-vous & ſoufrez que je vous régale. Ils ont mangé comme des affamés, & le vin qui réjouit le cœur leur a paru ſi excellent que ma bouteille s'eſt vuidée. Nous nous ſommes mis après cela à parler des différentes parties du globe, du commerce & de je ne ſais combien de choſes. Il faut convenir que nos jeunes gens ſont bien plus inſtruits que nous, cela doit être & je m'en réjouis. Edeling m'a apris qu'il étoit ſur ſon départ pour la Hollande. Guillaume a dit qu'il en étoit de même de lui, mais qu'il falloit en conſéquence

des ordres de ſon patron, & pour finir les affaires dont il l'avoit chargé, qu'il reſtât encore trois jours à Paris. Eh bien, a ajouté Edeling, je vous attendrai volontiers. — Jeunes gens, ai-je dit à mon tour, je compte auſſi partir. Ils en ont témoigné beaucoup de joie, & m'ont prié de permettre que nous fiſſions le voyage enſemble, aſſurant qu'ils ſeroient charmés de m'accompagner. Que répondre! je ſuis, je ne le ſais que trop, un vieillard facile, & qu'on tourne aſſez comme on veut, je n'ai pu refuſer à ces deux jeunes barbes de retarder encore mon voyage de deux jours. Qui ſait à préſent ſi en cela je fais bien ou mal? Il eſt certain que s'ils étoient tous deux mes fils, je ſerois enchanté qu'ils fuſſent avec un homme de poids; ce ſont en vérité de bien bons enfans. Edeling a autant de gaîté que d'eſprit, ce qui n'eſt pas peu dire; & Guillaume eſt bien la meilleure créature qu'on puiſſe trouver.

Après avoir dîné, allons, mes amis, leur ai je dit, allons nous promener & visiter ce qui mérite d'être vu. Ceux qui vont à Rome ne doivent pas s'en retourner sans avoir vu le pape. Je les ai donc fait bravement courir dans les boues. Me voici actuellement fort à mon aise, je n'ai plus besoin de me creuser la tête pour en tirer ce que je fais de mauvais françois, de ce maudit baragoin, car on diroit que la langue d'Edeling est uniquement faite pour le parler. Ils m'ont reconduit le soir à mon logement, & je leur ai dit : allons, enfans, faites aporter ici vos valises, il faut que je vous garde chez moi ; mon cœur s'épanouit toutes les fois que je rencontre un de mes compatriotes. Rien de moins étonnant, car il en est de même de Snap qui n'est pourtant qu'un chien, de sorte que je les ai tous deux obligés de rester ; pensant en moi-même, cette ville est dangereuse pour les jeu-

nes gens. Tant qu'ils ſeront ſous mes yeux, ils n'oſeront aller en maraude. Ils ſont fort liés & s'aiment beaucoup, ce qui eſt très-édifiant. Tôt ou tard ces liaiſons ont leur utilité, un homme qui n'a point d'ami me paroît fort à plaindre. Par exemple, le pere de Sara & moi étions intimes, & je lui étois ſi attaché que perſonne juſqu'ici n'a pu le remplacer ni me tenir lieu de lui. Peut-être que quand nous venons à vieillir, madame, les choſes ſont différentes. *Tout*, dit le Sage, *a ſon tems*. Il a raiſon & j'en conviens.

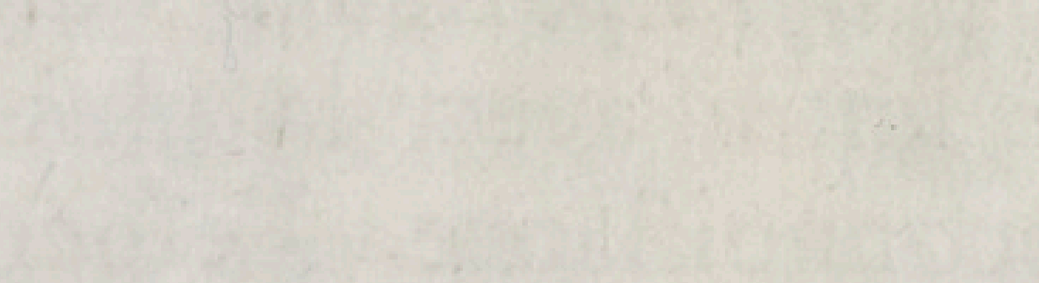
Je compte paſſer par Bruxelles & traverſer encore une fois le Brabant, d'où nous nous rendrons à Anvers, où j'ai encore des affaires à terminer, de là je me rendrai par la voie de Rotterdam à Amſterdam pour y paſſer tranquilement le reſte de mes jours & y attendre patiemment l'inſtant où il plaira au Seigneur Dieu de retirer

à lui ſon ſerviteur Abraham Blankaart, car il n'y a dans le fond que cela de réel, toutes nos peines & nos rongemens d'eſprit ne ſont rien en comparaiſon. J'ai cinquante ans accomplis, & quoique, graces à Dieu, je me porte auſſi bien que dans ma jeuneſſe, & que je ne connoiſſe ni la goute, ni aucune autre infirmité, je penſe cependant que le meilleur parti que j'aie à prendre eſt de faire tout doucement & à la ſourdine quelques proviſions pour ce grand & important voyage, car qui peut ſavoir le moment où la mort jugera à propos de nous viſiter, de ſorte qu'il convient d'être toujours prêt. Qu'en dites-vous, madame? Pourvu que je voie notre eſpiegle bien établie, je ſerai content. Enfin, madame, comme je vous l'ai déja dit au commencement de ma lettre, je vous répete que je ſuis fâché contre vous. Quand l'hiver eſt rude, il ne ſe fait ſentir

qu'à

qu'à un certain éloignement, mais lorſque la lune eſt dans ſon plein on la voit de partout. Mes amitiés à ma pupile, & croyez que je ſuis de cœur

Votre peu ſatisfait ami
Abraham Blankaart.



LETTRE CXXXVII.

De monsieur Guillaume Willis à madame la veuve Willis.

Ma très-chere & très-honorée mere !

JE ne saurois me priver plus longtems de la satisfaction que je trouve à vous communiquer mes pensées & à vous faire part de tout ce qui m'arrive d'un peu important. J'ai lu votre précieuse lettre avec la plus respectueuse reconnoissance. J'espère que je n'aurai point trompé votre attente au sujet de l'aimable demoiselle Burgerhart. Ce qui vient de m'arriver ici

me donne de nouvelles forces & me facilite les moyens de répondre à vos intentions ; & je m'en réjouis, parce que j'ai toujours desiré de me conformer à ce que votre tendresse maternelle exigeoit de moi.

Mon premier soin, à mon arrivée à Paris, a été de m'informer de monsieur Blankaart, & après bien des courses & des recherches je l'ai enfin déterré. Je l'ai trouvé toujours le même, tel que je l'avois connu autrefois. Il a été très réjoui de me voir, & il a différé son départ de trois jours pour faire le voyage avec moi & un autre monsieur d'Amsterdam nommé Corneille Edeling. Nous sommes logés chez lui. Il faut qu'il soit très-riche, car il vit ici précisément comme il vivroit s'il étoit dans sa propre maison. Vous vous imaginez bien, ma chere mere, que la premiere chose que j'ai faite a été de lui demander des nouvelles de celle qui me tient si

fort à cœur. Il m'a dit qu'elle ſe portoit bien. Le ſoir placés les uns auprès des autres après avoir ſoupé, il s'eſt aſſis dans ſon grand fauteuil, s'eſt informé ſi nous n'avions point encore de maîtreſſe. J'ai ſoupiré, Edeling a ri. Il ſeroit honteux, a-t-il répondu, d'être parvenu à l'âge de vingt-trois & de vingt-quatre ans ſans en avoir. --- Bon, ce que vous me dites là fait l'éloge de votre cœur, s'eſt écrié cet excellent homme, & il s'eſt frotté les mains en ſigne de joie. — Et vous, Guillaume, a-t-il continué en s'adreſſant à moi, à quoi en êtes-vous? — Mon amour eſt ſans eſpérance, monſieur Blankaart. J'aime mademoiſelle Burgerhart, & je ſuis convaincu qu'elle ne ſauroit être ma femme.--- Eh bien, a-t-il reparti, à ſa place il faut vous attacher à une autre qui vous convienne mieux. — Cela m'eſt impoſſible. — Bon, il n'y a pas là de quoi ſe déſeſpérer, &

quoique vous ne deviez point compter sur Sara, je ferai bien enſorte de vous trouver une brave fille qui vous conviendra beaucoup mieux; car voyez-vous, Guillaume, ſi j'en avois une & qu'elle pût vous rendre heureux, je vous la donnerois de bon cœur avec la moitié de ma fortune, car je fais de vous le plus grand cas, & voilà le frere de notre ami ici préſent qui lui fait la cour, & pourvu que ſon pere ſoit raiſonnable & renonce à ſes caprices, je la lui donnerai, parce que c'eſt préciſément le mari qu'il lui faut. Tous ceux qui les connoiſſent l'un & l'autre en tombent d'accord. Allons, il ne faut pas s'affliger pour cela, Guillaume; je vous aiderai de tout mon pouvoir. Vous aurez une femme telle que vous pouvez la deſirer. Attendez ſeulement que je ſois de retour à Amſterdam. J'en ai une en vue qui ſera, je crois, préciſément votre fait.

Edeling. Mon bon, mon cher mon-

ſieur ! voulez-vous bien auſſi que je me recommande à vos bontés ?

Lui. Quoi ! voudriez-vous auſſi que je me miſſe en quête pour vous ? Non, non, je m'en garderai bien. Quant à Guillaume, c'eſt une toute autre affaire, je ſuis tenu de le dédommager.

Edeling. Ah ! je vois bien qu'il faut vous faire ma confeſſion, dans l'eſpoir que vous ne me refuſerez pas l'abſolution. Commençons d'abord par boire à votre ſanté à la hollandoiſe. (Ce que nous avons fait ; monſieur Blankaart avoit peine à ſe contenir.)

La peur que j'ai de mon pere, qui eſt bien le meilleur, le plus honnête, mais auſſi à quelques égards l'homme du monde le plus extraordinaire, m'a fait prendre un parti qui pouroit me cauſer bien du chagrin. Je me ſuis aviſé ſans le conſulter, dans le tems que j'étudiois à Leyde, de devenir amoureux. La jeune perſonne que j'ai-

me eſt ſage, & on ne ſauroit lui rien reprocher; mais elle & toute ſa famille ſont peu favoriſés d'une certaine femme, vieille, aveugle & capricieuſe, par conſéquent elle eſt on ne peut pas moins riche.

Blankaart. Et quelle eſt cette vieille Jezabel? quelque bigotte de tante, ſans doute. (Il s'eſt mis à rire en me regardant, comme s'il avoit voulu me dire: elle me rapelle la tante Hofland.)

Edeling. Oh! c'eſt une méchante femme, & elle en agit avec les humains comme le diable avec les fagots.

Blankaart. Eſt-elle de Leyde?

Edeling. Non, on dit qu'elle eſt originaire d'Amſterdam, & cette diableſſe eſt cauſe que je n'oſe parler de mon amour; car quoique mon pere ne ſoit pas avare, il dit toujours que *la beauté ne donne pas de quoi vivre*, & comme il m'a fait prendre la profeſſion d'avocat, les commencemens en ſont durs, & je n'aurai pas ſitôt beſoin d'un coffre fort.

Blankaart. Mais comment nommez-vous cette laide femme ?

Edeling. Madame la Fortune?

Blankaart. Ah ! vous êtes malin, vous venez d'attraper un vieux renard ; & il a ri de toutes ſes forces.

Edeling. Voudriez-vous donc bien dire un mot en ma faveur à mon pere ; car il ſera furieuſement couroucé contre moi, & je conviens qu'il n'aura pas tout-à-fait tort, je me ſuis un peu trop preſſé.

Blankaart. Allons, ſi à la fortune près tout eſt bien, voilà ma main, jeune homme. Je tâcherai de vous en tirer mieux que vous ne méritez. Voyez-vous, c'eſt votre pere, & vous avez eu tort de vous expoſer à le fâcher. (Il a fait une ſi ſinguliere grimace que je n'ai pu le regarder ſans rire.)

Edeling. Cela eſt aſſez vrai, mais comment dois-je m'y prendre pour me tirer d'affaire? car ma maîtreſſe eſt tout ce que j'aime dans le monde ; il eſt ſûr

que je lui ſuis tendrement attaché, & qu'elle me paye de retour Elle a été fort bien élevée & apartient à une bonne & ancienne famille. Ainſi, mon cher monſieur Blankaart, je vous réitere ma priére de vous intéreſſer pour moi.

Oh ! vous ne ſauriez croire combien nous aimons & nous reſpectons ce digne homme ! N'eſt-il pas dommage, ma bonne mere, que monſieur Blankaart ne ſe trouve pas pere d'une nombreuſe famille ? C'eſt auſſi ce que nous lui avons dit, & voici ce qu'il nous a répondu : oui, jeunes gens, je ſuis aſſez fâché que cela ne ſoit pas, mais toutes les honnêtes filles & tous les honnêtes garçons induſtrieux & vigilans ſont mes enfans, ou du moins je les regarde comme tels, & me crois obligé d'en prendre ſoin. Je me dis toujours : Abraham Blankaart, mon ami, un

honnête homme ne manque jamais d'héritiers, & tant que je vivrai je ferai tout le bien que je pourai. Sans cela à quoi me ſerviroit mon argent, ſi dans le fond j'étois un Néron, un homme qui ne ſe ſouciât de perſonne? Et en l'employant comme je fais, je me vois partout accueilli; les jeunes filles, les jeunes garçons, tous m'entourent, on diroit qu'ils attendent tout de moi, & je ne ſais rien au monde de plus ſatisfaiſant que de ſe voir aimé & eſtimé des bonnes gens, tout le reſte n'eſt que fumée.

Mes reſpects à ma tante, mes amitiés à ma ſœur & à l'ami Smit que j'eſpere bientôt féliciter de bouche en le remerciant de ſa lettre fraternelle & cordiale.

Je ſuis avec un parfait dévouement & le plus profond reſpect

Votre très-obéiſſant fils
Guillaume Willis.

LETTRE CXXXVIII.

De monsieur Corneille Edeling à monsieur Henri Edeling.

Cher frere !

JE compte que vous aurez bien reçu ma longue lettre, à laquelle vous ne répondrez pas parce que vous ignorez où je suis actuellement. Vous recevrez celle-ci avant mon arrivée qui sera dans peu de jours.

J'ai fait connoissance avec le tuteur de votre amie ; je loge chez lui, ainsi que Mr. Willis qui revient aussi avec nous. Je peux vous assurer que depuis que je parcours cette vallée de misere, par-

tout où j'ai trouvé à repoſer mon pied, je n'ai encore rencontré perſonne qui pût lui être comparé. Je ne ſaurois me laſſer de l'entendre & même de le voir. Toute ſa phyſionomie eſt on ne peut pas plus expreſſive. Ses yeux annoncent clairement les divers mouvemens dont ſon excellent cœur eſt animé. Il aſſure qu'il a cinquante ans, je ne lui en aurois pas donné plus de quarante. Il eſt très-bien fait, gros ſans être lourd ni trop gras. Son teint eſt brun, ſon nez eſt bien proportionné, ſes levres ſont rouges comme du corail, il a encore toutes ſes dents ſaines & blanches, ce qui eſt une preuve certaine de ſa bonne conſtitution; il s'habille ſimplement mais proprement; il entend parfaitement le négoce, aime ſa patrie & eſt fort attaché à ſa religion. Je ne conçois pas comment je pourai jamais me réſoudre à le quitter. Il paroît fort content de moi; & de tems en tems il trouve moyen de me donner

donner en paſſant quelque conſeil utile. Pourvu que mon pere en uſe bien, il eſt très-diſpoſé à vous donner ſa pupile, & il promet de lui parler en ma faveur. Oh! l'excellent homme!

Monſieur Willis eſt ſon favori, il l'aime comme s'il étoit ſon fils; il eſt très-plaiſant avec nous. Ce brave jeune homme eſt amoureux à la folie de mademoiſelle Burgerhart, il l'étoit déja long-tems avant qu'elle vous connût: mais je ne comprends pas quelle en eſt la raiſon. Monſieur Blankaart n'aprouve point cet amour & lui promet une autre femme, prétendant qu'elle lui conviendra mieux que Sara. Il faut, dit-il, qu'elle épouſe Henri; rien n'eſt plus certain. Je ſouhaite ſeulement que notre pere ne le fâche pas, ſans quoi je craindrois qu'à ſon tour il ne mît ſon bonnet de travers.

Je profite du tems que j'ai à reſter ici pour voir tout ce qu'il y a de remarquable dans cette ville. J'ai déja

été à Verſailles & à Fontainebleau, mais la charmante phyſionomie de la nature, que l'on a abſolument défigurée dans le premier de ces deux endroits, fait que la ſituation délicieuſe, les fontaines & les bois du dernier m'en plaiſent davantage. Verſailles eſt une dame en gala dont la parure eſt auſſi recherchée que celle d'une reine de bal. Fontainebleau n'eſt qu'une jolie & aimable payſanne que la nature a ornée d'une ſimple guirlande. Lequel des deux croyez-vous le plus fait pour me plaire? Amſterdam n'eſt comparable ni par ſon étendue ni par ſa population à Paris : mais cette derniere ville même, quoique pleine de beaux palais & de ſuperbes égliſes, ne me plaît nullement. Vous ne ſauriez vous former une idée de la malpropreté des François. Je crois qu'à mon retour il faudra que j'envoie tout mon linge à la blanchiſſerie d'Harlem, où l'on ſera au moins ſix mois à le décraſſer & à

le rendre auſſi blanc qu'il étoit quand j'ai quitté la Hollande.

Les François ſont de tous les peuples celui que j'aime le mieux. Ils ſont, direz-vous, frivoles, légers, conſéquemment du goût de mon frere qui leur reſſemble aſſez. Cela pouroit être vrai à certains égards: & cependant la gaîté qui leur eſt naturelle en fait la nation la plus heureuſe du monde. Du pain, du vin, de l'eau, une femme & un vaudeville, & voilà mes François tout auſſi riches & tout auſſi contens que leur roi. On trouve partout parmi le commun peuple des gens danſant & ſe divertiſſant ſans art & ſans aprêt. Le Ciel même feroit de vains efforts pour contenter le bilieux Anglois, & la miſere même ne ſauroit ni abattre ni attriſter le François. Paris fourmille de femmes & de jeunes hommes barbouillés de rouge & de blanc; ce ſont leurs affaires. Une femme françoiſe n'auroit point été de mon goût, je n'en aurois

jamais fait la mienne, & je me ſerois ſur-tout bien gardé de la choiſir dans la capitale. — Le petit maître eſt un être tout-à-fait mépriſable. —La poſte va partir. Adieu, cher frere, je ſuis ſûr que mon ami Willis vous plaira, c'eſt un garçon honnête, bon, complaiſant, ſenſé, dont l'extérieur eſt tout-à-fait prévenant. Portez-vous bien,

T. T.

Corneille Edeling.

LETTRE CXXXIX.

De monsieur Henri Edeling
à monsieur Corneille Edeling.

Cher frere !

J'AI été si incommodé que j'ai été obligé de garder le lit & je n'ai pu sortir de trois jours. Votre derniere lettre dattée de Paris vient de m'être remise dans l'instant. Je suis enchanté que vous ayez fait connoissance avec le digne monsieur Blankaart, ainsi que des idées favorables qu'il a sur mon compte. J'espere bien un jour devenir l'intime ami de monsieur Willis, & qu'il sera aussi le mien : je suis d'avance disposé à l'aimer & à l'estimer.

Je vais continuer ma relation. Aussitôt que je me suis cru en état de sortir, j'ai été chez madame Spilgoud, mademoiselle Burgerhart m'a reçu avec toute la politesse & toute l'amitié possible. Elle a un peu maigri, mais la fievre a cessé, & son air pâle la rend encore plus intéressante.

Elle se trouvoit seule, la veuve & deux de ses pensionnaires étoient à l'église, mademoiselle Hartog avoit compagnie. Je me suis placé à ses côtés & ai hazardé de prendre sa main en lui demandant des nouvelles de sa santé, & lui disant que je me trouvois beaucoup mieux, ce qu'elle a paru aprendre avec plaisir. Cette circonstance, ai-je ajouté, est trop favorable pour que je la néglige & n'en profite pas pour vous réitérer les plus fortes assurances de mon attachement. Je sais parfaitement que l'amour ne naît jamais de la contrainte ; malgré cela j'ose me flatter que vous daignerez un

jour me distinguer des amans ordinaires. Mon amour n'a rien de romanesque. Je ne demande qu'un peu d'espoir seul capable de soutenir ma constance. Oh ! s'il étoit possible que vous vinssiez à m'aimer à votre tour, jamais, je vous assure, vous ne sauriez dans le cas de vous repentir de la préférence que vous m'auriez accordée.

Elle. Serois-je en état de vous rendre aussi heureux que vous méritez de l'être? Ah ! monsieur Edeling, avant de me décider laissez-moi le tems de former mon caractere sur celui de la dame que j'honore & que je chéris comme ma propre mere. Je ne suis ni aussi prudente ni aussi douce, ni aussi sensée qu'il faudroit l'être pour mériter d'être aimée de vous. Je me fais une idée si relevée de l'état du mariage. Je crains de n'être pas encore assez raisonnable pour y réfléchir aussi murement qu'il le faudroit. J'attends bientôt monsieur Blankaart, laissez-moi le consulter. Et

vous, monsieur Edeling, vous avez un pere. (*J'ai fort bien compris ce qu'elle vouloit me faire entendre.*)

Moi. Cela est vrai, mais douteriez-vous un instant que mon pere ne se trouvât honoré de vous avoir pour fille? Peut-être ce digne homme se fera-t-il d'abord quelque scrupule de la différence de nos religions; vous savez que nous sommes luthériens, mais tout sera bientôt terminé entre monsieur Blankaart & lui.

Elle. Si les soins de mon tuteur y peuvent quelque chose, je ne doute nullement qu'il ne réussisse: pour moi je ne ferai pas plus d'attention à cette différence que vous n'en avez fait. Mais nous n'en sommes pas encore là.

Moi. Votre tuteur arrive, du moins mon frere me l'écrit. Monsieur Willis & lui l'accompagnent, ils se sont rencontrés à Paris. Avec quelle satisfaction ne les verrai-je pas tous trois?

Elle. Fort bien, chacun de nous

retrouvera un frere, car Willis eſt le mien. Quand vous le connoîtrez, vous aprouverez le choix que j'en ai fait.

Moi. Je l'aprouve déja, je connois Willis.

On eſt revenu de l'égliſe, & nous avons changé de converſation. Madame Spilgoud & les deux jeunes demoiſelles m'ont témoigné le plaiſir qu'elles avoient de me voir rétabli. J'y ai reſté toute la ſoirée & ne les ai quittées qu'à dix heures, car la veuve nous a fait la grace de jouer du clavecin. Je n'ai jamais rien entendu d'auſſi délicieux, elle tire de cet inſtrument tout le parti poſſible. J'eſpere que vous pourez un jour en juger par vous-même.

Elle a profité de l'occaſion pour me tirer en particulier, & m'a dit : tenez, monſieur Edeling, prenez ce papier; quand vous l'aurez lu, vous connoîtrez parfaitement votre chere Burgerhart; elle ne ſoupçonne pas que vous en ayez la moindre connoiſſance : pe-

ſez-en bien les mots. Je l'ai ſerré dans mon porte-feuille, & ayant pris congé j'ai promptement gagné la maiſon pour le lire. Je n'ai point ſoupé, & après avoir ſouhaité le bon ſoir à mon pere, je me ſuis retiré dans ma chambre. Liſez, & vous ſerez en état de concevoir ce que j'ai du éprouver pendant cette lecture. Je l'ai copié pour vous le communiquer; mais j'exige que vous me le rendiez ſans en rien extraire, & ce n'eſt que dans cette confianec que je vous le remets.

RELATION.

Très-chere amie!

JE vais donc commencer une relation qu'il me ſeroit impoſſible de vous faire de bouche, & que pour cette raiſon je préfere de vous écrire. Soyez bien perſuadée que tout ce que je vous dirai ſera exactement conforme à la pure vé-

rité. Ciel ! que je me trouve dégradée ! Pourquoi ai-je fait ſi peu d'attention à ce que je me devois à moi-même, aux gens avec leſquels je vivois, aux conſeils de ma chere Willis & aux vôtres ? Oh ! vous la meilleure des femmes ! J'en ferai pénitence, je me corrigerai de mes défauts, je ſuivrai vos conſeils & aurai dans la ſuite pour eux toute la déférence & toute la ſoumiſſion qu'ils méritent. Je me ſurpaſſerai moi-même pour que vos reprimandes ſe changent en louanges ; & toutes les fois que je deſirerai avec trop d'ardeur de prendre part à quelque amuſement, j'entrerai ſur le champ dans mon cabinet, où pour m'humilier & me convaincre de mon étourderie je n'aurai qu'à relire cet écrit. Après ce court préambule je vais commencer.

Je fus, comme vous le ſavez, avec ce perfide au jardin des médecins, bien réſolue de ne plus m'expoſer jamais à ſortir ſeule avec lui ; cependant il con-

tinua à être auſſi poli & auſſi attentif qu'il l'avoit été juſqu'alors. Il me conduiſit par tout le jardin, me fit voir ce qui s'y trouvoit de plus curieux, m'expliquant ce que je ne comprenois pas, & s'apercevant du plaiſir que j'avois à conſidérer ces productions, il me demanda ſi je ſerois fâchée de viſiter une belle campagne qui apartenoit à un de ſes amis; qu'il étoit vrai que le maître & la maîtreſſe n'y étoient pas, ce qui étoit parfaitement égal, puiſque les gens connus y étoient toujours bien reçus; que j'y verrois des fleurs de toutes les parties du monde. Moi qui ne voyois dans cette propoſition que ſon deſir de m'obliger, je ne me fis point preſſer pour l'accepter. Nous quittames donc ſur le champ le jardin, traverſames tout le plantage & ſortimes par la porte de Muyden. Je ne lui avois point encore trouvé autant d'eſprit, autant de légéreté, autant de vivacité. A peine fumes-nous hors de la ville que la cloche

ſonna cinq heures. -- Sommes - nous encore loin, lui demandai-je ? — Oh! non, pourvu que nous preſſions un peu le pas des chevaux, nous y ſerons dans une demie heure. Il n'y manqua pas, & il étoit près de ſix heures, lorſque nous nous arrêtames devant une longue avenue aboutiſſant à une belle maiſon. La grille n'étoit que pouſſée. Il me conduiſit dans la cour, où rencontrant le maître jardinier il lui demanda ſi monſieur ou madame y étoient. Non, lui répondit-il, mais cela ne fait rien. Voudriez-vous voir la maiſon. (*Il s'eſt adreſſé à moi.*) — Je le veux bien, mais je préfere un beau parterre garni de fleurs aux lambris dorés. Nous entrames.

Lui au jardinier. Cette demoiſelle n'a point encor pris le thé, auriez-vous par hazard de l'eau bouillante? Allons, mon enfant, aportez-la ſans perdre de tems avec tout ce qu'il faut ; vous ſavez que votre maître & moi ſommes amis.

(Le drôle ſortit, ſa phyſionomie me déplaiſoit & avoit quelque choſe de ſiniſtre.)

Moi. Vous prenez trop de peine, monſieur, je me contenterai d'un verre de bière.

Lui. Je me garderai bien de vous en laiſſer boire ; vous vous êtes échaufée en marchant, & elle vous feroit mal.

Moi. Eh bien, promenons-nous donc.

Lui. Commençons par nous repoſer un moment. (Le jardinier a aporté tout ce qu'il falloit pour le thé, & nous en avons promptement bu chacun une taſſe.)

Moi. A préſent, allons voir les fleurs, il ſe fait tard.

Il s'eſt levé, & me fixant d'un air qui m'a épouvantée il m'a dit qu'il m'aimoit, qu'il avoit pour moi la plus vive paſſion, qu'il ne doutoit pas que je ne m'en fuſſe aperçue, & que c'étoit à

cette connoiſſance qu'il attribuoit la complaiſance que j'avois eue de venir avec lui, parce que l'on étoit extrêmement géné chez la veuve. Chaque parole qu'il proféroit augmentoit mon trouble & me mettoit en fureur. Je lui ai dit. Vous m'offenſez griévement. Jamais je n'ai rien imaginé de pareil à ce que vous voulez me faire entendre, & ſi j'en avois eu le moindre ſoupçon, croyez que je me ſerois bien gardée de venir avec vous. (*Il s'eſt mis à rire & a voulu m'embraſſer.*) Arrêtez, vous dis-je, ceci paſſe la raillerie.

Lui. Ah ! vous prenez la choſe au tragique ; dans ce cas vous vous trompez, (*il a fait un gros jurement*) je vous aime, & vous ne m'échaperez pas. (*Il s'eſt encore plus aproché.*)

Moi. N'avancez pas, je vois que vous vous méprenez à mon égard. Si vous m'aimiez, auriez-vous jamais tenté de m'humilier comme vous le faites. Laiſſez-moi partir, je ne veux pas reſter ici plus long-tems.

Lui. Laiſſez-moi partir ! je ne veux pas reſter ici plus long-tems ! Ce n'eſt pas ainſi que l'on parle à un homme tel que moi, & cela chez lui. (*Je ſuis devenue pâle comme la mort.*) Voyez-vous, ma chere, tout cet étalage de grands ſentimens n'eſt pour moi que pure grimace, affectation de jeune fille. Malgré le rôle ridicule que vous jouez, vous êtes toujours charmante. Allons, ma Sara, ſoyons heureux. Le tems eſt précieux, & ſi vous êtes aſſez dupe pour vouloir retourner chez vous . . . Ma voiture n'eſt point encore remiſée, les chevaux ſont attachés avec les guides dans l'écurie, & en peu de tems nous pourons regagner la ville, dût-il m'en couter mes deux meilleurs coureurs. (*Il a tenté une ſeconde fois de m'embraſſer.*)

Moi. Malheureux libertin ! ſcélérat !

Lui. Tout ce que vous voudrez, mon ange, pourvu que je ſois heureux.

(Vous vous imaginerez facilement, combien j'étois haraſſée, cependant je conſervois mon courage.)

Moi. Je ne vois que trop que je me trouve en votre pouvoir; mais loin de répondre à vos infâmes deſirs, il n'eſt rien que je ne tente pour me tirer de vos mains. Pour peu que vous différiez à ouvrir la porte, je vais crier & apeller du ſecours.

Lui. Je n'en ferai rien. Faites ou ne faites pas de bruit, cela ſera fort égal, perſonne ne ſauroit vous entendre. Allons, vous avez fait une aſſez belle défenſe. Il ne m'eſt point encore arrivé d'éprouver autant de réſiſtance de la part de mes maîtreſſes. Vous avez combattu pour votre chimere, je ne ſaurois que vous en louer, à préſent il eſt tems de vous rendre.

Je ſuis devenue furieuſe, j'étois ſi couroucée que j'ai craint de m'évanouir, la peur m'a donné de nouvelles forces, j'ai voulu ouvrir une fenê-

tre. Non, mon enfant, j'ai prévu votre deſſein, perſonne n'aime moins que moi à troubler le repos des voiſins. (Il a paru outré de mes efforts. Oh! mon amie, aurois-je quelque reproche à me faire, lui aurois-je donné l'ombre d'encouragement. Aſſurément, ce ſeroit bien ſans le vouloir.

Eh bien, a-t-il dit, il ſe fait tard; j'ai un excellent logement à vous offrir, & je me flatte de pouvoir vous faire paſſer le tems agréablement.

Moi. Laiſſez-moi, il n'eſt point encore trop tard pour rentrer en ville. (*Il s'eſt mis à rire*)

Lui. Il faut que vous me preniez pour un grand ſot pour croire qu'ayant entre les mains une auſſi belle proie je conſente à m'en deſſaiſir & à la laiſſer échaper.

Moi. S'il me reſte quelque pouvoir ſur vous, ſi vous avez encore quelque pitié pour une jeune fille qui n'a jamais eu la moindre prétention ſur vo-

tre perſonne, qui n'a point cherché à vous offenſer, qui vous a toujours regardé comme ſon ami, comme un homme d'honneur, laiſſez-moi m'en aller, & je vous pardonnerai tout ce qui s'eſt paſſé. (*J'ai pleuré amérement.*)

Lui. Continuez ſur le même ton, mais changez la note, j'aime aſſez les variantes, & vous poſſédez parfaitement cet art.

Moi. Oh! monſieur, ceſſez de plaiſanter. Dieu ſait l'angoiſſe où je me trouve. Oh! chere amie, chere conductrice de ma jeuneſſe! Oh! mon tuteur, qu'ai-je fait?

Lui. Eh! quoi, rien de plus ſimple, vous êtes venue de votre bon gré avec un homme qui eſt amoureux fou de vous, & qui eſpere vous engager à devenir ſa ſultane favorite, car, voyez-vous, toute jolie que vous êtes, je ne penſe nullement à vous épouſer, je ne cherche point à vous tromper: je

veux que chacun de nous conſerve le rang dans lequel il eſt né.

Je ſuis tombée ſur une chaiſe qui ſe trouvoit derriere moi, & je crois qu'en ce moment j'aurois été capable de lui plonger un poignard dans le ſein, tant j'étois outrée de ſes propos. Il m'a laiſſée quelques inſtans à mes réflexions; j'avoue qu'il me ſeroit difficile de vous rendre tout ce qui me paſſa par la tête. Il s'eſt de nouveau raproché de moi.

Moi. Scélérat! Au ſecours, bons & honnêtes voiſins .... Ah Dieu! perſonne ne m'entend-il?

Il a fait ſon poſſible pour m'enlever de deſſus ma chaiſe, obſervant un profond ſilence, de mon côté raſſemblant machinalement toutes mes forces, je l'ai repouſſé; il a mordu ſes lèvres & s'eſt mis à jurer. Je l'ai ſuplié de nouveau de me laiſſer aller.

Lui. Où, dans la voiture, (*après avoir réfléchi.*)

Moi. Allons, puiſque cela ne peut être autrement.

Lui. Non, non, bel enfant, je vous entends. Vous reſterez ici, vous penſez vainement m'échaper. Je croyois que vous étiez partie avec moi de bon gré, actuellement cette précaution devient inutile.

Moi. Craignez les ſuites de cette affaire. Vous n'êtes certainement pas au-deſſus des lois. (*Il a ri de tout ſon cœur.*)

Lui. Et pourquoi non, ma chere? Croyez-vous que les tribunaux s'occupent de pareilles bagatelles? Penſez-vous que je les redoute? Si j'avois prévu que vous me donneriez tant de peine, j'aurois bien pris d'autres meſures.

Il m'a ſaiſi le bras & ſerré la main avec tant de force qu'il m'a fait mal. Je tremblois & étois ſi émue qu'il a reculé & a paru héſiter. La nuit s'aprochoit, & ma terreur redoubloit à chaque inſtant.

Moi. Tigre qui n'a plus rien d'humain ! Pouvez-vous me laiſſer dans l'affreuſe ſituation où je ſuis ? Quel droit avez-vous ſur ma perſonne ?

Lui. Le droit que tout libertin de mon rang a ſur toutes les femmes qu'il juge à propos de placer dans ſon ſerrail, ou ſi vous aimez mieux, (*il s'eſt raproché de moi*) le droit que le plus fort a ſur le plus foible.

Je ſuis tombée à ſes pieds, je l'ai conjuré, j'ai pleuré, je crois même l'avoir apellé mon cher R. — J'avois déja entendu un grand bruit dans l'écurie, auquel il n'a paru faire aucune attention. A la fin le maître jardinier eſt accouru à l'entrée de la maiſon & s'eſt écrié : monſieur, les pieds des chevaux ſont enlacés dans les rênes, & il m'eſt impoſſible de m'en rendre maître ; que dois-je faire ? Il lui a répondu en jurant : t'aller pendre, avant que je te rompe le cou. Ce drôle s'eſt retiré en diſant que ſi monſieur ne

vouloit pas l'aider, il pouvoit regarder ſes chevaux comme perdus. R — l'a enfin ſuivi furieux, fulminant mille malédictions, & m'a repouſſée d'auprès de la porte qu'il a fermée à la clef. A peine étoit-il parti qu'une porte de côté que je n'avois point encore aperçue s'eſt ſoudain ouverte ſans faire le moindre bruit; & une jeune payſanne a paru, qui ſans dire un ſeul mot m'a fait ſigne de me lever. Je n'ai pas héſité, elle s'eſt coulée tout doucement avec moi hors de la maiſon, & m'ayant cachée dans ſon lit qui étoit dans un galetas elle m'a ſoigneuſement enfermée. Je ne ſavois ſi je révois ou ſi je veillois, ſi cette fille prétendoit me ſecourir ou me tromper; j'étois indéciſe ſur ce que j'en devois penſer. La nuit arriva & perſonne ne vint me joindre. Enfin j'entendis parler au-deſſous de mon réduit, mon ſang ſe glaça dans mes veines, & je ne ſaurois trop combien de tems je reſtai évanouie. Vers

minuit ma porte s'ouvrit, & la payſanne me donna un grand verre de lait avec de l'eau, en me faiſant ſigne de me taire. Elle la referma, & comme la lune étoit levée, il me fut facile de la reconnoître à ſa clarté. — Mon pere, dit-elle, dort, vous l'entendez ronfler. — Qui êtes-vous, ma bonne & chere amie, lui demandai-je? --- Je ſuis la fille du jardinier. Chere demoiſelle, ſoyez tranquille, je vous ſervirai.

Moi. Que je vous embraſſe! vous êtes ma libératrice. Oh! comptez que vous ſerez bien récompenſée, & s'il vous convient de reſter avec moi, vous pouvez être ſûre que je vous garderai toute ma vie; mais par quel heureux hazard avez-vous pu venir ſi à propos à mon ſecours, & m'avez-vous cachée juſqu'à ce moment?

Elle. C'eſt ce que je vais vous expliquer. Mon pere avoit été fort occupé toute la journée avec ſes ouvriers dans le

le jardin, quand le laquais eſt arrivé avec la voiture & l'a prévenu que ſon maître devoit venir ici, lui enjoignant de ne pas laiſſer apercevoir qu'il le ſût. Bon Dieu, ai-je penſé en moi même, voici encore quelque nouvelle méchanceté, car monſieur eſt un terrible homme avec les pauvres filles. Cependant je ne ſaurois me plaindre de lui, car il ne m'a jamais rien dit, & il en eſt de même des autres ſervantes. Quoiqu'il en ſoit, j'étois dans la chambre au moment où il eſt entré avec vous, & comme je ſuis un peu honteuſe quand je me trouve avec des perſonnes ſi fort au-deſſus de moi, je me ſuis cachée dans la chambre d'à côté dans une armoire où plus de vingt habits ſont pendus, tous plus beaux les uns que les autres. J'ai penſé en moi-même, ils ne tarderont pas à s'aller promener, & alors je m'en irai ſans qu'on me voie. Ils ne ſauroient m'apercevoir, & j'entendrai tout ce

qu'ils diront. Vous ſaurez, mademoiſelle, que je ſuis catholique, & j'ai prié pendant tout ce tems la bonne mere de Dieu, qui eſt auſſi la nôtre, de vous prendre ſous ſa ſainte garde, & j'ai dit cinq à ſix *aves* & autant de *paters* à votre intention, quoique fort génée dans l'armoire. C'eſt, vous le ſentez bien, tout ce que je pouvois faire. Il eſt arrivé alors aux chevaux ce que vous avez entendu, monſieur eſt ſorti, & je ſuis venue vous prendre pour vous cacher dans mon lit. J'ai été enſuite dans le jardin potager, où j'ai fait ſemblant d'arracher quelques mauvaiſes herbes, & j'ai profité de cette occaſion pour me baiſſer & obſerver ce qui ſe paſſoit. Il a bien fallu une demi heure avant que tout ait été arrangé dans l'écurie, car les chevaux étoient effarouchés, & on a eu beaucoup de peine à s'en rendre maître. Quand tout a été fini, notre monſieur eſt rentré dans la grande

maiſon, & mon pere dans la ſienne. Je crois que Mr. R— a été bien étonné, quand il ne vous a plus trouvée. Il eſt venu chez nous, & a demandé en vilains termes où vous pouviez être? Mon pere a répondu qu'il lui étoit impoſſible de le lui dire, puiſqu'il n'avoit pas quitté les chevaux qui lui avoient donné aſſez d'occupation. Alors il s'eſt avancé vers la grille de fer, & l'ayant trouvée ouverte: c'en eſt fait, s'eſt-il écrié, je n'ai que ce que je mérite, pourquoi dia — ne l'ai-je pas fermée? Il couroit ça & là comme un furieux, & quand il s'eſt ſenti fatigué & qu'il n'en pouvoit plus, il a dit à mon pere de lui aporter de la lumiere, du pain & du fromage. Après que mon pere lui a donné ce qu'il demandoit, je ſuis rentrée, & mon pere a voulu ſavoir d'où je venois. Je lui ai dit qu'après avoir arraché les mauvaiſes herbes j'avois été cauſer quelques momens dans le voiſinage; il a paru ſa-

tisfait & ne m'a plus fait de queſtions. Nous avons promptement mangé notre ſoupe, & il a été ſe coucher. Je ſuis montée & me ſuis tenue tranquile juſqu'au moment où j'ai reconnu qu'il étoit profondement endormi. Voilà, ma chere demoiſelle, tout ce qui s'eſt paſſé juſqu'à ce moment.

Ma joie ne ſauroit s'exprimer : mes réflexions l'eurent bientôt diſſipée. Hélas ! me diſois-je, la reſpectable veuve va croire que je lui en impoſe, & ne verra en moi qu'une trompeuſe & une étourdie dont la conduite ne mérite que le mépris & ne peut lui inſpirer que de l'horreur. Que dois-je faire ? Comment oſer encore me préſenter à ſes yeux ? Comment en ſerois-je reçue ? Quelle idée l'honnête Edeling prendra-t-il de moi ? Peut-être ſe ſera-t-il déja préſenté chez madame Spilgoud ? La plus vertueuſe des femmes aura-t-elle pu ſe réſoudre à trahir la vérité en ma faveur ? Que poura-t-elle lui

lui dire ? Et ne lui avois-je pas ſolemnellement promis de m'abandonner entiérement à ſa conduite? Hartog va être bien contente, pour peu que cette aventure tranſpire dans le public ; & poura-t-elle demeurer ſecrette ? Ne m'aura-t-on pas vue ? Hélas ! ce qui me perce le cœur, c'eſt le déſeſpoir de l'amie la plus tendre que j'aurai à me reprocher . . . . .

Je ne ſavois à quoi me réſoudre. Néanmoins après avoir encore mûrement réfléchi, j'ai penſé que de tous les partis celui de retourner chez madame Spilgoud étoit le ſeul qui me reſtât à ſuivre. Il faut que je lui donne cette preuve de mon innocence. Ah ! lui dirai-je d'une voix tremblante, ſi j'étois coupable, que j'euſſe le deſſein de vous tromper, ſerois-je revenue avant d'être ſûre de la maniere dont vous me recevriez ?

Tandis que j'étois comme abſorbée dans ces réflexions, ma fidèle Claire

(c'eſt ainſi que ſe nomme la jeune payſanne,) m'a dit : allons, mademoiſelle, il faut vous déchauſſer & me ſuivre en faiſant le moins de bruit poſſible : j'ai laiſſé la porte entr'ouverte. J'ai ſuivi ſon avis, & elle a pris & porté mes ſouliers à ſa main. Il commençoit à pleuvoir ; le tems étoit ſombre & couvert, à peine y ai-je fait attention. Nous avons à la fin gagné la porte, & en paſſant auprès du lit du jardinier, nous avons reconnu qu'il dormoit tranquilement & d'un profond ſommeil. J'ai remis mes ſouliers, & j'ai fait le tour de la petite maiſon avec Claire, dans le plus profond ſilence, me laiſſant conduire par la main. J'ai été mouillée juſqu'aux os, & il m'a fallu marcher près d'un quart d'heure dans l'herbe humide ; je ne lui ai fait aucune queſtion, pas même demandé où elle me menoit. Lorſque nous avons été tout près de l'habitation d'un jardinier cultivant &

vendant toutes ſortes de légumes, elle m'a dit : Dieu ſoit béni de nous avoir permis d'arriver juſqu'ici ſans accident. Nous ſommes, mademoiſelle, près de la demeure de très honnêtes gens. Auſſitôt que je vous ſaurai en ſureté & avec eux, il faut que je regagne mon galetas. Je craindrois d'être ſoupçonnée, car quand notre maître ſe croit offenſé, il n'eſt rien qu'il ne faſſe pour ſe venger. Elle a frapé légérement contre une vitre — Qui eſt là, a crié une voix d'homme — Moi, a répondu tout bas la payſanne, ouvrez promtement, j'ai une ſi grande frayeur — Je ſuis à vous, mon enfant, a continué une voix de femme, & la porte s'eſt ouverte — Voiſine, a dit ma conductrice, je vous amene ici une jeune demoiſelle qui s'eſt égarée, je n'ai pas le tems de vous en dire davantage, je dois m'en retourner, vous ſaurez tout d'elle même. Je l'ai embraſſée en lui donnant mon adreſſe,

lui mettant un ducat dans la main, & la priant, auſſitôt qu'elle le pouroit ſans riſque, de venir me voir.

La bonne femme m'a menée dans une chambre ſur le derriere, a allumé une chandelle & a paru étonnée en voyant une jeune perſonne auſſi parée que je l'étois, & qui avoit des diamans. Je me ſuis laiſſée tomber ſur un ſiége où j'ai pleuré amérement. Elle a allumé un bon feu, car le froid m'avoit ſaiſi, & je tremblois de tous mes membres. Mes habits étoient trempés. Avancez-vous, chere demoiſelle, m'a-t-elle dit, approchez-vous de la cheminée, chaufez-vous & vous ſéchez, je vais mettre l'eau ſur le feu pour le caffé, on diroit quaſi que vous avez la fiévre. Elle a été avec la lumiere dans la chambre ſur le devant, d'où elle eſt revenue un verre à la main. Tenez, mademoiſelle, a-t-elle ajouté, buvez cela, je ne ſaurois vous voir auſſi agitée que vous l'êtes. J'ai bu ce qu'elle

me préſentoit. Elle a aproché une table avec des taſſes, & auſſitôt que l'eau a bouilli, nous avons pris le caffé. Elle a fait ſécher ma robe, ma jupe & mon manteau, & la chaleur m'a fait tant de bien que j'ai été en état de lui raconter ſuccinctement & en toute vérité ma pitoyable aventure. Mais, ai-je ajouté, qu'avez-vous dû penſer, brave femme, lorſque Claire eſt venue frapper. Oh! mademoiſelle, m'a-t-elle répondu, ce n'eſt pas la premiere fois. Quand maître Colas eſt ivre, (ce qui depuis la mort de ſa femme ne lui eſt que trop ordinaire,) il fait un tapage d'enragé & chaſſe tout le monde de chez lui. Il faut que vous ſachiez que Claire eſt la maîtreſſe de mon fils Pierre, & que ſi nous étions aſſez à notre aiſe pour pouvoir leur donner un peu d'argent, ils ſeroient déja mariés, mais les tems ſont mauvais. C'eſt une excellente fille, & ſa mere étoit tout comme elle Et

quand monſieur R— offriroit mille florins par année à mon mari pour le ſervir, nous ne conſentirions jamais à demeurer chez un homme auſſi décrié. Il eſt ſi libertin, & il ſe paſſe de ſi vilaines choſes dans ſa campagne ! Nous ſommes de pauvres gens, & nous n'oſerions dire tout ce que nous ſavons.

Moi. Que penſera votre mari de moi?

Elle. Je viens de lui dire un mot en paſſant, & lui ai promis que demain matin je l'inſtruirois de tout, en l'exhortant à tâcher de ſe rendormir; car il faut qu'il travaille beaucoup pendant le jour pour me nourir moi & mes cinq enfans. Et notre pauvre Pierre ſe donne auſſi bien de la peine, les autres ſont encore ſi petits, ils ſont tous couchés là haut au-deſſus de notre tête.

Moi. Mais votre fils ne pouroit-il pas à l'ouverture de la porte m'aller chercher un caroſſe qui vînt à ma ren-

contre ? car quoique fort bien chez vous, ma bonne femme, je ſuis impatiente de retourner chez moi.

Elle. Fort bien, mademoiſelle, & quand il me paroîtra qu'il en ſera tems, j'irai le faire lever, ainſi que j'ai coutume; les jeunes gens ont le ſommeil dur. Je la remerciai, & nous reſtames auprès du feu. Elle ne ceſſa de parler, de ſorte que le tems ne me parut pas auſſi long que je l'avois craint. Vers les trois heures elle fut réveiller ſon fils, qui fut on ne peut pas plus ſurpris de me voir. Pierre, lui dit la bonne femme, cette demoiſelle s'eſt égarée, & je l'ai reçue dans la maiſon pendant que vous dormiez. Allez à la ville & prenez-y un caroſſe que vous ferez partir ſur le champ, vous ſuivrez le grand chemin, & nous irons en nous promenant à votre rencontre. — Je ferai ce que vous m'ordonnez, répondit le fils, & il ſortit. — Ce jeune homme, ma bonne fem-

me, me plaît infiniment, lui dis-je. — Oui, me repartit-elle, graces à Dieu, c'eſt un brave enfant qui fait pour ſa mere tout ce qu'il eſt poſſible de faire, perſonne n'eſt plus diſcret que lui. — Eh bien, ai-je ajouté, ſoyez ſure qu'il n'aura pas obligé une ingrate. J'ai remis mes hardes qu'elle avoit fait ſécher, après quoi je lui ai dit : tenez, brave femme, recevez cette bagatelle comme une marque de ma reconnoiſſance. (Je lui ai mis quatre ducats dans la main. (— Tant d'argent, s'eſt-elle écriée, oh ! je n'oſerois jamais le prendre. — Bon, ai-je repliqué, n'en parlons plus, j'eſpere faire un jour quelque choſe de mieux pour vous. Nous nous ſommes peu après miſes en chemin, & avons bientôt gagné la grande route ; le caroſſe nous a joints, j'ai remercié la mere & le fils a indiqué au cocher l'endroit où il devoit me mener & fermé les glaces de la voiture.

Il me ſeroit impoſſible de vous décrire les différentes ſenſations que j'ai éprouvées pendant tout le tems que cette courſe a duré. Tantôt je tremblois, d'autres fois je redoutois ce qui, les dernieres heures que je venois de paſſer, m'avoit paru le plus à deſirer, de me trouver rendue à la maiſon. Et quand je n'ai plus eu qu'une rue à traverſer, j'ai preſque ſouhaité de rencontrer quelque embaras qui retardât mon arrivée. Quel a été mon trouble, & dans quelle affreuſe ſituation je me ſuis trouvée lorſque le caroſſe s'eſt arrêté ! Le cocher a ſonné, ce ſon a pénétré juſqu'au fond de mon cœur, & mettant les mains devant les yeux, j'ai volé ſans regarder notre laquais qui m'a ouvert, & je me ſuis rendue le plus vite que j'ai pu à ma chambre, où je ſuis entrée confuſe & triſte, telle enfin que ma précieuſe amie m'a vue lorſqu'elle m'a reçue.

Voilà la relation véritable de mon

avanture, dans laquelle je crois avoir mis toute l'exactitude dont je ſuis capable. J'attendrai d'aprendre après ſa lecture le jugement que vous porterez de ma conduite; & dans le cas où monſieur Edeling continueroit à m'aimer, je ne me déciderai en ſa faveur que lorſqu'elle lui aura été communiquée. Il faut qu'il me connoiſſe à fond, c'eſt-à-dire comme une jeune imprudente, ne ſoupçonnant jamais le mal, & ne le croyant que quand elle le voit; dont le penchant trop décidé pour les amuſemens & les diſtractions l'a expoſée aux plus grands périls & auroit pu cauſer ſa perte; comme une fille enfin qui pénétrée des bontés de ſon Créateur lui rend graces en pleurant de ſon heureuſe délivrance, & qui dans la ſuite ſe défiera encore plus de ſes propres foibleſſes que de celles des autres.

Sara Burgerhart.

* * * *

EH bien, mon frere, que penſez-vous de mademoiſelle Burgerhart ? Après ce que vous venez de lire, ne dois-je pas l'eſtimer & l'aimer encore plus qu'auparavant ? Celui qui convient de ſes torts, qui les condamne & s'en punit lui même auſſitôt qu'il les reconnoît, fait tout ce qu'on peut exiger de lui. Je me ſuis informé ſous main ſi le miſérable R—étoit à Amſterdam ; il paroît qu'il ſe tient à l'écart, attendant de ſavoir la maniere dont cette affaire tournera. Nous obſervons le plus profond ſilence à cet égard. J'aurai ſoin de récompenſer les bonnes gens qui ont ſervi & ſecouru ſi à propos mon amie. La premiere fois qne nous nous verrons, je vous inſtruirai de ce que j'aurai fait pour eux. Je ne ſaurois aſſez vous répéter combien j'ai d'impatience de vous revoir : j'eſpere dans huit jours avoir cette ſa-

tisfaction. Notre pere eſt très affectueux & paroît même me plaindre ſincérement. Cultivez l'amitié du reſpectable monſieur Blankaart. Je vous en prie, mon cher Corneille, ſans quoi je crains que vous n'ayez à eſſuyer de ſa part tout autant de contradictions que moi. Portez-vous bien, mon cher frere.

T T.

Henri Edeling.

LETTRE CXL.

De mademoiſelle Elizabeth Brunier
à madame la veuve Willis.

Ma très-honorée dame!

IL y a quatre jours que ma chere amie Burgerhart reçut une lettre de mademoiſelle Anne Willis votre fille. Elle avoit alors une violente fievre, de ſorte que ne pouvant la lire elle-même, elle me pria de lui rendre ce ſervice. Votre prochain retour lui a fait le plus grand plaiſir, & je juge que c'eſt avec beaucoup de raiſon. Qui ne ſeroit charmé auſſi bien qu'elle d'un événement qui nous promet nombre

d'heureux momens ! Elle ſe trouve actuellement un peu mieux, mais ſon médecin exige abſolument que pour diſſiper le mal de tête qui ne l'a point encore quittée, elle s'abſtienne pendant quelques jours de tout ce qui exigeroit la moindre aplication. C'eſt à cette triſte circonſtance que je dois, ma très-honorée dame, l'honneur que j'ai de vous écrire. Vous voudrez bien me pardonner mon ſtyle, je deſirerois qu'il fût plus digne de vous.

Quelque ſatisfaction que nous ait cauſé l'arrivée de Mr. Blankaart, la nouvelle qu'il nous a donnée que votre retour ſeroit encore différé de quelques jours n'a pas laiſſé de la diminuer. Mon amie me charge de vous aviſer, ainſi que mademoiſelle votre fille, de ſa maladie. Elle dit auſſi que vous ne ſerez pas fâchée de ſavoir le retour de monſieur Blankaart & la viſite qu'il lui a faite.

Si j'écrivois auſſi bien que Sara,

voici l'occaſion où je ferois uſage de ce talent; mais je confeſſe mon incapacité. Je ferai cependant de mon mieux, ne fût-ce que pour prouver que dès que mon amie exige quelque choſe de moi, il n'eſt rien que je ne tente pour la ſatisfaire.

Hier avant midi, le laquais vint dire à madame Spilgoud qu'un monſieur demandoit à lui parler. Elle fut le recevoir, car elle ſe trouvoit alors dans la chambre que mademoiſelle Burgerhart & moi occupons en commun, tandis que nous nous habillons. Notre malade eſt aſſez bien pour pouvoir ſe rendre & paſſer quelque tems dans la ſalle. Nous avons entendu parler fort haut .... Nous avons prété l'oreille ..... Monſieur Blankaart! s'eſt écriée Sara, elle a deſcendu l'eſcalier en courant, je l'ai ſuivie penſant que la ſcene ſeroit intéreſſante. Elle ne l'a pas plutôt aperçu qu'elle s'eſt précipitée dans ſes bras à peu près

comme je me précipitois autrefois dans ceux de mon pere. — Soyez le bien venu, mon cher monſieur Blankaart, & elle a verſé des larmes de joie. --- Eh, bonjour mon enfant, bonjour ma petite Sara, mais que vois-je? Malade, ſaignée, & encore en négligé. Allons, mon enfant, il ne faut pas prendre les choſes ſi fort à cœur; je penſe qu'il n'eſt queſtion que de certaine lettre que quelqu'un vous a écrire .... Je ne ſuis point fâché contre vous. Voyez-vous, cette chere dame a eu à peine beſoin de cinq ou ſix mots pour me tirer de mon erreur: mais il faut néceſſairement que je ſache quel eſt le mauvais eſprit qui m'a joué ce tour, ou mon nom ne ſera plus Abraham Blankaart. En diſant cela il a pris Sara, & l'a miſe ſur ſes genoux, tandis qu'elle pleuroit encore Les yeux de ce bon homme étoient humides, il a pourſuivi: pardonnez-moi, je vous prie, digne madame

Spilgoud, vous verrez vous-même la lettre qui m'a tourné la cervelle, & m'a contre mon ordinaire donné de l'humeur. Elle eſt dans mon porte-feuille avec d'autres papiers. J'ai cru que je devois la garder. Cette jeune perſonne, a-t-il dit en me conſidérant, eſt ſurement l'aimable demoiſelle Brunier, je l'aime de tout mon cœur. Et il m'a embraſſée. Ah ça, voilà qui va bien, mais il doit y avoir encore ici deux autres penſionnaires, la fille adoptive de ma Sara . . . (Celle-ci a ri & il a continué ſur le même ton.)

Madame Spilgoud a dit qu'elle ſeroit fort curieuſe de voir cette lettre, lorſqu'elle lui tomberoit entre les mains. Le laquais a apporté le chocolat.

Monſieur Blankaart. A propos, madame, j'ai à vous aprendre quelque choſe qui vous ſera peut-être plus

agréable que tous mes propos au ſujet de ce maudit chifon.

Elle a fait ſigne à Fréderic de ſortir, mademoiſelle Burgerhart & moi nous nous ſommes auſſi levées; mais elle nous a dit : demeurez, mes chers enfans, n'êtes-vous pas mes meilleures amies, & il a continué de cette maniere :

Je revenois au bureau d'où partent les barques de Rotterdam pour y prendre place, après avoir accompagné chez ſa mere mon ami Willis à qui j'ai promis de trouver une femme qui lui conviendra pour le moins autant que cette fine mouche qui eſt convaleſcente & n'a pas encore repris ſes couleurs. Mon autre compagnon de voyage, Edeling, m'avoit quitté à Leyden, & aſſurément il en avoit de bonnes raiſons. Hem, hem, je n'en dirai pas davantage. De Leyden, je me ſuis embarqué de nouveau pour Harlem, je me ſuis mis dans la cham-

bre de l'arriere, (*), & à peine y étois-je assis qu'un monsieur très-bien vétu est venu s'y placer à côté de moi. La physionomie de cet homme m'a prévenu en sa faveur, j'ai pensé en moi-même que sa compagnie m'aideroit à passer le tems, & il a paru qu'il pensoit de même. Je crois inutile de vous rendre compte de notre conversation, il suffira que je vous en aprenne simplement les particularités qui vous intéressent.

Il m'a dit qu'il étoit capitaine d'un vaisseau au service de la compagnie des Indes orientales, armé par la chambre de Zélande, où il venoit d'arriver avec son navire le —, j'ai oublié son

(*) *Roeff.* C'est la partie de la barque voisine du gouvernail où se trouve une jolie chambre que ceux qui ne veulent pas être confondus avec le commun des voyageurs font retenir d'avance, & qui se paye plus cher que les places ordinaires. N. D. T.

nom, & qu'il étoit chargé de pluſieurs lettres. Il m'a prié de prendre la peine, à meſure qu'il en liroit les adreſſes, de lui indiquer la demeure de ceux que je connoîtrois. De tout mon cœur, capitaine, lui ai-je répondu, je connois bien des gens à Amſterdam. Il en a lu cinq ou ſix. —Non, je n'ai jamais oui ces noms-là. — Après cela il en a pris une autre qui étoit pour le *noble monſieur Pierre Spilgoud* à Amſterdam. Bon! me ſuis-je écrié, il y a bien long-tems, dix ou douze ans je penſe, que cet homme eſt dans l'autre monde.--Il n'a pas même attendu juſqu'à cette époque à diſſiper ſon bien & ſa ſanté. S'il étoit encore en vie, quoique je ne ſois inſtruit d'aucun détail, j'aurois une bonne nouvelle à lui aprendre. -- Mais, lui ai-je repliqué, vous pouriez inſtruire ſa veuve de cette nouvelle, je la connois très-particuliérement & la reſpecte infiniment. Ecoutez, capitaine, je pré-

viendrai cette dame, & lui demanderai quand elle poura vous recevoir. Où comptez-vous loger? — A l'hôtel de Malthe. — Bon, demain avant midi vous aurez de ſes nouvelles.

A préſent, madame, je deſirerois fort que vous envoyaſſiez votre laquais à cette auberge dire au capitaine Herberts qu'il ſera le bien venu.

Madame Spilgoud a ſuivi ſon conſeil, & le laquais n'a pas tardé à nous amener le capitaine. Monſieur Blankaart lui a adreſſé la parole de la maniere ſuivante : tenez, capitaine, cette dame que vous voyez eſt la veuve de feu monſieur Pierre Spilgoud. N'eſt-il pas vrai, madame?

Elle. Oui, monſieur, je ſuis ſa veuve, & je ſerai charmée de ſavoir ce qui a pu engager monſieur Herberts à chercher à s'en aſſurer.

Le capitaine Herberts. Madame, j'ai une lettre adreſſée à monſieur Spil-

goud, qu'on m'a remiſe à la côte de Bengale. Madame étant ſa veuve, je la lui remets en préſence de monſieur Blankaart & de ces dames, dont vous êtes ſans doute la mere, & je vous félicite de tout mon cœur de ſon contenu. Vous tremblez, madame; ne craignez rien. Je ne veux pas vous retenir plus long-tems, je prendrai un autre moment pour ſavoir ſi dans cette occaſion il ſeroit poſſible que je vous fuſſe de quelque utilité. (Cet honnête homme a pris congé & s'eſt retiré.)

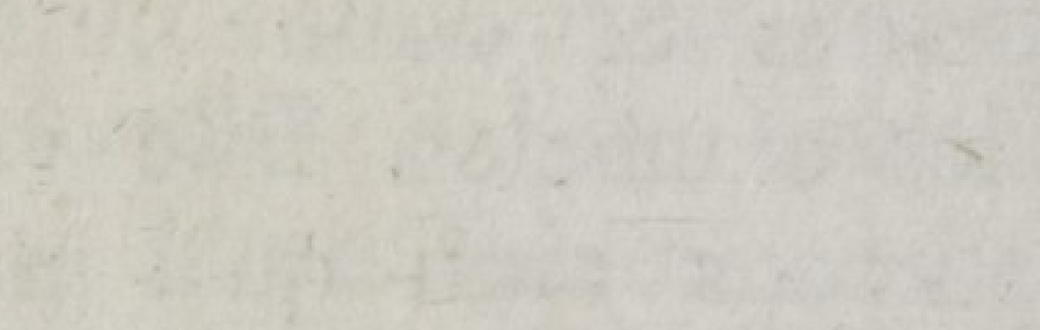
Nous nous ſommes trouvés après cela dans le cas de témoigner à la meilleure des femmes la part que nous prenions au bonheur qu'elle avoit d'hériter pour le moins de quatre vingt mille florins, tous frais déduits. Je ſuis ſi enchantée de cet heureux événement que je ne ſaurois contenir ma joie.

Sara l'a embraſſée, l'a baiſée pluſieurs fois & avoit peine à s'en ſéparer. La veuve étoit ſi affectée qu'il lui étoit impoſſible de parler. Monſieur Blankaart, à qui elle avoit remis ſa lettre pour la lire étant elle-même trop émue pour s'en acquitter, a été pluſieurs fois obligé de s'arrêter. Elle m'a permis de vous en envoyer copie, afin que vous partagiez notre ſatisfaction.

Ah madame, quelle femme! toujours admirable, remerciant Dieu de tout. Que je m'eſtime heureuſe d'être ſous ſa direction! Réellement Sara & moi ne ſerions jamais devenues ce que nous ſommes actuellement & ce que nous pourons devenir dans la ſuite, ſi elle ne nous avoit conduites, inſtruites & donné le meilleur de tous les exemples. Elle vous fait ſes complimens ainſi qu'à mademoiſelle votre fille. Mon amie vous pré-

ſente à toutes deux ſes obéiſſances. J'ai l'honneur de me recommander à votre ſouvenir, & de me dire avec le plus profond reſpect

Votre très-humble ſervante
Elizabeth Brunier.



LETTRE CXLI.

De monsieur Philippe Alting

à monsieur Pieter Spilgoud.

Très-noble monsieur!

CETTE lettre est pour vous donner avis d'un événement qui vous intéresse, & des dispositions que mon ami Jean Bern a faites en votre faveur. Ce galant homme est mort il y a six mois. Il m'a nommé son exécuteur testamentaire, & c'est en cette qualité que j'ai l'honneur de vous écrire. Voici l'article du testament qui vous concerne.

„ Je lègue, en reconnoissance de tous les bienfaits que j'ai reçus à mon

arrivée aux Indes, dans un tems où j'étois dénué de tout, de la générosité de monsieur Corneille Spilgoud, tant pour les sommes qu'il m'a avancées, & qui m'ont mis en état de former des entreprises de commerce, que pour les bons avis & les exhortations salutaires qu'il m'a données dans ma jeunesse, à monsieur Pierre Spilgoud son fils, la somme de quatre vingt dix mille florins d'Hollande; & si monsieur Pierre Spilgoud étoit décédé avant moi, & à son défaut à sa veuve madame Marie Buigzaam, & si elle étoit aussi morte, à ses enfans. Et si sa veuve & ses enfans n'existoient plus, ce cas arrivant & en ce cas seul, j'entends que cet argent passe aux différentes maisons de charité de la ville d'Amsterdam, pour être distribué entr'elles de la maniere dont les magistrats le jugeront convenable.

Je charge de la présente mon ami le capitaine Chrétien Herberts. Quoi-

que feu le brave monſieur Bern eût paſſé la ligne, il n'avoit pourtant pas laiſſé ſa conſcience & ſa probité de l'autre côté. Vous pouvez d'après cela vous imaginer s'il avoit négligé de ſuivre l'exemple de feu votre pere, dont la mémoire eſt encore reſpectée & en vénération dans cette partie du monde. Cet homme eſt un exemple frapant des bénédictions & des richeſſes que la divine Providence accorde ſouvent aux négocians honnêtes & vertueux, & dont elle ſe plaît à les combler. L'argent qu'il vous legue n'eſt baigné ni de ſang ni de larmes. C'eſt le fruit d'une honnête induſtrie & d'une conduite ſage & prudente. J'eſpere que vous m'honorerez d'une réponſe. Je ſuis en l'attendant avec reſpect

Votre très-humble ſerviteur

Philippe Alting.

LETTRE CXLII.

De madame la veuve Spilgoud à monsieur Philippe Alting.

Monsieur !

JE réponds à la lettre qu'il vous a plu d'écrire à feu mon mari Pierre Spilgoud. Je suis on ne peut pas plus reconnoissante de toutes les peines que vous avez bien voulu vous donner, & je ne suis pas moins surprise que pénétrée des graces dont la divine Providence a daigné me combler, & des moyens qu'elle a employés en ma faveur. Ce que vous me marquez au sujet de mon beau pere m'a

fait à toutes ſortes d'égards le plus grand plaiſir. Qu'y a-t-il au monde de plus flatteur pour une honnête femme que d'aprendre que le pere & les parens de ſon époux étoient bons & vertueux? N'a-t-elle pas lieu de ſe réjouir en voyant qu'il ſe trouve encore ſur la terre des cœurs reconnoiſſans, tout auſſi généreux que ceux qui les ont obligés, & que dans tous les pays, dans tous les états & dans tous les climats, il exiſte encore des hommes qui honorent l'humanité.

Il y a déja près de quatorze ans que j'ai perdu mon mari, il m'avoit laiſſé une fille que Dieu a jugé à propos de retirer de bonne heure à lui, de ſorte que je ſuis actuellement la ſeule qui ait droit de prétendre à ce legs. J'ai eſſuyé bien des traverſes, j'ai paſſé par bien des épreuves. Le Seigneur eſt miſéricor-

dieux, & je mets toute ma confiance en lui. L'ami d'un homme auſſi vertueux que l'étoit monſieur Bern ne trouvera ſurement rien qui ſente l'hypocriſie dans cette réſignation. D'ailleurs je ſais fort bien que l'on n'eſt gueres dans l'uſage de ſe ſervir d'un pareil ſtyle pour répondre à une lettre telle que la vôtre.

J'aurai ſoin de remettre les preuves & les papiers néceſſaires à l'avocat Corneille Edeling, qui a bien voulu ſe charger de concert avec monſieur Herberts de tout arranger avec la chambre de Zélande. Le Seigneur vous comble, monſieur, de ſes bénédictions, & dans le cas où vous vous propoſeriez de revoir votre patrie je fais des vœux bien ſinceres pour qu'il vous accorde un prompt & heureux paſſage, & que le reſte de vos jours y ſoient tranquiles & fortunés. J'ai

l'honneur d'être avec la plus parfaite
conſidération

Votre très-humble ſervante,

Marie Buigzaam
veuve de P. Spilgoud.

LETTRE CXLIII.

De monsieur Jean Edeling au révérend monsieur Everard Redelyk.

Cher frere!

VOus pourez à présent, pasteur, vous moquer de moi tant qu'il vous plaira; vous en avez sujet; je vais, mon ami, vous faire le détail de tout ce qui s'est passé. Auriez-vous jamais cru que Jean Edeling, qui dès qu'il s'étoit fouré quelque chose dans la tête n'en démordoit jamais, qui n'avoit point encore soufert que personne au monde, à l'exception de vous seul, entreprît de le contredire; que

Jean

Jean Edeling, dis-je, ſe fût laiſſé ſubjuguer par Blankaart, & que le chapeau ſous le bras il eût fini par le ſuplier de conſentir au mariage de ſa pupile avec notre Henri? Ce qu'il y a encore de plus fort, c'eſt que je ne ſois pas même fâché de m'être déterminé à cette démarche. Cet Abraham, on ne rencontre plus d'homme tel que lui, il m'a ſi bien mis à *quia*, & ſi bien dit mon fait que j'étois fâché contre moi-même; car il faut en convenir, paſteur, je n'ai jamais été fort prévenant, ni un pere trop indulgent, & il n'y a que lui qui eût encore oſé me le dire; c'eſt un homme bien étrange!

A vous dire le vrai, paſteur, vos raiſons & celles de Henri m'avoient depuis long-tems fait ſentir mes torts, mais je ne pouvois me réſoudre à en convenir. En vérité il en coute beaucoup à un homme, qui pendant un ſi grand nombre d'années n'en a fait qu'à ſa tête, de dire je me ſuis trompé,

& ce qu'il y a de pis, de l'avouer devant ſes enfans. Vous ſavez que dès qu'ils me demandoient quelque choſe & cherchoient à me prouver qu'il le leur falloit abſolument, ils étoient toujours ſurs de ne pas l'obtenir, pour les punir d'avoir prétendu m'en démontrer la néceſſité; & cependant je le leur donnois le lendemain, & même dix fois plus, parce que cela paroiſſoit venir de ma propre volonté. Ce ſont pourtant des caprices diaboliques, & feue ma femme votre ſœur n'avoit, je le vois bien, que trop de raiſon quoiqu'en badinant de me traiter d'opiniâtre. Que ne vit-elle encore! Elle ſeroit ſurement plus contente de moi, mais il eſt malheureuſement trop tard.

Je ne me ſerois peut-être pas rendu ſitôt; mais mon pauvre fils avoit l'air d'un déterré; & vous ſavez combien je l'aime, il m'a toujours été ſi ſoumis, & a fait toutes mes volontés.

J'ai eu quelquefois de petites altercations avec Corneille, mais Henri n'a ceſſé d'être (que ceci ſoit entre nous) beaucoup mieux que je n'étois à ſon âge. Il tient tout-à-fait de ſa mere dont il a toute la ſenſibilité. Il ne ſauroit ſoutenir long-tems le chagrin. Il eſt parti, le cœur navré, pour le voyage qu'il vient de faire. Il n'en a pas moins répondu à ma confiance, & a terminé en fort peu de tems tout ce dont je l'avois chargé. Bref, ma conſcience me tourmentoit ſi fort que j'ai pris le parti de me préter à ce que mon fils attendoit de moi. Il m'en eſt ſi obligé & ſe rétablit à vue d'œil ſi parfaitement que j'en pleure de joie.

Allons, paſteur, cette avanture mettra un barril du meilleur vin du Rhin dans votre cave, & je vous invite vous & votre femme à la nôce; je donnerai une fête dont il ſera parlé. Car, grace à Dieu, je ne ſuis point

avare, je ne crains point d'ouvrir ma bourſe, mais j'avoue que je n'ai pas toute la grace qu'il faudroit. Je mets la main dans ma poche & dis, tenez & décampez. Je vous ſalue de cœur & je demeure

Votre bon frere
Jean Edeling.

LETTRE CXLIV.

De madame la veuve Willis à madame la veuve Spilgoud.

Madame ma très-digne amie!

J'ESPERE que vous nous rendez assez de justice à ma fille & à moi pour être persuadée de la part sincere que nous prenons à l'heureux changement qui vient de s'opérer dans votre fortune. Après avoir lu la lettre de mademoiselle Lysbé, je n'ai pu m'empêcher de m'écrier avec attendrissement. O Providence, que vous êtes adorable! Ma fille en a été enchantée, & monsieur Smit nous a assuré que l'héritage qui vient de lui

échoir ne lui avoit pas fait un plus grand plaisir que celui qu'on vous a annoncé. Mon digne fils espere avoir l'honneur de vous remettre lui-même cette lettre; je me flatte qu'il poura voir la charmante Burgerhart, & ne voir en elle que son amie. Je fais des vœux bien sinceres pour son parfait rétablissement. Faites-lui mes compli-mens, ainsi qu'à messieurs Blankaart & Edeling, & croyez que j'attends avec impatience le jour où je pourai vous témoigner de bouche combien vous êtes aimée & considérée de

Votre servante & amie
Sophie van Zon
veuve de G. Willis.

LETTRE CXLV.

De madame la veuve Willis

à mademoiſelle Elizabeth Brunier.

Ma chere fille !

J'ESPERE que le titre que je vous donne ne vous fera aucune peine. Les femmes de mon âge peuvent regarder comme leurs enfans toutes les jeunes demoiſelles ſages & vertueuſes, que la mort a privées de leurs parens. A ce titre donc, chere fille, votre lettre auſſi bien penſée que bien écrite m'a fait le plus grand plaiſir, à préſent ſurtout que ma Sara ne ſauroit écrire elle-même. De quelle main aurois-je

pu recevoir une lettre qui me fût plus agréable que la vôtre ?

Oui, ma chere, une femme telle que la veuve chez laquelle vous êtes en penſion ne ſauroit être aſſez louée, & comme vous l'avez très judicieuſement remarqué, le plus grand bonheur qui puiſſe arriver à une demoiſelle de votre âge eſt de tomber en de bonnes mains; car, pourvu qu'elle ſe prête à ce qu'on exige d'elle, & ne ſe roidiſſe pas contre les conſeils qu'on lui donne, elle ne ſauroit manquer d'être heureuſe, ſurtout ſi elle a le courage de réſiſter à ſes paſſions & de les vaincre. Cette vérité, mon cher enfant, eſt inconteſtable.

Rendez tous les ſoirs, avant de vous coucher, grace à Dieu, de concert avec votre amie Burgerhart, de ce qu'il vous a fait rencontrer un guide, de ce mérite. Les bons ſentimens qu'elle vous a inſpirés relativement à votre religion, à vos devoirs; au but pour

lequel vous avez été créées, produiront, comme je m'y attends & oſe m'en flatter, les fruits les plus ſalutaires, & l'honnête homme qui obtiendra un jour votre main en connoîtra tout le prix & ne manquera pas de vous le témoigner. Ma fille ne veut pas laiſſer partir ma lettre ſans y joindre quelques lignes. Portez-vous bien, ma chere demoiſelle.

S. van Zon veuve Willis.

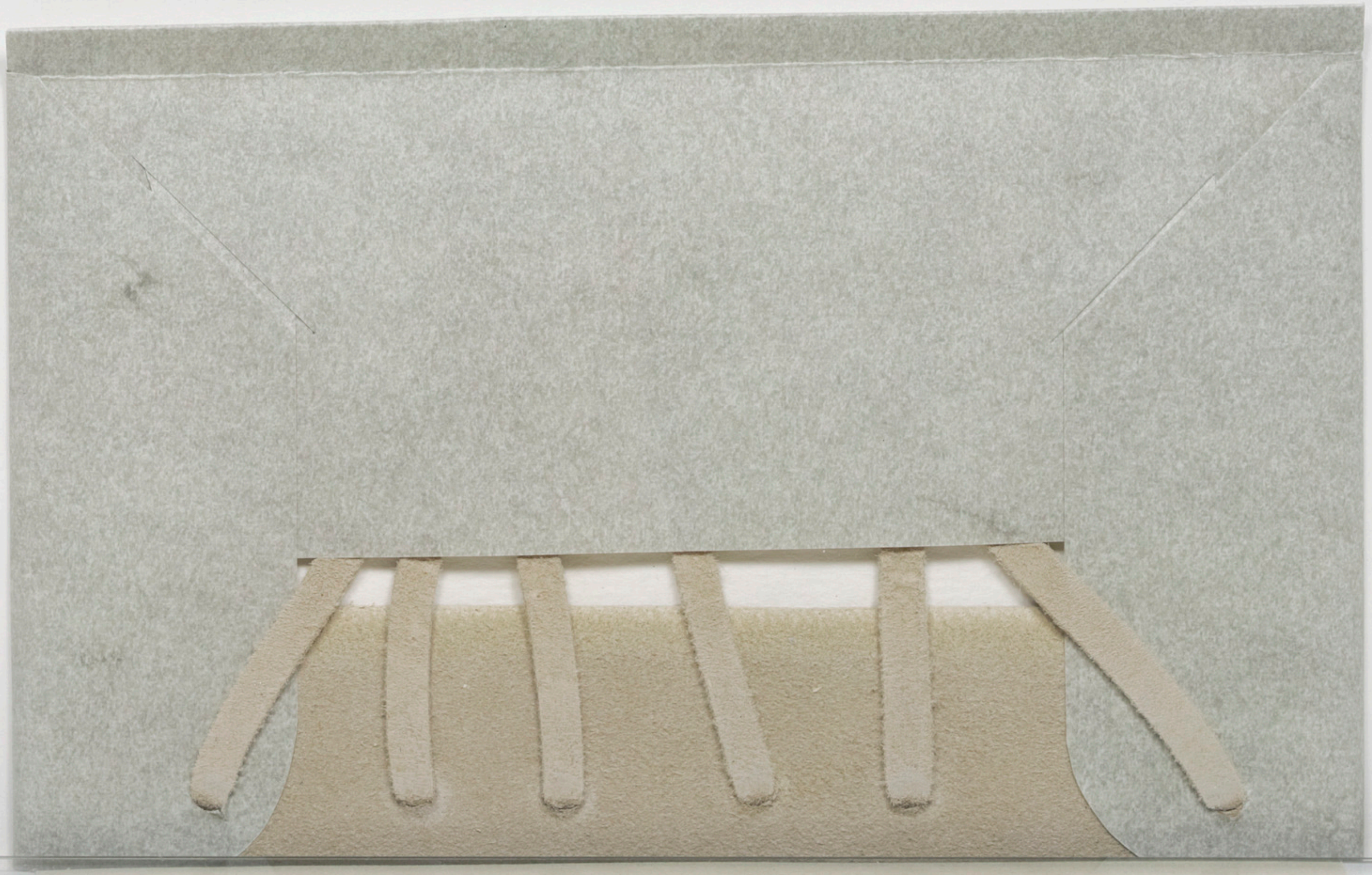
Ma chere demoiſelle Lysbé!

MA Sara eſt malade! Ciel, & je ſuis éloignée d'elle! O mon amie, donnez-moi réguliérement des nouvelles de ſa ſanté, ne l'abandonnez pas. Puiſſé-je recevoir tous les jours de vos lettres. Vous ſavez que je l'aime tendrement, vous connoiſſez ſon caractere, jugez d'après cela combien je dois être affectée de ſa maladie. Que

ne m'eſt-il poſſible de me rendre à Amſterdam ! Embraſſez-la cordialement de ma part. Recevez les aſſurances de mon amitié, & permettez que je vous diſe qu'on ne ſauroit être avec plus de conſidération que je le ſuis,

Votre ſervante & amie
Anne Willis.

Fin du Tome III.

BIBLIOTECA REAL
INONDATION
12 JANVIER 2014

re a
ale-
ran-
que
avec
mie
llis.